27e Année — N° 22 — 15 Novembre 1920

GENERAL LIBRARY
DEC 20 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Alexandre Arnoux	*La Nuit de Saint-Barnabé* (1re partie)	225
Hercé	*La Réalisation de la République irlandaise*	247
Marcel Proust	*Pour un Ami*	270
Gabrielle M. Vassal	*Au Yunnan*	281
Baronne de Brimont	*Poèmes*	298
Henri Bouché	*L'Avion sûr*	309
Fr. Lefebvre de Béhaine	*Le Comte d'Artois à Nancy* (1814)	318
Arnold Bennett	*Le Ménage Clayhanger* (4e partie)	349
Marcel Barrière	*La « Kaisercrisis »* (Novembre 1908)	403
Henry Bidou	*Parmi les Livres*	421
X...	*Le Gouvernement Koltchak en Sibérie*	433

Copyright 1920 *Revue de Paris*.

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1920

LIVRES NOUVEAUX

LA RÉFORME EN ITALIE

par **E. Rodocanachi.**

Il y a peu de sujets neufs en histoire. Celui-ci l'est presque. La Réforme n'a pas réussi en Italie, et pourtant ce sont les abus de l'Église, plus sensibles et plus choquants à Rome que partout ailleurs, qui ont provoqué le mouvement d'où elle est sortie. M. Rodocanachi expose, avec une précision et une documentation impeccables, les misères morales et intellectuelles du clergé italien, l'abaissement des caractères et de la foi, l'avidité et l'ignorance de beaucoup d'ecclésiastiques, qui scandalisent les âmes fidèles et passionnées. Il montre d'autre part le développement de l'humanisme, de la critique des textes sacrés, et nous fait assister aux prédications enflammées de cette lignée de précurseurs de la Réforme, — parfois inconscients de la portée de leurs attaques et de leurs négations, — qui s'engagent sur les traces de Savonarole. La papauté est d'abord indulgente ou dédaigneuse, l'inquisition romaine n'a plus son implacabilité de l'époque des Albigeois. et personne ne croit d'ailleurs à une rupture. Le second volume nous racontera la lutte ouverte et le triomphe de l'orthodoxie par la contre-réforme, c'est-à-dire par la réforme intérieure dont le Saint-Siège prendra l'initiative et donnera l'exemple.

LES PARALOGISMES DU RATIONALISME

par **Louis Rougier.**

Ce titre savant annonce un « Essai sur la théorie de la connaissance ». Ce n'est du reste pas seulement une théorie de la connaissance, mais encore une véritable histoire du rationalisme. L'auteur est amené à y discuter les formes principales du rationalisme, le réalisme mathématique, le Platonisme, le Péripatétisme, le néo-Platonisme, l'Albertino-Thomisme, le Cartésianisme, le Leibnizianisme, le Kantisme, l'Hégélianisme, le néo-Hégélianisme français et anglo-saxon, le Cantorisme. Tous ces rationalismes sont entrepris sur leur propre terrain, ce qui distingue radicalement les critiques de M. L. Rougier de celles des Pragmatistes et des Bergsoniens. C'est qu'en effet M. Rougier ne se range pas parmi les adversaires de l'intellectualisme ; l'intellectualisme, loin d'être considéré par lui comme une cause perdue, lui paraît au contraire la seule méthode de connaître. Seulement il s'attache à dégager cette doctrine de l'affirmation de vérités *a priori*.

LE GÉNÉRAL GOURAUD

par **Marcel Jay.**

Les chefs coloniaux surtout tentent les biographes : après Mangin, Gouraud. Les lecteurs de M. Marcel Jay auront, presque aussi bien que les anciens soldats de Gouraud, l'impression de cette simplicité héroïque, de cette souriante bonté qui fut la marque du général et son cachet propre. Peu de chefs ont été moins discutés. Son cœur fut si grand, sa piété pour la France si profonde, sa foi si entière, que son intelligence même en reçut comme une constante exaltation. — Tout cela est finement rendu par M. Jay, secrétaire particulier pendant la guerre, du blessé de Seddul-Bahr, — dans ce petit livre qui répond bien aux lois du genre, et à la physionomie du héros.

PAYSANS DE FRANCE

par **Paul Brise.**

Comment nos paysans ont vu venir et ont accueilli la mobilisation, comment ils ont accepté — ceux de l'avant qui se battaient, et ceux du village qui travaillaient — la longue série d'épreuves et de deuils, comment pour la France ils ont été capables de tout sans murmurer et sans se plaindre, et en gardant au fond du cœur l'espérance sacrée, voilà ce que nous conte M. P. Brise en une langue limpide et coulante.

DEVANT LE MYSTÈRE DE LA NEVROSE

par **Émile Magnin.**

C'est bien à tort que beaucoup de gens, et même des savants, considèrent les phénomènes psychiques comme de pures supercheries, le miracle étant impossible. M. Magnin, qui connaît à fond ce sujet, apporte au public des lumières précises sur un certain nombre de « cas » réputés incurables, et dont la guérison a pourtant pu être obtenue grâce à l'utilisation de forces psychiques. Le livre s'adresse surtout aux médecins, aux spécialistes des maladies nerveuses. Mais tout le monde trouvera profit à lire ce petit livre de soixante-quinze pages et surtout à le méditer, car c'est tout un monde nouveau qu'il fait entrevoir derrière les événements banaux et quotidiens, monde occulte aujourd'hui, et scientifique demain.

LA NUIT DE SAINT-BARNABÉ

Certes, ce n'était pas facile de se fourrer dans la tête les cas d'égalité des triangles. Ils sont au nombre de trois, comme les personnes de la Sainte Trinité, mais beaucoup moins simples, prodigieusement embrouillés d'angles, de côtés, d'adjacents, de chacun à chacun, de respectivement et d'opposés, d'une quantité de mots enfin qu'il faut mettre en ordre et qui se débattent et pétillent, pareils aux masques du mardi-gras à la porte des bals, faisant mille folies et contorsions. Aussi Gnouf, les coudes à la table, le front coiffé de ses mains, tirant la langue, les jambes enroulées aux montants de la chaise et les fesses serrées par l'application, souffrait-il la mort de l'âme et le bourrèlement de l'esprit. Il avait l'air, ainsi penché, d'un petit singe mathématique à la question et répétait, à lèvres muettes et rapides :

— Deux triangles sont égaux lorsqu'ils ont un côté égal adjacent à deux angles égaux chacun... chacun à chacun... Wah !... Wah !... deux triangles sont égaux lorsque...

Gnouf attrapa une mouche au vol, qu'il écrasa sans pitié, renifla deux coups, puis se reprit à marmonner ses litanies géométriques, les yeux mi-clos et le dos rond. On entendait, par la fenêtre ouverte, une voix de verjus, charmante et fausse, qui chantait en s'accompagnant au piano d'un seul doigt :

— Do mi ré fa mi sol fa la sol si...

Gnouf leva la tête et murmura :

— C'est Lou qui fait ses tierces.

Puis il se prit à rire, bondit, poussa un cri de guerre, fortement scandé, de la tribu, une tribu qui ne se composait encore que de deux membres, comme la première au Paradis terrestre :

— Erzeroum ! Honolulu ! Sandjak de Novi Bazar ! Wah ! Wah ! Fa naturel, Lou, fa naturel, andouille, tu es dans le ton de do majeur. D'abord, laisse-moi travailler, ferme ton bec ; j'étudie ma géométrie. T'as compris, Lou?

Il avait prononcé ces mots avec une emphase qui tomba sitôt que le piano et la voix se furent anéantis dans le silence bourdonnant, que remplissait le bruit de la rue et de l'été. Gnouf n'aspirait pas à tirer de sa connaissance du solfège et de ses efforts à la science d'autres avantages que l'émerveillement des filles et, en particulier, de Lou, la voisine, objet de son mépris, appui de son orgueil, témoin de sa force, son amie pour tout dire. Rejuché sur la chaise, il dessinait les figures à l'encre, d'une main appuyée, le cerveau vide et bouillonnant.

— Soit deux triangles A B C et A prime, B prime C prime. Par hypothèse...

Il aime cette expression de prime, aussi belle qu'un terme d'escrime ou d'harmonie. Il imagine des séries de triangles, A seconde, B quarte, C quinte, plus ferrailleurs que les trois Mousquetaires, plus fracassants que des fanfares. Les lignes se déforment, s'incurvent, deviennent des arabesques, des caprices calligraphiques, des jets de végétaux, des schémes d'insectes ou de lévriers, des soldats armés, des trajectoires d'obus ; elles se replient en ellipses, courses fulgurantes d'astres et de bielles, en carrés brouillés, nids d'abeille d'étranges radiateurs. Les deux triangles provignent à l'infini ; un monde de formes et de vitesses, à l'étroit dans la feuille de papier écolier, déborde sur la toile cirée à fleurs brunes, empiète le domaine des taches de graisse et de vin.

Soudain Gnouf essuie la table encrée d'un tour de coude, franchit la porte-fenêtre qui donne accès au balcon, et appelle fiévreusement dans la feuille roulée en cornet :

— Wah ! Wah ! Lou ! J'ai fini, tu peux venir.

Puis il froisse le grimoire et l'abandonne au vent.

Les deux locataires de l'étage jouissent chacun d'une moitié du balcon, que divise une grille garnie d'un buisson de fer aux pointes émoussées. M. Le Mihon, père de Gnouf, occupe la partie nord. Veuf, il est flanqué d'une servante-maîtresse, Florence, fille gaillarde encore, experte en cuisine, reine des palabres chez le boucher, paysanne qui sent son cru et son terroir sous la poussière citadine. Abigotie par les commérages de la loueuse de chaises de la paroisse, qui tient office de places pour les cordons bleus dévots, elle s'enfonce chaque jour plus avant dans une piété toute de menues observances, de cancans, de ragots, de messes, d'ajustements du dimanche et de chapeaux à fruits. M. Le Mihon, commis de ministère, ancien sous-officier à trente ans de campagnes comptant pour la pension, est son havre terrestre. Elle satisfait sa gourmandise, sa manie de l'ordre, ses sens aussi, disent les langues pointues, cependant qu'elle rudoie Gnouf maternellement, avec l'admiration bourrue des filles de ferme pour les jeunes veaux qui vaudront cher. Elle se pousse ainsi dans les voies de Dieu, l'anse du panier dansant à son bras. La mère de Lou, jeune femme mince et fine, longtemps prisonnière des Allemands dans les pays envahis, du côté de Cambrai, puis rapatriée et pourvue d'un emploi, tient ses distances et ne voisine guère ; on ne lui connaît ni mari ni amant. Mais qu'importe ! Il ne s'agit pas ici de vieillards ; Gnouf et Lou se moquent bien de toutes ces personnes branlantes quand ils ont devant eux le ciel raviné de nuages, les toits fleuris de cheminées à bec d'oiseaux et l'abîme rectangulaire de la rue où s'engouffre le crépuscule, comme la lumière dans une boîte de kaléidoscope.

A cette heure, la mère de Lou tricote dans la chambre ou écrit des lettres ; Florence lave la vaisselle dont elle accompagne les chocs ménagers d'un bruit mystique de cantiques. M. Le Mihon a endossé sa jaquette d'alpaga et allumé sa pipe. C'est son soir de manille ; il ne rentrera qu'à onze heures sonnées, Gnouf dormant déjà à pleins poings et Florence dodelinant à la lecture du feuilleton, sous la lampe dont l'abat-jour guerrier forme un cirque de tanks à chenille, vert sur vert.

La rue offre un spectacle magique ; Gnouf et Lou la possèdent toute. Crevasse dans la croûte des maisons de la ville,

bloc de pierre, masse opaque tout l'an durant, elle devient transparente, livre sa faune à la fraîcheur des crépuscules d'été ; les demeures secrètes ouvrent leurs portes ; les murs s'abattent ; une sorte de fraternité, de communion s'établit, que dissout l'automne. Lou et Gnouf ne savent pas encore regarder un ensemble ; ils sont trop petits ; leur horizon n'a que de l'intensité et pas d'ouverture. Les choses entrent dans leurs âmes une à une, détail par détail, la fleur qu'abreuve l'homme aux manches retroussées avant l'arrosoir, la pomme d'arrosoir avant l'homme, le petit chat bleuâtre qui file sur les gouttières avant le ciel. Leur ardeur à tout voir, à tout saisir, les emplit d'une sorte de désespoir, de curiosité et d'impatience dont ils crient et qu'ils prennent eux-mêmes pour de la joie.

***

Lou parla la première. C'était une petite fille mièvre, une plante chétive rationnée pendant deux années de son enfance, de six à huit ans, dans les pays envahis, sous l'occupation allemande. Elle avait respiré l'air des caves, emmagasiné l'humidité froide, sucé les betteraves et déchiré le pain de colle noire ; elle en gardait une nouure du corps, qu'elle ne rattraperait jamais sans doute et une timidité aventureuse et rusée de l'esprit, un don aigu de dissimulation, un coup d'œil de rapine exercé par les temps maigres et maudits. Gnouf craignait ce regard doux, soumis et rapace qu'elle laissait flotter sans direction et qui se fixait brusquement ; il n'en laissait rien paraître par vanité de petit mâle aux membres pleins, qui a épuisé le bon suc. Lou dit :

— Bonjour, Gnouf, tu as fini ton problème?

— Ce n'est pas un problème.

Il se rengorgea :

— J'apprends la géométrie pour être ingénieur; les filles n'ont pas besoin de savoir ce que c'est. On trace des lignes avec des lettres à chaque bout.

— Oh ! Gnouf, moi qui ne peux seulement pas trouver les trois robinets avec le raisonnement. Tu seras savant.

— Faut bien, quand on veut faire de la mécanique.

Lou regarda Gnouf d'un air de malice tendre et, au coin

de ses lèvres, erra cette imperceptible moquerie qui se mêle à l'admiration des femmes. Puis elle divagua :

— Oh ! Le vieux chauve désherbe ses fuchsias avec un couteau à papier. Moi, j'ai planté sur mon balcon des géraniums ; les gobéas fleurissent en septembre, maman a acheté les graines. Pourquoi ne sèmes-tu rien?

— Je n'ai pas le temps.

— La dame blonde qui a un peignoir mauve, là, au-dessous, en face, au second, ouvre le piano ; elle va chanter ; on l'entend de loin. Elle a aussi une robe de chambre avec des chichis en mousseline de soie, dernière mode.

— Pfff... Pfff... — sifflota Gnouf assez dédaigneusement.

— Gnouf, — poursuivit Lou en confidence, — dimanche j'étrennerai ma robe coq de roche, le minou blanc et le chapeau garni. Coq de roche, tu sais, c'est la couleur entre tango et orangé.

— Tais-toi, cria Gnouf avec violence, tais-toi, fille de hors-la-loi. Colle ton oreille au sol de la prairie, ne bouge pas, ne parle pas, retiens ton souffle dans ta bouche, pince ton nez, écoute.

Les enfants s'agenouillèrent, s'aplatirent sur le balcon, couchant leur tête de part et d'autre de la grille qui les séparait. Gnouf avait pris sa voix de braverie et de commandement ; une contraction féroce tordait son visage et Lou, tremblante, risquait parfois, à la dérobée, un œil luisant de plaisir et de peur :

— Qu'est-ce qu'il y a, Gnouf?

— Chut, écoute.

On entendait la femme en mauve qui tranchait le soir calme et chaud de sa voix coupante, le crissement des tramways sur une courbe, un piano ferrailleux, des moteurs bondissant sur place et d'autres lancés à libre flot. L'ébranlement d'une rame de métro, qui venait de loin, gagnait la rue, secouait la maison, se perdait au large, laissant derrière sa fuite rectiligne un sillage d'ondes tremblées en forme d'éventail souterrain. Le fleuve, qu'on ne voyait pas, envoyait des appels de sirènes et une odeur d'eau ; un train sifflait et culbutait un disque ; un cor de chasse, perdu parmi les feuillages rongés par le précoce automne végétal de Paris, un cor de chasse coupé de cornes d'autos, cherchait à tâtons

l'écho de la vieille forêt d'Ile-de-France, sous la pierre, la brique et le fer de la cité.

— Ils arrivent, — reprit Gnouf, — ils arrivent. C'est le galop des chevaux comanches au fond du cañon.

— Oh, — dit Lou en frissonnant, — tu crois qu'ils ont des canons.

— Idiote, ferme ça.

Elle se tut. La chanteuse mauve hurlait désespérément.

— Le cri de guerre, — poursuivit Gnouf. — Wah ! Wah ! Le tenancier du bar de l'Ours Grizzli m'a averti que nous serions attaqués ce soir.

— Ce soir, Gnouf.

— Avant le deuxième quart de lune, quand la chevèche aura chanté sept fois. L'homme masqué est avec eux ; j'entends son auto. Tu entends, Lou?

— Oh ! oui, j'entends.

— Un moteur qui cogne et qui a des ratés. Les Comanches poussent encore le cri de guerre. Wah ! Wah ! L'homme masqué passe en quatrième vitesse, il met tous les gaz. *Et la sueur d'angoisse perle à son front.*

— Oh !... *la sueur d'angoisse perle à son front...*

— Écoute, Lou, il a une mauvaise carburation ; les cônes d'embrayage grippent...

Gnouf, lentement, se releva le long de la grille, et la fille l'imitait à une seconde d'intervalle. Il se trouva debout et déployé quand Lou avait la tête encore dans les épaules, et il cria à la rue, aux toits, à la dame en mauve, au jardinier chauve, aux rames de métro, au cor mouillé :

— Par Dieu, messieurs, j'ai mon browning et vous n'échapperez pas au juste châtiment de vos félonies.

— Défends-moi, Gnouf, — sanglotait Lou, — je ne veux pas qu'ils te tuent.

— Vous pensiez ne trouver qu'une femme désarmée, et le Chef des Visages Pâles vous attend.

Lou se prit le front à deux mains, les yeux brouillés de larmes et pouffant de rire.

— Quoi, — dit Gnouf, — pourquoi ris-tu? Il n'y a rien de drôle là dedans.

— Gnouf, je croyais que c'était pour de vrai, j'avais peur.

Mais j'ai reconnu la phrase qui est écrite au cinéma, tu sais. Alors je suis sûre qu'ils ne te tueront pas ; je n'ai plus de goût. Mais ça m'amuse tout de même.

Gnouf s'adossa, vexé, à la rampe de fer, les mains sur le ventre, glissées dans le triangle des pattes de bretelles, entre la chemise et la culotte, pareil à un cowboy contre la barrière de la prairie, et le bas du visage dur. Un violon racla, dans la rue, une complainte ancienne. Le temps de sa jeunesse reflua au cœur du monsieur chauve qui dévissa, méditatif, la pomme de l'arrosoir. Les plantes sèches buvaient, gourmandes ; quelques gouttes d'eau tombèrent devant la porte cochère, aux pieds du concierge assis qui jura et menaça les hauteurs. Deux sous enveloppés de papier journal planèrent et atterrirent sans bruit sur le pavé. Lou saisit, à travers la grille, le bras de Gnouf et sourit :

— Gnouf, j'ai gagné cinq sous aujourd'hui ; j'ai fait une commission pour la boulangère. Il ne faut pas le dire à maman ; elle me gronderait.

— Ah ! ah ! je lui raconterai ça ; elle te battra, elle t'enverra coucher sans souper.

— Gnouf, je t'achèterai des cigarettes à bout d'or. Dimanche, pendant que maman lira dans le square, nous irons derrière le massif, près de la grotte. Tu fumeras, j'aurai ma robe coq de roche. Ce sera bien agréable.

— Je ne veux pas de tes sales cigarettes.

— Parce que tu crains le tabac ; tu as peur d'être malade.

— Moi, malade ! J'ai fumé la pipe de mon père, la plus vieille, un soir, j'ai pas tremblé, Lou ; je n'ai eu qu'un peu froid aux tempes. Et c'est une sacrée vieille pipe...

Un sifflet strident jaillit de dessous le vernis du Japon. Gnouf se retourna brusquement et se pencha sur la rampe, Lou se mordit les lèvres de dépit ; un deuxième appel, longuement tenu, maléfique, retentit encore :

— C'est le Rouget, — murmura Gnouf, et il siffla à son tour, mais à demi-souffle.

— N'y va pas, — implora Lou, — reste ici. D'abord Florence ne te donnera pas la permission.

— Florence... Je suis le maître, la bonne ne commande pas. Quand le père sort, je deviens patron.

Un jeune garçonnet, aux cheveux carotte, assez débraillé, planté sous le balcon, agitait les bras et grimaçait d'une bouche tortue.

— Adieu, Lou, — dit Gnouf.

Il rentra dans l'appartement, endossa sa vareuse de marin et courut à la cuisine. Florence essuyait la pierre d'évier et chantait en sourdine d'une voix de basse-taille qu'accompagnaient les gargouillements du trou de vidange :

Autrefois, Seigneur, sans alarmes,
De vos lois je goûtais les charmes.
Hélas ! vœux superflus,
Beaux jours révolus,
Vous ne serez plus...

— Florence, — s'écria Gnouf d'abordée, — il faut que je sorte...

— Que vous sortiez, Jésus, et pourquoi donc à cette heure?

— Je n'ai plus de crayons de couleurs pour ma carte de géographie.

— La boutique du marchand sera tout juste fermée.

— Non, il fait encore jour.

— Votre père défend que vous galvaudiez à la nuit. Et qu'avez-vous besoin de peinturlurer vos devoirs?

— Si ma carte n'est pas faite, avec la mer en bleu, les montagnes en brun, les forêts en vert et les frontières en violet, le maître me punira.

— Dieu me garde, il ne vous mettra pas le bonnet d'âne faute de peinture.

— Je jurerais bien que si.

— Vous voulez m'abasourdir de raisons pour vaurienner entre chien et loup.

— Florence, j'en ai pour dix minutes, un quart d'heure au plus.

— Eh bien ! allez acheter vos crayons ; mais ne restez pas longtemps et tâchez de rentrer avant la première électricité.

Gnouf dévala l'escalier et passa fièrement devant la loge du concierge. Le Rouget l'accueillit avec un rire.

— Tu as tardé ; je croyais que la fille t'avait retenu.

— Non, je ne trouvais pas mon béret.

— Regarde-la ; elle rogne.

Ils marchaient déjà, se tenant par le cou. Là-haut, la pauvre Lou agitait son mouchoir et, quand ils eurent disparu au coin des maisons, elle s'assit sur le pliant et compta ses sous.

*
* *

Le père du Rouget, maigre marchand de dissolution, ravaudeur de bécanes, avait mis du foin dans ses bottes, pendant la guerre, à tourner des obus et à prendre des commandes de quatrième main. Il faisait maintenant figure de personnage et sa femme portait des chapeaux à plumes et des garnitures de skungs. Son fils, mêlé de sang picard et gascon, les plus hâbleurs de France, nourri à la discipline des mécanos de Paris, ajoutait à sa faconde héréditaire ou acquise une assurance de parvenu qui a tété un lait de misère et poussé dans le velours ses secondes dents. Pour lui, les manivelles et les gicleurs logeaient des dieux invisibles, sources de toute fortune et de tout pouvoir, et les vertus théologales se nommaient alésage, course et cylindrée ; la féerie de son enfance était mécanique. Il exerçait un prestige quasi royal sur les écoliers de son âge, passant pour savoir conduire un side-car et avoir volé en aéroplane. Il commençait souvent ses contes par des mots magiques : « *Comme le zinc prenait de la hauteur... Quand la carlingue descendait le vent...* » Nul n'osait le contredire ou douter ; car chaque époque du monde a ses vocables fétiches qui entraînent la foi et tuent dans l'œuf tout négation. Sa taille courtaude et robuste, son visage tavelé, ses cheveux foisonnants comme des épluchures de carotte, ses yeux bridés, un je ne sais quoi de comprimé et d'explosif lui composaient une apparence assez diabolique de farfadet de faubourg moderne, né entre une chambre à air, un carburateur, un tas d'écrous, au fond d'une soupente, parmi l'odeur de benzine et la fermentation des torchons gras.

— Acré, — dit le garçon rouge, — on est allé à Meudon boire une chopine de picolo, aujourd'hui ; on a écrasé un chien ; il gueulait, l'animal. J'ai pris le volant ; ça barde avec moi ;

ceux qui ne se garent pas, je les bouffe. Tu ne sais pas conduire, toi, Gnouf.

— Non, je ne sais pas.

Gnouf baissa la tête. Il n'avait jamais dépassé les locomotions enfantines, la patinette, la célérette, le tricycle en bois et, dans un univers où la dignité des hommes se mesure à la vitesse de leurs parcours, où le chronomètre est créateur d'aristocraties, il se sentait, piétaille obscure, accablé sous son propre mépris. Il se ressaisit vite cependant et pinça le bras du Rouget.

— Mais si tu veux courir un cent mètres jusqu'au kiosque à journaux, je te rends dix pas et je parie encore trois sous que je te gratte.

Le Rouget détourna la conversation ; il ne risquait pas volontiers sa souveraineté dans les aventures. Bref des jambes et des poumons, il se savait moins vite que Gnouf qui possédait des cuisses longues et drues, un bon soufflet entre les côtes et une pompe exacte au cœur.

— Acré, Gnouf, je vais te montrer quelque chose de mieux qu'un cent mètres.

— Quoi?

— Un combat de boxe.

— Un vrai?

— Avec des gants, un arbitre, des soigneurs, tout.

— Où ça?

— Suis-moi. Près de l'École militaire, contre la palissade du camp des autos, au fond du Champ-de-Mars.

Ils marchaient d'un pas alerte, sifflant un fox-trot dérobé aux parades foraines, aux échos des bastringues et des dancings, au rythme même qui baignait leur enfance, un fox-trot logique et scandé, semblable à un bruit de rotative. La Grande Roue et la Tour Eiffel reposaient côte à côte comme la boule et le bilboquet ; et ces choses énormes et transparentes n'avaient pas de poids. Les antennes de la Sans-Fil tiraient leurs minces lignes noires sur le ciel, où un nuage avait la forme d'une aile portante éployée, aux rémiges distinctes, couleur de feu par-dessous, poudrée par-dessus de cendre bleue.

Un grand rassemblement les attendait sur la terre meuble de l'allée cavalière, entre la barrière blanche et les pâlis de

la clôture qui ferme un terrain éternellement vague, encombré de ferraille. Les enfants, accroupis, assis, debout, piaillant, formaient un rond houleux. Des ouvrières, des flâneurs, des bonnes et leurs amoureux, des artilleurs, des cavaliers du quartier voisin, des badauds dessinaient un cercle concentrique plus vaste, plus calme, plus sombre, une rondelle qui emboîtait la première et la maintenait. Un homme entre deux âges regardait avec condescendance cette jeunesse brutale et confiait à sa femme qu'il avait vu, jadis, s'élever à cette place la Galerie des Machines, dont les verrières tremblaient aux ronflements des arcs voltaïques et des motocyclettes, les soirs de course du Vélodrome d'Hiver. Cet homme du XIXe siècle était le seul qui possédât le sens historique et les fermes déboulonnées de la Galerie lui apparaissaient dans la lumière auguste du souvenir.

Gnouf et le Rouget se poussèrent au premier rang des fauteuils, tout contre le ring délimité par une corde faite d'un ruban, d'un lacet, d'un filin et d'une ceinture noués bout à bout, accrochés aux dossiers de deux chaises et à une canne fichée en terre. Le quatrième coin était soutenu, haut le poing, par un moutard au ventre pointu qui changeait de main de temps à autre, le visage rayonnant d'extase mystique.

La lutte battait son plein et l'arbitre, un adolescent cravaté d'un faux col noir et blanc, à épingle d'argent, avait fort à faire pour veiller aux coups interdits et maintenir deux gentleman de quatorze ans, saignant des oreilles et du nez, dans la soumission littérale qu'on doit aux règles du noble art.

Les matcheurs étaient animés d'une rage dansante, froide et frénétique ; leurs pieds instables, que multipliait un sautillement continu, touchaient à peine la terre ; mais leurs corps alertes, où frissonnait l'entrelacs des muscles, se retranchaient derrière leurs bras nus, sommés de gants en boule ; et parfois leurs pieds mordaient le sol, leurs jambes se tendaient, leurs cuisses et leurs torses nourrissaient l'élan offensif des poings. Puis leurs visages redevenaient impénétrables, attentifs seulement aux feintes de l'ennemi, et ne trahissaient plus aucun dessein.

A la vérité, le public manquait de correction ; les garçons

encourageaient sans réserve leur favori ou insultaient son adversaire, et l'arbitre impuissant laissait tomber une moue de dédain sur son col rayé. Des deux boxeurs, l'un était gras, blafard, soufflé ; l'autre, maigre, possédait des yeux de jayet, des côtes en relief, un dos que perçaient les vertèbres et des pointes de seins violâtres sur une peau d'abricot sec. La paire ne faisait pas vingt-huit ans et deux cents livres anglaises.

Aux enfants assis, qui regardaient le combat de bas en haut, l'envergure des coups de poing semblait immense et, tour à tour, un bras tanné ou crémeux fauchait le ciel et englobait dans son orbe un morceau de crépuscule vert moucheté de flamme, le piton de la Tour Eiffel, un segment de la Grande Roue. On entendait un bruit redondant ou mat ; les pieds recommençaient leur danse interrompue par la prise d'appui et les spectateurs hurlaient leurs encouragements ou leurs insultes.

Le round achevé, les deux champions s'affalèrent sur les chaises d'angle et une volée de soigneurs improvisés envahit le ring, agitant casquettes, mouchoirs, bérets, pans de tablier. Le Rouget dit à Gnouf, d'un air capable :

— C'est le Noiraud qui va gagner, l'Enflé ne tiendra plus deux rounds contre lui, malgré le poids ; il n'a pas de jambes.

Gnouf répondit par politesse qu'il en tenait plutôt pour l'Enflé, qui se ménageait visiblement et placerait à bref délai quelque terrible swing. Il faut bien, quand on est deux, que chacun ponte sur un champion différent ; sinon il n'y aurait plus de sport. Une discussion s'engagea, pleine de termes techniques habilement sertis dans le discours, avec d'autant plus d'euphonie et de respect du nombre que ni le Rouget ni Gnouf n'en connaissaient le sens précis et qu'ils voyaient, pour la première fois, un combat de boxe. Mais on suce certaines sciences avec le lait de son temps.

Cependant la lutte se renouait. Après un moment de silence et d'attente, le Gras fonça sur le Maigre ; un corps à corps s'engagea, confus, coupé d'injonctions de l'arbitre, de bourrage de côtes ; les poings sonnaient dans les chairs comme des coups de canon lointains ; les souffles se mêlaient et s'entre-choquaient ; un murmure attentif et bourdonnant parcourait l'assemblée, tandis que l'adolescent au col noir

essayait vainement de décrocher les hommes agglutinés. Enfin un râle sortit de cette masse informe et le Noiraud s'écroula sur les genoux, très pâle, une main cramponnée au sol, l'autre levée en signe de protestation.

L'arbitre voulut parler ; sa voix était couverte par le tumulte. Une lame de fond soulevait la foule enfantine ; le boursouflé avait perdu, en un clin d'œil, tous ses partisans, sauf un, qui put méditer bientôt, le nez dans le sable, au danger de vouloir demeurer fidèle à l'injustice.

— Coup défendu, — hurlaient les garçons, — coup déloyal, il a frappé au bas-ventre. A la porte. Hou ! Hou !

Le Rouget s'élança sur le Gras, le visage convulsé, criant l'anathème. Le boxeur jeta l'enfant contre la clôture, d'un revers de gant. La huée s'exaspérait ; Gnouf, rampant, se mit à mordre le champion traître aux jambes ; il s'accrochait, les dents plantées dans les mollets tandis que la meute s'acharnait du bec et de l'ongle. Alors, devant le nombre des ennemis, l'assailli prit la fuite, secouant les gamins attachés à ses chaussures, comme un taureau les dogues, et les semant un à un, tête sur cul. Gnouf fut déposé le dernier, à trente mètres du ring, le visage ensanglanté et les bras en croix.

— J'ai matché cet homme, — disait le Noiraud, maintenant debout, — j'ai matché cet homme pour un combat dans les règles. Je pratique le sport, moi, et non l'assassinat. Je suis un amateur, un scientifique, un gentleman.

— Bravo ! — crièrent les enfants.

L'arbitre commanda le silence et déclara, d'une voix solennelle, législative :

— Au quatrième round, Dudule vainqueur d'Adolphe disqualifié.

Ce fut du délire, le délire sacré de la justice ; tous les cœurs battaient comme des cloches pour célébrer le triomphe du coup loyal sur l'inique, pour chanter la morale des chevaleries nouvelles. Honneur au-dessus du nombril, félonie en dessous ; l'arme courtoise est le poing. Puis comme deux agents, appelés par quelque promeneur, accouraient lentement, la bande s'égailla par les jardins ; car il ne sied guère de mêler la police à la casuistique de la morale neuve et aux controverses du point d'honneur, les argousins n'y entendant goutte.

*
* *

Gnouf allait, rempli de crainte et d'orgueil. D'orgueil parce qu'il avait accompli un acte qui approchait le sublime, dont sa vareuse déchirée, ses boutons de culotte arrachés, ses mains, ses genoux écorchés porteraient témoignage à Lou. De crainte aussi. Les blessures honorables l'accuseraient d'autre part et appelleraient les réprimandes, la fessée, les privations. Il avait perdu ses sous dans la bagarre et ne pouvait songer à acquérir, sans argent, des crayons, à une heure où la papetière, rideau de fer baissé, joue au loto dans l'arrière-boutique.

Le Rouget tamponnait de son mouchoir sa pommette meurtrie, mauve et violette, avec un point noir au centre, pareille à une fleur de pavot. Au bout d'un moment il dit :

— Gnouf, tu es un homme ; tu es un copain ; tu m'as défendu contre l'Enflé, tu l'as forcé à mettre les voiles et tu l'as mordu aux jambes.

Il cracha par terre et étendit le bras :

— Entre nous, c'est à la vie, à la mort.

Gnouf accomplit à son tour le rite salivaire et le geste prescrit ; puis il répéta :

— A la vie, à la mort.

Ils se regardèrent dans les yeux. Des enfants qui jouaient à la marelle avec une fille, sur le trottoir, leur parurent des nains, de petits animaux indignes de l'ordre de grandeur où ils venaient de s'élever.

— Tu as d'autant plus de mérite, — reprit le Rouget, — que le Gras était ton favori.

— Y a pas de favori qui tienne s'il combat déloyalement. Il était capable de tout, même de donner un coup de pied.

— Après tout, — concéda le Rouget magnanime, — tu avais peut-être raison. Il possédait de l'abatage ; je suis bon encaisseur, et cependant il m'a jeté contre les pieux.

— A cause de la différence de poids ; tu n'es pas de sa catégorie.

— Enfin il aurait pu gagner ; on ne sait jamais ; les plus malins se trompent.

Le Rouget se souvient d'une phrase magnifique que répète volontiers son père, quand il a pris la culotte à Auteuil

et que la bourgeoise l'agonit de sottises, retrouvant, sous l'écorce des belles manières toutes neuves, la verte énergie de ces temps d'avant-guerre où elle relançait son homme chez les bistrots bookmakers. Aujourd'hui, l'Europe n'ayant pas été bouleversée pour des prunes, il boit des coktails au lieu de chopines ou de noyaux de Poissy, joue au pesage, et le soir, adossé au buffet Henri II, les yeux vagues, il place, chaque fois que sa furie, puisant du souffle, lui en laisse le loisir, la formule expiatoire. Le Rouget la prend à son compte :

— C'est... c'est la glorieuse incertitude du sport.

Puis après un silence :

— Tout de même, on s'est bien amusé ; on a passé une soirée, hein ! Je connais les coins, moi. Je ne donnerais pas ma torgnole pour beaucoup.

— J'ai perdu trois boutons et douze sous, — réplique Gnouf avec enthousiasme, — je ne regrette rien. Quand je raconterai tout ça à Lou, elle ouvrira des yeux comme des assiettes. C'était plus beau qu'au cinéma et on recevait de sacrés coups pour de vrai. Tiens, j'ai une bosse sur la tête ; mon bras, peut-être qu'il est démis ; ma jambe me fait un mal du diable ; je suis capable d'avoir attrapé un épanchement de synovie, comme un vrai international. On a bien rigolé ! Lou peut préparer des compresses.

Subitement il se met à boiter bas, la main sur l'épaule du Rouget et, affronté à lui-même dans la glace d'un café, il se sent le cœur ivre de commisération et d'orgueil,.

*
* *

La boutique de journaux que tient madame Clavette est le reflet imagé du monde. L'hiver, on voit, par l'entre-bâillement de la porte, la patronne tricotant, les pieds à la chaufferette. L'été, elle apparaît dans le vitrage ouvert, coupée au ventre, ainsi qu'une poupée de Guignol, avec sa face large, haute, plate, bariolée de rouge vif, couronnée d'un chignon jaune. Rapace et méfiante, une perle au bout du nez, elle veille sur la sébille de bois où les clients de passage laissent leurs sous et ne la quitte de l'œil que lorsque le poêlon qui mijote élève rageusement la voix. C'est une figure de sorcière, un marron taillé et barbouillé par les

gnomes; elle tire le cordon au seuil de l'antre des merveilles.

Gnouf évite de se placer dans l'angle battu par son regard, dont la bissectrice rencontre la sébille au trésor et frappe, juste en face, le jambon d'York du charcutier; les côtés embrassent un bon quart de la rue, du pot de bégonia de la fleuriste au plat à barbe du coiffeur, devenu hair-dresser, après un bon mariage. Gnouf se tient prudemment à droite, hors de champ. La sorcière ne l'aperçoit pas et il jouit d'une perspective oblique sur les illustrés.

Guerre, amour, voyages, sport, mécanique, tout ce qui peut échauffer une imagination est réuni là : l'athlète tordu par le saut comme un ressort humain, l'aéroplane cabriolant ou sa molle chute en feuille morte, l'automobile collée au virage, l'héroïne américaine de cinéma, le périscope du sous-marin, le général vainqueur, le roi assassiné, le fleuve noir de la grève coulant dans l'avenue, l'actrice au collier de perles volé. Les machines vivent et les gens jouent une tragédie, entre eux, dont les masques changent chaque semaine. Les quotidiens ont leur titre encadré de fils téléphoniques qui convergent sur des isolateurs ; les fluides de l'univers les nourrissent, minute par minute. D'autres montrent des manchettes qui exaltent les vertus militaires ou pacifiques, la liberté ou la dictature, la force ou le droit, toutes les choses violentes, pleines de chocs et de contradictions, qui donnent de la saveur à la vie. D'autres encore sont imprimés en caractères étranges, contournés, désarticulés, mystérieux comme ces chants des cavaliers rouges du steppe, que déchirent le galop et le vent.

Madame Clavette, cependant, épie le promeneur louche, l'enfant en maraude. Elle ne peut lire que les grandes capitales; ça lui suffit pour son commerce ; sa curiosité ne va pas plus loin et elle ménage ses lunettes. Marchande d'illusions, elle vend sans consommer, comme un aubergiste abstinent, comme une courtisane froide.

***

Gnouf soulevait le coin de la couverture d'un illustré, maintenue par des pinces de bois, et glissait un œil avide et prudent. Il lisait un bout de phrase :

« ... le célèbre sprinter néo-zélandais vient d'abaisser de 1/10e

de seconde le record du monde des 100 yards dont le détenteur... » ou bien « pour résoudre ce problème, un ingénieur du Tennessee, Johnnie Skipton, a imaginé un dispositif... » et plus loin, sur l'autre feuille : « ... c'est une vérification imprévue de l'hypothèse du bombardement atomique... la théorie cinétique des gaz... le rendement du moteur en plein travail... »

Lou arrivait de chez la boulangère, mordillant la flûte de pain qu'elle tenait sous le bras, la pointe à hauteur de la bouche et mâchonnant d'un air de rêve, au balancement du pot au lait. Ses pâles cheveux noués en cadenettes battaient sa blouse noire. Combien d'années de mastication lente et continue lui faudrait-il encore pour rassasier la faim inassouvie de sa première enfance?

Le Rouget surgit comme un diable d'entre une voiturette de verdure et un haquet, sauta sur le trottoir devant la mère Clavette, qui redoubla de vigilance, et frappa l'omoplate de Gnouf d'une paume cordiale :

— Bonjour, vieux.

Lou s'approcha et dit d'une voix aigrelette où perçait l'inquiétude :

— Bonjour, Gnouf.

Mais le Rouget affectait de ne pas voir la fille.

— Comment ça va-t-il depuis l'autre soir? Y a pas eu trop de casse à la maison?

— Non, Lou a cousu mes boutons et pansé mes blessures.

— Oh ! oui, — reprend Lou avec feu, — je l'ai bien soigné ; il a même fallu enlever le sang au genou et à l'oreille.

— Et le père? — interroge le Rouget, — et la cuisinière?

Gnouf hausse les épaules et fait signe qu'il n'y a rien eu, pas ça, pas le bruit de l'ongle du pouce contre une dent. Lou interrompt naïvement :

— Ah ! il a crié, tempêté...

Elle lit une fureur muette dans les yeux de Gnouf et ravale sa langue :

— Mais avec Gnouf, tu sais, rien à faire. C'est un homme...

Gnouf sourit modestement et Lou abaisse son regard sur la pointe de ses sandales avec une parfaite innocence. Le Rouget reprend :

— Nous avons vu des événements, y a pas d'erreur, et

encaissé de sacrés gnons. Une vraie bataille. Tu sais, Gnouf, si tu as besoin de moi pour n'importe quoi, je suis ton copain ; tu n'as qu'à parler. A la vie, à la mort.....

Gnouf réfléchit, hésite, puis répond lentement, la gorge sèche, la bouche contractée par l'émotion :

— Je voudrais... toi qui connais des gens... si c'était possible... je voudrais monter en aéroplane... ah ! pas longtemps... seulement le temps de décoller... et avec Lou qui m'a guéri... je lui dois bien ça.

Lou bat des mains. Au fond elle a bien peur; elle souhaite garder longtemps aux tempes et au creux de l'estomac cette angoisse délicieuse, ce battement précipité et, enfin, le projet n'aboutissant pas, demeurer sur le sol avec un double plaisir mêlé de regret et de délivrance. Le Rouget, pris au piège de ses hâbleries, ne se déconcerte pas ; il se compose un visage, les poings dans les poches, et bluffe hardiment :

— Évidemment, en aéroplane, c'est possible, c'est même facile à combiner... Je connais Scops, le recordman de la hauteur ; il dîne à la maison tous les dimanches.

— Ah !... — s'écrient Gnouf et Lou.

Gnouf a formulé un désir violent, mais situé dans un monde imaginaire et sans échéance. La réalisation entrevue lui donne, par avance, un frisson assez froid. Le Rouget saisit peut-être ce nuage d'irrésolution et il joue sa carte :

— Tu tiens absolument à emmener Lou?

— Absolument. Avec elle, ou je renonce.

— Alors, ça fera des anicroches. Scops ne voudra jamais embarquer une fille sur le zinc, à cause des responsabilités.

Lou se détend, hypocrite :

— Comme c'est dommage, j'aurais tant voulu. Gnouf, il ne faut pas te priver pour moi.

— J'ai dit, Lou ; je ne consentirais pas à monter sans toi, quand même il devrait m'enlever à cinq mille mètres, avec des ballons d'oxygène.

— Alors, — reprend le Rouget, — je regrette, mais tu comprends qu'on ne peut pas forcer un pilote à charger des femmes, quand le règlement le lui défend.

— Bien sûr, — confesse Gnouf avec une apparence de déconvenue.

Et presque immédiatement la déception devient sincère, car il a oublié sa peur.

—Bien sûr, — répète Lou en écho.

Le Rouget respire d'aise et conclut :

— Mais si je peux t'offrir autre chose...

Soudain Lou enveloppe le Rouget de son regard de malice et reste muette un instant, le doigt sur la bouche. Dans un éclair, elle a compris : le Rouget ment. Elle revoit les deux garçons tournant le coin de la rue tandis qu'elle compte ses sous inutiles. Le Rouget est son ennemi, par cet ascendant qu'il exerce sur Gnouf. Mille pensées l'éblouissent, sans qu'elle y songe. Les résolutions féminines jaillissent d'une nuit d'inconscience, étincelantes de netteté et de grâce mortelles. Elle dit d'une voix très pure, à peine tremblée, sans lever son regard au-dessus de l'horizontale :

— Est-ce que le règlement interdit aussi d'emmener les femmes dans les automobiles?

— Que tu es bête, Lou. Tu n'en a donc jamais vu, et même qui conduisent. Tu n'as jamais pris l'autobus?

— Si, mais l'autobus, ça n'est pas une automobile.

— Oh ! la gourde, la gourde !...

— A preuve qu'on ne met pas de manteau de fourrure ni de marmotte pour y monter.

— Que c'est bête, les filles ! Ça ne distingue pas un arbre à cames...

Il appuie sur son effet, sur le mot lu dans un journal de sport.

— ... Ça ne distinguerait pas un arbre à cames d'un différentiel... oh... oh...

Lou se tourne vers le Rouget et, chattemite :

— Alors on pourra aller en automobile...

Le Rouget enrage froidement et se sent acculé par la fille aux cheveux sans couleur. Puis il éclate :

— Tu sais, Gnouf, je n'aime pas que les filles fourrent leur museau dans les affaires entre copains ; elles embrouillent tout ; elles ne sont jamais contentes. Sale espèce ! Ça crie dès qu'on passe quarante en palier, ça fait tant de simagrées qu'on n'entend plus les cornes des tramways et qu'on télescope les taxis. Ça emporte tellement de bagages et de cartons à chapeaux qu'on ne trouve pas de place où poser son

derrière. D'abord, moi, je ne crains personne, hein ! Si tu veux le *Daily Miror* là, à l'étalage de la mère Clavette, je te l'achète pour pas cher, quoique j'aie de l'argent.

Il s'élance comme un chat rouge, les yeux plissés, mordant ses grosses lèvres rebordées. Feinte habile par quoi il essaie de forcer l'admiration de Gnouf, de le divertir, d'appeler sur leur groupe la colère de la marchande, de ressaisir son ascendant dans la communauté de la fuite et du péril.

La vieille se dresse d'un bloc et ses charnières crient ; sa figure de marron peint tourne à l'écarlate sombre ; elle glapit d'une voix suffoquée d'asthme, brandissant la pelote de laine comme une grenade à main :

— Eh ! les vauriens, les garnements, la graine d'apaches, je porterai plainte à la police qui vous enverra aux galères...

La volée d'enfants fuit à toutes jambes; le pot au lait de Lou brimbale convulsivement et trace une piste de flaquettes blanches, en zigzag.

*
* *

Gnouf s'arrêta le mercredi, à cinq heures de l'après-dînée, au coin de la rue des Morses et de l'impasse de Mauritanie; lieu et heure qui valent la peine d'être notés. Cet angle de voies n'est pas bâti ; un trapèze de terrain nu, ceint d'une clôture de planches noires, s'enfonce entre les maisons irrégulières vues à l'envers, entaillées de courettes à trois pans qui forment comme des cheminées dans une paroi de roche. Sur le côté sud un mur quadrillé de briques s'élève, pareil à une feuille de papier écolier jaunâtre et bien réglé qui attendrait des problèmes, des rangs de chiffres et la croix de Saint-André de la preuve par neuf. Cet espace abrite, entre deux fêtes de quartier, un manège de cochons de bois; les roulottes sont rangées et fument sédentairement, en dehors du courant de la rue; les chariots portent les citrouilles tournantes et les cochons emmitouflés jusqu'au bout de leurs pattes et de leurs groins roses. Mais aujourd'hui la place est libre ; l'herbe ensauvagée regarde sans obstacle le ciel, et quatre tonneaux d'arrosage d'un vieux modèle, fessier à terre, brancards dressés, semblent conjurer la pluie, leur rivale et leur repos, et l'appeler sur le pavé sec. Gnouf

respire tous les détails de ce paysage familier ; il voit même le manège qui n'y est pas, et vire, sans doute, à Neuilly, des citrouillées de filles en goguette. Il mesure la hauteur des courettes, cherche des points d'appui pour les pieds, des points de cible pour le lasso, en cas de poursuite, s'il fallait grimper et gagner la crête de la montagne abrupte, au-dessus du Camp des Cochons. Car Gnouf rapporte toute chose à l'action et ne se complaît pas encore dans le désintéressement esthétique de l'âge mûr.

Au bout de la rue, sur le boulevard, passe un autobus, l'arrière-train en corbeille, bourré jusqu'au marchepied, débordant de chair humaine, les roues jumelées collant à la chaussée de bois, le moteur chantant. Le receveur tire le cordon; un déclic de sonnerie troue le ronronnement continu; un voyageur lâché tombe de la corbeille, pomme secouée, et demeure une seconde immobile sur des jambes de caoutchouc, avant de prendre sa direction de marche. L'autobus file et laisse dans le souvenir trois raies blanches et vertes, horizontales, qui glissent parallèlement, entraînées par le mufle olive. Puis, quand le bruit s'est fondu et quand les parallèles vertes et blanches se sont étirées jusqu'à l'exténuement, Gnouf entend derrière la palissade de planches un pas léger, un arrêt, une fuite. Devant lui, à ses pieds, tombe un papier plié en cocotte, attaché par le bec à un cube de bois. Il ramasse vivement le message, flaire le vent, regarde à droite, à gauche et, enfin, déplie la cocotte qui devient bateau, chapeau de gendarme, feuille lisse couverte de caractères hachés, sans ponctuation.

« *Gnouf je ne veux pas te parler devant la fille elle te monte le coup tu n'es pas un homme je ne t'en veux pas tout de même tu as montré que tu as du poil le jour du Champ-de-Mars Moi je tiendrai ma parole tu as refusé de monter en aéroplane ça n'est pas gentil et ça m'a fait de la peine mais tout de même je ne garde pas rancune à un vieil ami si tu n'es pas un capon et si tu veux voir ce que tu n'as jamais vu trouve-toi demain soir vendredi à minuit au coin de la rue de la Croix-Nivert et du passage Dehaynin devant le dépôt des autobus je t'attendrai tu peux venir avec Lou à condition qu'elle ne s'évanouisse*

pas et qu'elle n'emporte pas de bagages on verra des choses plus terribles que les plus terribles j'y serai prends un browning si tu en as et des chargeurs sinon un coup-de-poing américain sinon un grand couteau sinon un petit sinon un os de mouton si la fille nous accompagne qu'elle fournisse au moins de l'eau de mélisse un vieux mouchoir propre pour les pansements de la teinture d'iode aussi ou du moins un flacon de pharmacie avec une étiquette dessus ou il y a d'écrit — POISON — POUR USAGE EXTERNE *ou* AGITER AVANT DE S'EN SERVIR *salut a vendredi minuit le secret ou la mort.* »

Le billet ne portait pas de signature, un cachet avait été obtenu en frottant, du gros bout d'un crayon, le papier appliqué sur l'avers d'un penny et, dans un cercle violet, au coin gauche, s'inscrivait une étoile rouge à cinq branches. Gnouf relut trois fois la missive mystérieuse, dont l'auteur était à coup sûr le Rouget : « Demain soir à minuit au coin de la rue de la Croix-Nivert et du passage Dehaynin. On verrait des choses plus terribles que les plus terribles. Le secret ou la mort. » Un frisson le parcourut ; il examina le morceau de bois taillé en forme de cube et le mit dans sa poche. Une bouche d'égout, édentée, vomissait l'injure et semblait vouloir mordre aux jambes les passants. Un camion vide ébranla l'écho ; sa bâche de vieille turquoise, rapiécée de brun, posée sur une ossature en berceau, emplit l'entre-deux des maisons ; les roues sans charge dansaient ; on apercevait, à chaque cahot, une lame de lumière entre le caoutchouc et le pavé. Des présences étranges se décelaient partout, des correspondances dont on ne pouvait suivre le fil et qui s'imposaient bizarrement. Un sorbier, là-bas, issu d'une grille de fer, plongeait ses racines dans le métro et tendait aux poussières grasses de la ville des grappes de baies vermeilles ; un marronnier jaune époussetait le toit d'une voiture de déménagement traînée par des percherons ; trois cheminées d'usines barraient le ciel, symboles inflexibles, et poussaient des volutes noires. Le secret ou la mort.

(La fin prochainement.)

ALEXANDRE ARNOUX

LA RÉALISATION
DE LA RÉPUBLIQUE IRLANDAISE

En mai 1918, lord French était nommé vice-roi d'Irlande ; M. Shortt, plus tard remplacé par M. Ian Macpherson, chef secrétaire, et avec eux commençait le système de répression militaire qui dure encore. En décembre, le peuple irlandais, bien que la moitié des leaders sinn féiners fût arrêtée ou recherchée, revendiquait, aux trois quarts de ses voix, l'indépendance et la République. Le 21 janvier 1919, les députés sinn féiners encore libres, réunis en *Dáil Eireann* ou Parlement d'Irlande, proclamaient l'indépendance de la République irlandaise. Élections vaines, proclamation dérisoire, pour qui la presse britannique n'avait pas assez d'ironie. A ce moment la situation était bien claire : d'un côté le domaine des faits, les gens sérieux, la force et la majesté de l'Empire ; de l'autre les débiles outrances verbales, les songe-creux ou les farceurs, les gouvernements de fantaisie et les ministres d'opérette. Il semble que, depuis, le travail du Sinn Féin, dont les résultats ont commencé à apparaître surtout dans les six derniers mois, ait tendu à démentir le beau parallélisme de ce spécieux contraste et à mettre de son côté, justement, un certain nombre de « faits ».

Il y a eu comme un son de cloche annonciateur : la tentative faite, en décembre dernier, contre la vie de lord French.

Mais, en dépit des coups de revolver qui crépitaient déjà dans les rues de Dublin, on pouvait encore, à cette époque, croire aux attentats décousus de terroristes isolés. Aujourd'hui il n'y a plus à s'y tromper : il faut voir là le début d'une campagne mûrement réfléchie, délibérément menée, pour contrebattre et paralyser progressivement la puissance anglaise en Irlande.

Elle se compose, outre l'armée, de la *Dublin Metropolitan Police* et de la *Royal Irish Constabulary*, respectivement fortes de deux et de dix mille hommes environ. La D. M. P. est réellement une force de police, comparable à nos gardiens de la paix — du moins en grande partie ; et pour cette part-là, l'existence est demeurée supportable : je me suis même laissé dire qu'une suspension d'armes existe, tacite et peut-être officieuse, entre elle et les Sinn Féiners. Seuls, les agents politiques de la section G, les *G-men*, comme on les appelle, ont, dans tous les sens du mot, la vie difficile... Quant à la R. I. C., que le lecteur français ne se laisse pas prendre à ce terme pacifique de *Constabulary*. Elle n'a rien de commun avec nos braves gendarmes, gens débonnaires, aimés et estimés du campagnard qu'ils gardent du maraudeur ou du vagabond. Elle est une force armée jusqu'aux dents : fusil, baïonnette, revolver, aujourd'hui grenades et mitrailleuses ; recrutée avec soin parmi des hommes d'une exceptionnelle puissance et qui subissent, au dépôt central de Phœnix-Park, un entraînement physique *et moral* de plusieurs mois ; toujours soumise aux ordres de l'autorité militaire ; autant et plus affectée à la surveillance politique du pays qu'à la répression des crimes et délits ; dispersée enfin par petits groupes de six à dix, sous le commandement d'un sergent, jusque dans les plus petites bourgades de l'Irlande, qu'elle enveloppe d'un immense filet à mailles étroites. De crainte de faiblesse, ou de collusion avec la population, jamais un homme du corps n'est en garnison dans son comté d'origine. Car ce qui rend la R. I. C. plus efficiente et, aux heures de trouble, plus haïe, c'est que les hommes (sinon les cadres) y sont, dans la proportion de 95 p. 100, Irlandais, vrais Irlandais catholiques. Familiers de naissance avec les caractères et les mœurs, parlant irlandais dans les districts où c'est utile, ayant avec

cela le courage et la combativité de la race, ils sont la force la plus dangereuse de l'Empire en Irlande. Sans eux, les armées anglaises seraient comme un grand corps privé d'yeux et d'antennes, aveuglé, impuissant. Voilà ce qu'il fallait d'abord détruire. On y a tâché à la fois par la violence et la persuasion.

Par la violence. Les coups de main, de sporadiques, sont devenus de plus en plus fréquents, réguliers pour mieux dire et, quelque silence que garde le Sinn Féin sur les responsabilités, évidemment réglés par une autorité supérieure. C'est le fait divers de chaque jour, dans les journaux irlandais, que les policiers supprimés ; au moins une centaine a péri depuis le début de l'année, un nombre double a été blessé. Hoey, un des plus fins et courageux limiers de la D. M. P., est tué à la porte du quartier général, d'un seul coup de revolver, d'un bord à l'autre de la rue, par un tireur dont l'adresse dit l'entraînement. Barton, quelques semaines après, tué de même, cinquante pas plus loin, à six heures du soir. Deux ou trois agents, qui suivent l'enquête sur sa mort, successivement tués ou blessés, dont Wharton, fusillé au milieu de la foule qui débouche de Grafton Street. On envoie à la police découragée, pour la stimuler, un haut fonctionnaire de Belfast, *l'assistant-commissioner* Forbes Redmond : trois semaines après, le malheureux, rentrant dîner à son hôtel, est tué à bout portant. Dans tous ces cas, l'homme qui tire échappe, insaisissable. Je causais un jour de ces meurtres avec une dame qui ne ferait pas de mal à une mouche : « Pauvres gars ! », me dit-elle, avec un soupir de pitié. Je pensais qu'il s'agissait des morts. Mais elle : « De si bons enfants ! obligés de faire pareille besogne ! » Voilà le sentiment irlandais.

A la campagne et dans les villes du Sud et de l'Ouest, Cork, Tipperary, Thurles, Limerick, les attaques se succédaient plus fréquentes encore, souvent heureuses, presque toujours impunies. On pourrait, si l'on voulait, aligner noms et dates : à quoi bon? L'histoire est toujours la même : une patrouille de R. I. C. passe sur le chemin ; de derrière une haie, un mur, du creux d'une tourbière part une volée de balles ; ceux qui sont manqués se sauvent, les autres sont dépouillés de leurs

armes, les blessés généralement bien traités. Même le sommeil, derrière les portes et fenêtres blindées de la *barrack*, malgré les chevaux de frise et les mitrailleuses, n'est plus sûr. Presque chaque nuit, on donne l'assaut aux petites casernes isolées dans la campagne. Le matériel d'attaque est mince et le succès variable ; mais la doctrine de guerre est, du moins, arrêtée. Les fils du téléphone et du télégraphe une fois coupés, les routes barrées avec des troncs d'arbre, une fusillade nourrie « fixe » les défenseurs ; quelques hardis compagnons s'efforcent à placer des pétards de gelignite contre un angle du bâtiment, pour le faire tomber sur la tête des assiégés. Depuis un an, chaque parti a tenté d'ajouter quelque gentillesse à ce schéma un peu sévère : des casernes ont été pourvues de la T. S. F. ou de fusées éclairantes ; les Volontaires ont imaginé de lancer sur le toit des bidons d'essence enflammés ; de part et d'autre, grenades et grosses bombes sont entrées en jeu. Irlandais contre Irlandais — et c'est la grande tristesse de la chose — se sont battus galamment, aux deux sens, anglais et français, du mot. On a vu, dans je ne sais plus quel bourg du Nord, dix constables résister toute une nuit, ne se rendre qu'après six blessés et deux autres engloutis dans le brasier. On a vu plus d'une fois, en revanche, après capitulation, les vainqueurs rendre les honneurs et donner leurs soins à de courageux vaincus.

Mais, à côté de ces tempéraments chevaleresques, certaines exécutions sont poursuivies avec un acharnement sans merci : c'est quand l'homme appartient au service de la sûreté politique. L'un d'eux, arrivé depuis trois jours dans un village de l'Ouest, essuie des coups de feu, est manqué, détale, se réfugie dans une maison. Les assaillants fouillent de la cave au grenier : personne. Cependant passe sur la route un camion plein de police : à leur tour de se cacher, de se taire, d'attendre. Après un moment, dans le silence qui retombe, on discerne, du côté de la cuisine, un souffle contenu. Ils vont au buffet : l'homme est là, ils l'en tirent et le collent au mur. Ainsi fut supprimé, non loin de Tralee, le sergent qui, en 1916, avait arrêté sir Roger Casement ; ainsi périt, à Lisburn, l'inspecteur de district Swanzy, accusé de connivence dans l'assassinat de Mac Curtain, le précédent lord-maire de Cork ; ainsi périt le colonel

Smyth. C'était un rude soldat, qui avait laissé un bras à la guerre, et qui, passé dans la R. I. C., s'était acquis une réputation d'énergie.., excessive. Envoyé à Cork pour donner du ton à la police, il était accusé, sur le témoignage de quatre constables démissionnaires, d'avoir prononcé dans la caserne de Listowel, une allocution où il engageait les hommes à tirer à vue sur les civils. « Quant à ceux qui font la grève de la faim, qu'ils meurent ! aurait-il dit, le plus tôt sera le mieux. » Quelques jours après, surpris au fumoir de son cercle, il était fusillé sur place. Le juge Alan Bell — malgré son titre de juge, c'était un policier pur, et qui avait fait le plus clair de sa carrière dans le service secret — avait été chargé d'une enquête dans les banques irlandaises, pour tâcher d'y trouver la trace de dépôts sinn féiners ; un matin qu'il venait de Kingstown à Dublin, son tram fut arrêté, Alan Bell contraint de descendre et tué raide.

On le voit, le métier a ses risques, et qui vont croissant. Nul policier, désormais, n'est assuré de l'heure prochaine. C'est une dure épreuve pour des hommes que d'être tenus dans l'angoisse perpétuelle d'un péril obscur, insaisissable et foudroyant. Une propagande intense et, on le reconnaîtra, facile, s'y ajoutait pour accroître la démoralisation de la *Force*. Le boycottage le plus rigoureux — et les Irlandais, qui l'ont inventée, savent manier l'arme — excommuniait les *Peelers* [1]. Défense de leur vendre quoi que ce soit : ils devaient réquisitionner leur nourriture. Défense de leur adresser la parole : aux jeunes filles qui avaient eu la faiblesse de souffrir leur compagnie, il arrivait qu'on coupât la chevelure, en signe d'infamie ; un jour même quelque sauvage, se souvenant des anciennes cruautés, menaça de trancher des oreilles. Et puis, parmi ces pauvres gens de la R. I. C., beaucoup savaient leurs amis, leurs parents, leurs frères avec les patriotes qu'ils traquaient. Le mépris qui les enveloppait,

1. Surnom populaire des R. I. C., qui furent levés en Irlande par Sir Robert Peel. — Quelquefois cette excommunication conduit à de tragiques méprises. Un Sinn Féiner de Limerick, James Dalton, avait été vu causant aux agents ; même il avait passé une nuit dans leur caserne. Accusé d'espionnage, il demanda une enquête au *Dáil*. Il fut tué, une nuit, d'un coup de revolver. Le lendemain, arrivait la décision du *Dáil* qui reconnaissait son innocence. Le malheureux laissait treize enfants.

comme traîtres, les étouffait. Il était loin, le temps où, dit le proverbe, l'ambition de tout fermier en Irlande était d'avoir son fils aîné D. I. [1], et le cadet évêque !

Il y a deux mois, quelqu'un que je sais était arrêté, après l'heure du couvre-feu, par un sergent et quelques constables.

— Qui va là?

— Eh ! sergent, vous devriez pourtant me reconnaître : c'est vous qui m'avez arrêté et conduit à Mountjoy l'hiver dernier.

— Ah ! parfaitement ! Mes excuses, docteur ! Mais alors, permettez que nous vous accompagnions jusque chez vous : vous pourriez être ennuyé par les patrouilles.

Et le docteur s'en va, escorté de sa garde d'honneur. En chemin, on cause. Politique, naturellement. Et, *devant ses hommes*, certain donc de traduire la commune pensée, le sergent explique, avec une pointe de blague irlandaise :

— Vous autres, Sinn Féiners, savez-vous, vous seriez plutôt populaires dans le corps. Après tout, sans vous, ils ne nous auraient jamais donné les nouvelles payes : cent pour cent d'augmentation, docteur, hé? Démissionner? Quand vous voudrez : donnez-nous des places ! J'ai trois enfants : voici Bob qui en a huit et Liam, onze. Il faut vivre. Ma dernière permission, je l'ai passée chez mon frère aîné, qui a hérité la ferme de nos parents. Il m'a reproché l'habit du roi, il me pressait de le quitter.

» — Patrick, — ai-je demandé, — en ce cas me céderez-vous la moitié de la ferme?

» Je ne l'ai plus entendu, docteur !

Et de rire. On pèse où en sont des gens qui usent d'un tel langage.

Somme toute la démoralisation s'est exercée sur la *Force* de deux directions convergentes : on a infligé à ces hommes le supplice de la peur ; on leur a fait honte et restitué la conscience. Ainsi tarabustés, houspillés du bec et de l'aile, il y a beau temps qu'ils ont commencé à fléchir. Dès janvier dernier des efforts étaient faits pour assainir de recrues anglaises un corps que les sympathies républicaines déjà contaminaient. Ce furent alors des démissions, isolées d'abord, puis

1. *District-Inspector*, officier commandant la police d'un district.

plus fréquentes, puis presque collectives, et l'*Irish Bulletin* du 21 juin enregistre avec satisfaction plus de cent départs pour le courant du mois, cent cinquante si l'on compte les sergents, les officiers et les magistrats. Le 16 juillet, aux communes, sir Hamar Greenwood, secrétaire d'État pour l'Irlande, annonce que, depuis le 1er janvier, 250 hommes ont quitté la police. A l'intérieur même de la *Force*, le vieil esprit d'aveugle discipline s'effritait : d'aucuns regimbaient contre le métier qu'on leur faisait faire; un certain constable, Brennan, qui, refusant de s'en aller de lui-même, vient d'être révoqué, faisait campagne pour que la R. I. C. cessât d'être armée en guerre et fût ramenée à son seul devoir : la répression des délits criminels ou civils. Tout dernièrement enfin, le bruit courut, démenti par le Château, réaffirmé par le *Freeman*, qu'un beau matin, au dépôt de Phœnix-Park, 140 hommes avaient quitté l'uniforme et la caserne, refusant désormais de poursuivre en leurs compatriotes « des opinions politiques ».

Ne sous-estimez pas de tels sursauts de conscience. Songez que, de ces pauvres gens, bon nombre ont dix ans, quinze ans de service, quelques-uns vingt-cinq et trente ; qu'ils hasardent le pain de leur famille, abandonnent la certitude d'une pension pour leurs vieux jours, — et mesurez la puissance du sentiment qui les pousse. C'est le même sentiment endormi, mais toujours prêt au réveil, qui, à l'appel du Sinn Féin, a presque absolument tari, en Irlande, le recrutement jadis florissant ; le même qui, dans l'Inde lointaine, a fait mutiner, au reçu des nouvelles du pays, un bataillon des chasseurs du Connaught.

... Peu à peu la R. I. C., intimidée, décimée, travaillée, perdait de son efficacité. Elle ne sortait plus la nuit : c'eût été inutilement dangereux. Bientôt elle se mit à évacuer les petites casernes perdues et à se retirer dans les villes, pour éviter la faiblesse de la dispersion. C'était comme la lente rétraction d'un poulpe qui ramène à regret ses tentacules aventurés. Et la nuit d'abord, puis même le jour, la campagne tomba toute, sauf en quatre ou cinq comtés d'Ulster, au pouvoir du *Dáil Eireann*. Désormais il y avait deux gouvernements en Irlande : l'irlandais qui contrôlait les campagnes catholiques, et l'anglais, maître des villes. Encore y était-il très contesté.

Nombre de Sinn Féiners « désirés » par la police — *wanted* : le joli mot ! — allaient tranquillement à leurs affaires, assurés que dans la rue, ou seulement en plein jour, pas un agent n'oserait mettre la main sur eux. C'est seulement la nuit, leur maison cernée et fouillée par une section de réguliers, qu'ils couraient quelque risque à coucher chez eux. De là le nombre des hommes *on the run*, — qui courent toujours, et qu'on n'attrape jamais. La connivence universelle les protège. Je sais un cas où un *G-man*, chargé d'une enquête à propos du meurtre de Forbes Redmond et sommé par le témoin qu'il interrogeait de prouver sa qualité, préféra partir bredouille : « J'ai une femme et deux enfants », expliqua le pauvre homme.

D'autre part le vice-roi, les hauts fonctionnaires ne pouvaient sortir du Château, lui-même tenu comme un blockhaus de première ligne, qu'encadrés d'auto-mitrailleuses et de camions pleins de soldats. L'attentat du 20 décembre avait failli coûter la vie à lord French. Le lord-lieutenant, revenant de Roscommon, était descendu à la station d'Ashtown, plus sûre pour lui que la gare dublinoise de Broadstone, pour gagner Phœnix-Park en automobile. Prévenus par leur incomparable service d'espionnage, les Volontaires attaquèrent au coude de la route, à coups de feu et de grenades. Nul doute, pour qui a visité les lieux, que, sans un providentiel retard du train qui dérangea leurs plans, il y restait. Quand on vit qu'il échappait, un jeune sous-lieutenant, Martin Savage, sauta carrément sur la route, une bombe à la main, face à la voiture qui fonçait ; mais il tomba instantanément sous les balles de l'escorte. Une autre fois, au printemps, un haut fonctionnaire qui sortait en auto de la gare d'Amiens-Street, était accueilli par une grêle de balles sous le pont de la voie ferrée et, par chance, n'écopait qu'une blessure au cou. Un peu plus tard, le directeur d'une compagnie de chemins de fer, M. Frank Brooke, haï pour les souvenirs qu'il avait laissés dans son comté comme député-lieutenant, était tué en plein jour dans son bureau de Westland-Row. Chaque fois les assaillants disparaissaient sans encombre. Et il restait un fond de vérité dans les exagérations grognonnes que la mauvaise humeur arrachait au *Morning Post* du 4 mai : « Le gouvernement britan-

nique a été battu, il ne lui reste qu'à être déposé par le Sinn Féin... Le Sinn Féin est devenu si puissant que les hauts fonctionnaires civils et lord French lui-même ont été, et sont encore, assiégés au Château et dans le palais du vice-roi. »

De ce succès militaire, indispensable et primordial — la mise en échec de la puissance anglaise — les Irlandais ne se tinrent pas pour contents : alors, et seulement alors, apparut, je crois, qu'ils avaient véritablement formé de longue main un plan large et complet, et qu'ils tentaient de le réaliser avec intelligence et suite. Le *Dáil Eireann*, devenu pouvoir de fait, se donnait peu à peu les organes d'un gouvernement régulier. Ce qui, d'ailleurs, accroissait encore sa force, c'étaient les élections successives pour les municipalités (janvier 1920), puis pour les conseils de comtés (juin), où le Sinn Féin, allié au Labour Party national, balayait littéralement l'Irlande. Dans la pensée de réduire la majorité obtenue par les républicains aux élections législatives de décembre 1918, l'Angleterre avait, entre temps, introduit dans la loi électorale une représentation proportionnelle rigoureuse : le triomphe du Sinn Féin n'en fut que plus écrasant. Dans les villes et cités 77 p. 100 des suffrages ; dans les comtés 80,9 p. 100 des voix réclamaient l'indépendance. Sur 699 sièges aux conseils de comtés, l'Unionisme n'en gardait plus que 86. Dublin, Cork, Limerick, Galway, Sligo élisaient des corporations républicaines. Que dis-je? le *coin* sacré était entamé : deux des comtés parmi les six de l'Ulster prétendu unioniste, Tyrone et Fermanagh, votaient pour la sécession ; pour la première fois depuis 1689, depuis les temps du roi Jacques, la mairie de Londonderry, par 21 sièges contre 19, échappait aux immigrés protestants. Portée par l'enthousiasme universel, la République s'installait.

Au dehors, elle avait gardé ses agents qui, laissés à la porte par la Conférence de la Paix, étaient restés pour continuer la propagande. Après des chances diverses, MM. O'Kelly et Gavan Duffy, délégués à Paris, d'abord rebutés à cause de la chaleur de l'alliance, finissaient par profiter de certaine aigreur semée en France par l'égoïsme anglais, et par intéresser l'opinion au sort de leur pays. La victoire aidait à oublier qu'en

fait l'Irlande, pendant la guerre, avait, de tout son pouvoir, joué le jeu de nos ennemis. M. Marc Sangnier, député de Paris, donnait une conférence remarquée en faveur de l'indépendance irlandaise, et la presse parisienne, naguère peu ouverte aux communiqués de l'*Irish Bulletin*, n'acceptait plus du moins tout entière comme articles de foi les versions de Reuter. On sait qu'une première fois, interrogé aux Communes sur la délégation irlandaise à Paris, le gouvernement anglais avait déclaré n'accorder que du mépris à l'activité ridicule de M. Gavan Duffy : l'expulsion du même Gavan Duffy, deux mois plus tard, montra que les hommes de Londres avaient changé d'avis. La béatification du Vén. Oliver Plunkett, archevêque d'Armagh, décapité à Londres en 1681 pour haute trahison, fournissait à M. O'Kelly, envoyé à Rome pour y recevoir solennellement les prélats venus d'Irlande, l'occasion d'une manifestation purement irlandaise, et parfaitement désagréable à l'Angleterre, dans la Ville éternelle. — En Amérique, M. de Valera, après avoir de toutes ses forces poussé au rejet du Traité de Paix (à cause de l'article X, qui scellait le destin de l'Irlande), échouait dans ses tentatives auprès des conventions, républicaine et démocrate, pour mêler la question irlandaise à l'élection présidentielle. En revanche, et malgré la scission fâcheuse survenue entre lui et certains chefs irlando-américains, tels que le juge Cohalan, le vieux Fenian John Devoy, il réussissait à merveille dans le lancement de l'emprunt irlandais.

C'est ainsi, en effet, que le nouvel État en formation s'assurait les ressources, plus nécessaires à lui qu'à tout autre, pour s'affermir et financer la lutte. Impossible, pour le moment, d'établir des impôts réguliers. Il avait donc demandé au crédit public, en Irlande 250 000 livres ; un million de livres en Amérique, où de tout temps la révolte irlandaise a trouvé un solide soutien d'argent. On lisait sur les titres que l'intérêt à 5 p. 100 commencerait à courir six mois après l'évacuation de l'île par l'armée d'occupation (*sic*). Et, naturellement, en Irlande, propagande, démarchage ou souscription étaient tenus pour des « offenses » passibles de prison. N'importe, l'emprunt réussit. Les chiffres officiels n'ont pas été donnés que je sache, mais on m'a dit que l'Ir-

lande avait fourni, au delà de la quote-part à elle assignée, cent à cent cinquante mille livres, et l'Amérique, au lieu d'un million de livres, dix millions de dollars. Ces grosses sommes, mises pour la plupart en dépôt aux États-Unis, hors de portée d'une saisie anglaise, donnaient au *Dáil* certains moyens d'action. Et déjà passant à l'offensive, il cherchait les moyens de tarir pour l'Échiquier anglais les sources irlandaises de revenu. Pour entraver la rédaction des rôles, le lundi de Pâques, jour anniversaire de la rébellion, les bureaux de l'income-tax étaient incendiés un peu par toute l'Irlande. De leur côté, les conseils de comté, désormais républicains, refusaient de fournir aux percepteurs aucune indication qui pût les aider à asseoir l'impôt. Enfin on songeait — mais les difficultés de la chose sont telles qu'elle est jusqu'à présent demeurée en projet — on songeait à donner l'ordre de refuser l'income-tax aux Anglais et de le payer au *Dáil*. Si jamais l'ordre vient, il sera lancé simultanément dans un grand nombre de comtés, et d'abord à la campagne, où l'exécution en est plus aisée. Faire des procès, des saisies? Ils se chiffreront par dizaines de mille. Et puis, qui achètera les biens saisis par le fisc, maisons, terres, bestiaux? Personne. Le patriotisme en empêchera les uns ; et les autres, la peur. Exporter les bêtes en Angleterre? Qui les conduira, transportera, embarquera? Personne. On sent à quels embarras, devant cette résistance, passive et massive, de toute une population, l'Angleterre peut se heurter ; bien maniée, c'est là une arme terrible.

Le gouvernement républicain, pourtant aux mains d'intellectuels purs, avocats, professeurs, journalistes, étudiants, n'oubliait pas, loin de là, les questions économiques. Il se rappelait le prodigieux essor de prospérité qui, sous Grattan, de 1782 à 1798, avait souligné les courtes années où l'Irlande avait été demi-libre. Il instituait un « Comité d'enquête pour une meilleure utilisation des ressources de l'Irlande », comité qui faisait de bonne besogne, et qui en eût fait de meilleure, si, malgré son propos purement économique, il n'eût été traqué comme séditieux. A l'hôtel de ville de Cork, la réunion en fut un jour dispersée à la pointe des baïonnettes. Un autre jour, son secrétaire, M. Darrell Figgis, pensa être

pendu sans jugement par un officier anglais parfaitement ivre et irresponsable. Dieu merci, le vieux colonel Moore, un ancien du Transvaal qui fait aujourd'hui partie du Comité d'enquête, put intervenir à temps, protégé par son titre d'ex-commandant des *Connaught Rangers* : un sergent apportait déjà la corde ! A travers incidents comiques ou tragiques, le comité poursuivait sa tâche : pêcheries, mines, tourbe, charbon, houille blanche, chemins de fer, ports, il établissait en quelque sorte l'état des forces naturelles du pays. Et, escomptant l'aurore prochaine de la liberté, préparant du travail à tous les bras, le *Dáil* était du moins un peu mieux qualifié à présent pour interdire l'émigration, dont la saignée lente semblait se rouvrir cet été.

Mais l'usurpation de souveraineté la plus intéressante et, à mon gré, la plus efficiente contre l'autorité anglaise, c'était la création d'un appareil judiciaire — police et justice — purement irlandais. La chose était pressante, car, on le pense bien, un pays n'est pas remué jusqu'en ses profondeurs, comme celui-là par sa crise révolutionnaire, sans que la lie tende à la surface. Le brigandage pur et simple avait apparu, à la faveur du désordre universel : attaques de rôdeurs dans les villes qui naguère étaient les plus sûres d'Europe, pillage à main armée sur les grands chemins, vengeances privées camouflées en exécutions politiques. Sous peine de sombrer dans l'impuissance et le déshonneur, le mouvement républicain se devait de réduire l'anarchie. L'organisation des Volontaires fournit la force, hommes et cadres; n'oublions pas non plus — c'est la vraie raison de succès si répétés — le soutien de l'assentiment unanime. Des voleurs furent arrêtés ; les produits de leurs larcins, parfois très importants, restitués aux ayants droit; d'autres délinquants mis en prison pour quelques semaines, parfois jusqu'à ce qu'ils eussent promis sur l'honneur de se mieux conduire ; d'autres livrés au « chat à neuf queues » ; d'autres encore mis, pour un temps, au ban de leur comté ; les plus coupables condamnés, assez spirituellement, à la déportation... en Angleterre.

Au-dessus de la police, généralement aux ordres de l'officier commandant les Volontaires du district, s'instituaient des

tribunaux. La difficulté majeure était évidemment d'assurer l'exécution des verdicts. Mais d'abord les plaideurs qui portaient là des affaires s'engageaient par écrit à s'incliner devant la sentence et à ne pas en appeler aux Anglais. Et puis, à la rigueur, il y avait les Volontaires, toujours à même d'apporter aux « Cours d'Arbitrage » l'appui de leur force. Surtout, au-dessus de ces âpres querelles d'intérêt elles-mêmes, flottait une atmosphère de fraternité irlandaise : il y aurait eu trop de honte à en appeler de la justice des siens à celle de l'étranger. Et si l'on veut mesurer la profondeur du sentiment patriotique dans ces cœurs simples, fermiers, journaliers, bergers, qu'on imagine un paysan de chez nous, perdant un de ces procès où il porte tant de farouche passion et s'interdisant lui-même, de son plein gré, une cassation possible ! Qu'on songe à ces arrêts des cours sinn féiners, en réalité illégaux, précaires, suspendus au triomphe de l'indépendance, et l'on trouvera pathétique la confiance que ces pauvres gens avaient en eux. Au fond, on en revient toujours là, ce qui faisait la force de la justice républicaine, c'est qu'elle était non pas subie, mais acceptée et chérie comme un fier signe de la liberté ; c'était là, comme ailleurs, la conspiration des cœurs.

Après des débuts modestes, et comme par insinuation, dans les districts de l'Ouest sauvage, cette organisation judiciaire avait promptement pris pied dans toute l'Irlande nationale. En juin, vingt-quatre comtés, sur trente-deux, l'avaient mise debout. Les juges? C'étaient des officiers de Volontaires, des professeurs, des médecins, des hommes d'affaires, qui jouissaient de la confiance générale, soit pour leur compétence technique, soit pour leur patriotisme et leur équité. Presque toujours — et dans ce catholique pays vous sentez quelle garantie morale c'était pour les plaideurs — le président était un prêtre. La procédure était simple, mais imitée des formes anglaises, et régulièrement observée ; bientôt on vit, dans certains districts, le barreau se transporter aux tribunaux sinn féiners et y plaider officiellement. Enfin tel devint leur succès que le *Morning Post* ou l'*Irish Times*, peu suspects de tendresse à leur égard, déclaraient les cours légales vides, et les rebelles pleines ; tels leur puissance et leur renom d'équité que mainte fois un Unioniste, dans le Sud ou l'Ouest,

aimait mieux s'y adresser qu'au tribunal anglais, en obtenait une protection immédiate et efficace. Une dame, protestante et unioniste, propriétaire dans le comté de Meath, était persécutée par les paysans ses voisins qui voulaient la forcer à vendre ses terres. Elle s'adressa successivement à toutes les autorités régulières. Le *District Inspector* dit qu'il ne pouvait rien. Ailleurs, on fit répondre que, dans son intérêt même, elle ferait mieux de ne pas s'obstiner à porter plainte. « Je prends le risque sur moi », répliqua l'entêtée. Elle ne trouva là-haut que mutisme, inertie, peut-être impuissance. En désespoir de cause, elle s'adressa au tribunal républicain : en quelques jours l'affaire fut instruite, les paysans déboutés, sa tranquillité rétablie.

D'ailleurs l'État naissant allait avoir besoin de tout le crédit qu'on accordait à ses Cours d'Arbitrage pour délier adroitement, mais sans faiblesse aussi, la question la plus dangereuse, en pareil pays, pour un gouvernement neuf : la question agraire. Elle renaissait, dans certaines parties de l'Irlande, avec l'acuité, la fièvre, la violence qu'elle avait eues au temps de Parnell et de la « Guerre pour la Terre ». Or, laisser libre cours aux instincts spoliateurs de la paysannerie, c'était descendre encore à l'anarchie ; les contrarier avec trop de raideur, c'était risquer l'affection des masses.

Tantôt c'était un *landlord* anglais, gros propriétaire au milieu de gueux sans un acre de terre à eux, et qui refusait de lotir son bien. Contre cet ennemi-là, ennemi de classe, de religion, de race, tout était bon. Le capitaine Shaw Taylor, grand éleveur de chevaux, fut, un beau matin qu'il partait à la chasse en auto, arrêté par un arbre jeté en travers de la route, et fusillé net. Un intendant qui, après interdiction, s'entêtait à administrer les biens de son mandant, fut tué de même, près de Galway. Parfois les exécutions prenaient ce caractère de bestialité primitive qui rappelle nos paysans du passé, Chouans ou Jacques : un berger, récalcitrant à l'ordre d'abandonner le troupeau de son maître, était surpris, lié à un arbre, et sauvagement assommé à coups de pierre et de bâton. Cela, c'étaient les violences marquantes : quant aux charivaris nocturnes, aux lettres de menace, aux incendies de fourrage ou de blé, aux paddocks abattus, au bétail chassé

jusqu'à quinze ou vingt milles de son terrain d'élevage, c'étaient gentillesses courantes. Voici qui montre à quel degré de tyrannie en venaient peu à peu les paysans : un groupe d'entre eux se présente chez un propriétaire pour le prier impérativement de mettre ses terres en vente.

— Et au nom de quelle loi ces exigences? — demande-t-il au porte-parole de la bande.

Mais l'autre, goguenard :

— Au nom de la loi Shaw Taylor !

Il y avait pis. Dans les districts où, depuis trente ou quarante ans, la terre était tombée en des mains irlandaises, les *labourers*, ou journaliers, se retournaient contre les *farmers*, ou propriétaires faisant valoir. Ils s'indignaient de leur voir trois, quatre, six cents, parfois mille acres de champs ou pâtures, eux-mêmes réduits à l'acre de leur cottage. Le mouvement était devenu si violent qu'il n'épargnait même pas l'Église. L'évêque de Clonfert reçut un beau jour la visite d'un groupe de paroissiens qui venaient lui demander, en toute révérence, une part des terres épiscopales à acheter : sans barguigner, chrétiennement et politiquement, il céda. Enfin dans ce dur Connaught, où la misère rend plus aigus ces conflits-là, de ferme à ferme, de chaumière à chaumière, on se jalousait pour un acre de plus ou de moins, les querelles s'envenimaient, et les gens de Clare ont le fusil vif... Sauf à calmer ces dissensions, que le Château devait voir sans tristesse, la République s'exposait à voir la fissure se creuser entre Irlandais possédants et prolétaires, et la guerre sociale devenir la tourbière où s'enliserait le mouvement national[1]. On trouve l'écho de ces inquiétudes dans les proclamations qu'au nom du *Dáil*, vers mai dernier, certains députés lançaient à leurs commettants : Austin Stack, Pierce Beasley, Lynch en Kerry ; le P. O'Kennedy, pour de Valera absent, en East-Clare ; Brian O'Higgins en West-Clare. « Après la

1. « Pour les gens qui appuient la domination britannique en Irlande, et qui sont clairvoyants, un des plus graves indices de la situation depuis les quelques derniers mois a été l'habileté avec laquelle le Sinn Féin, tout en intensifiant ses méthodes révolutionnaires, s'est arrangé pour y ajouter, en établissant un pouvoir qui, s'il se tient nominalement en dehors de la loi, telle que nous la définissons, n'en vise pas moins, en pratique, à restaurer la légalité. » *Daily News*, 7 juin.

victoire, disait O'Higgins, le *Dáil* fera tout pour rendre justice à tous, et pour qu'aucun Irlandais n'ait à aller chercher son pain loin des rives natales. Pour le moment, quiconque estime qu'il a de justes titres à un bien, présentement aux mains d'un autre, est invité à déposer sa plainte entre les mains du greffier près la Cour de district déjà établie en West-Clare. Mais, ceci doit être bien entendu, quiconque, à partir d'aujourd'hui, continue à vouloir imposer ses prétentions, à faire naître des querelles, à écrire des lettres de menace, au nom de la République, à un compatriote, doit bien savoir qu'agir ainsi, c'est un défi aux vœux des représentants élus par le peuple et c'est nuire à la cause nationale. » On sent le ton : c'est celui d'un grand frère à un cadet turbulent. Il faut arrêter le désordre; mais on ne peut user que de la persuasion, on ne peut que faire appel à la bonne volonté. Telle était la passe, si difficile et si étroite, qu'aujourd'hui le Sinn Féin semble avoir heureusement franchie. Assurément la « Guerre pour la Terre » n'a pas disparu du jour au lendemain, et comme à miracle; de malchanceux propriétaires, en se levant le matin, trouvent (ou plutôt ne trouvent plus) leur bétail, égaré à trente ou quarante kilomètres de là ; mais enfin bien des arrangements ont été conclus. Voyez, par exemple, dans le *Morning Post* du 13 mai, comment le *Land Committee* de Carrick-sur-Shannon, après audition des demandeurs et défendeurs, arrange le lotissement de quatre grandes fermes d'élevage, aux portes de la ville.

J'ai en vain cherché à savoir, en interrogeant des juges, sur quels principes ils appointaient les différends. Sans doute écartaient-ils justement les principes, pour s'en fier tout uniment au bon sens et à l'équité, à la conscience personnelle ; et cette manière, qui paraît si antijuridique à nos têtes classiques et romaines, si dangereuse à nos esprits férus de règle et d'ordre, était peut-être la seule qui pût réussir en des circonstances si exceptionnelles, parmi des populations plus généreuses qu'éprises de légalité, et, pour tout dire, très primitives encore. On « fit pour le mieux » ; le simple sentiment, si nouveau, que les juges vraiment « faisaient pour le mieux », était pour ces gens, rudes et tout de primesaut, souvent un sédatif à l'aigreur des passions ; et au fond, le

succès, là encore, naquit de la bonne volonté unanime.

Les décisions étaient d'espèce. Aucune limite, maxima ou minima, n'était assignée à la possession individuelle. Dans les comtés de population rare et de grands domaines, on laissait au fermier cent, deux cents, trois cents acres. Dans les comtés de l'Ouest, surpeuplés et très pauvres, on descendait souvent à partager de minuscules lopins. Grand compte était tenu des charges de famille. Si une question purement juridique se présentait, on se rapprochait le plus possible, en l'absence de code encore promulgué [1], de l'usage courant, c'est-à-dire de la loi anglaise. Si une mutation était décidée par la Cour, la valeur de la terre en litige était déterminée par experts et dûment payée au propriétaire dépossédé. La plupart du temps, grâce à cette politique à la fois hardie et raisonnable, les conflits s'apaisaient. Mais parfois, les têtes simples de l'Ouest imaginaient le repartage des terres sous une forme si schématique et si naïve qu'il tournait à la spoliation pure, et qu'impossible était de les satisfaire sans tomber dans la guerre civile. Un jour, m'a-t-on conté, la Cour prononça contre la requête unanime d'un village, en Mayo. Les villageois rentrèrent chez eux, creusèrent des tranchées, et attendirent. L'histoire était grave. Attaquer? Des Irlandais, faire couler le sang irlandais en face de l'ennemi? Ou bien laisser passer ce défi à la loi irlandaise, naissante encore, si frêle, et à qui tout coup porté pouvait donner la mort? Un mélange savoureux de sagesse et d'énergie prévalut. Pendant huit jours on laissa les révoltés tranquilles. Puis un beau soir, leur méfiance une fois endormie, les Volontaires entrèrent par surprise dans le village, arrêtèrent deux meneurs (qui furent déportés pour trois mois), exigèrent des autres la promesse de ne plus faire les méchants ; et la chose, qui aurait pu très mal tourner, finit sans un coup de feu, dans les poignées de main de la réconciliation. C'est avec cet empirisme délicat que le *Dáil* cherchait déjà à remplir le premier devoir de tout gouvernement : procurer la paix entre concitoyens.

1. Peut-être aussi avec l'arrière-pensée qu'une éventuelle revision britannique ne pût changer que le moins possible aux situations acquises sous la loi irlandaise?

Il avait donc, on le voit, peu à peu étendu son activité à tous les domaines, politique, économique, financier, social. Mais, ne l'oublions pas, rien de tout cela n'eût été possible sans l'activité militaire. Comme disait, avec une justesse saisissante, un jeune chef : « La République s'était cristallisée autour de l'Armée. » Consciente du rôle de la force, elle tendait à la mettre, dans toute la mesure possible, de son côté. J'ai déjà dit que, le lundi de Pâques, des dizaines de bureaux pour l'income-tax avaient brûlé. Le même jour, ce fut un vrai feu de joie dans l'Irlande entière de toutes les casernes abandonnées par la R. I. C. en retraite. Plus de cinq cents sont aujourd'hui détruites. Les rencontres entre Volontaires et policiers ou soldats prenaient chaque jour plus de fréquence et d'ampleur. Les effectifs ne manquaient pas : cent vingt, cent cinquante, peut-être deux cent mille hommes : pratiquement toute la population mâle en âge de porter les armes dans l'Irlande nationale. Et les chefs se félicitaient que la résistance à la conscription eût conservé pour le service du pays tant de jeunesse qui, sans cela, eût été pourrir dans les marais de Flandre. Bientôt, devant la menace grandissante, monta la marée des troupes régulières L'armée anglaise, de trente-cinq mille hommes, passa à quarante, à soixante, à cent mille. Batteries, tanks, auto-mitrailleuses, aéroplanes suivaient. Et quand on allait chercher sur les sauvages falaises de Howth un peu de beauté, de solitude et d'oubli, on entendait vers le Sud, de l'autre côté de la baie, comme un brusque et lointain rauquement de lion, la rumeur guerrière des écoles à feu.

Naturellement il n'était pas question de tenir en rase campagne contre de pareilles forces : il fallait frapper de petits coups, soudains, rapides, réussis, et disparaître, — ce que les officiers anglais appellent avec mépris : *faire Sinn Féin* — bref, suppléer à la puissance par la vitesse. De là, suivant les comtés, l'inégalité, dans les efforts et dans les succès, de l'armée républicaine : sa valeur dépend presque tout entière de l'intelligence et de l'énergie des commandants locaux. Ce qui manquait le plus, c'étaient les armes; surtout elles étaient très inégalement distribuées. Il y en avait beaucoup à Dublin, en dépit des perquisitions journalières. Dans certains comtés campagnards, elles faisaient grandement défaut. Et,

quoi que l'Angleterre ait dit de la collusion allemande ou bolchevik, beaucoup d'entre elles étaient de ces vieilles pétoires débarquées il y a six ans, pour la lutte éventuelle contre les Ulstériens de Carson. N'importe, on remplacerait l'armement par la surprise. Au reste les troupes anglaises débarquées en Irlande n'étaient pas, en général, de la meilleure qualité. Les vieux soldats de métier, calmes, solides, entraînés, d'avant 1914, étaient tombés dans les plaines de Mons ou les tranchées d'Ypres. Les recrues n'avaient ni leur endurance, ni leur sang-froid, ni leur énergie. Engagées dans l'espoir de garnisons agréables ou du moins paisibles, on pouvait douter que l'envoi en Irlande leur eût souri beaucoup. D'autre part, les soldats irlandais libérés, dressés par quatre ans de guerre, étaient passés en masse dans les rangs sinn féiners. Ces circonstances expliquent bien des choses.

Un jour une patrouille de cyclistes écossais traverse une partie de boules : les joueurs se rangent de chaque côté de la route, et quand les hommes passent, ils leur sautent dessus et les désarment jusqu'au dernier. Une autre fois, c'est une escouade de garde-côtes, auprès de Queenstown, qui est assiégée et capitule. Une autre encore, à Dublin, vingt-cinq ou trente soldats, avec un officier, qui gardent *King's Inn*, voient leur sentinelle surprise, eux-mêmes forcés de lever les mains, et, sans un coup de feu, tous les fusils pris avec deux mitrailleuses. Quelquefois, naturellement, les choses vont moins bien : la consigne est, autant que possible, de ne pas laisser de prisonniers à l'ennemi ; et quelques-uns ont dit — n'est-ce qu'un racontar? — que Martin Savage avait été achevé par des balles irlandaises... Mais qu'un coup réussisse, et je laisse à penser avec quelle jubilation la nouvelle est accueillie par cette foule irlandaise, si sportive, si avide d'être amusée, si amoureuse de prouesse et d'audace, si imbibée de haine et de mépris contre la lourdeur et la brutalité saxonnes, si celte aussi en son besoin de railler, de défier l'autorité, et qui mêle ces sentiments divers en d'extravagantes explosions d'enthousiasme. « *Daring raid. Amazing assault.* Audacieuse attaque. Assaut stupéfiant », affichent les « Dernière Édition » d'O' Connell Street, et le bon Dublinois s'en va, avec un copain, brandissant glorieusement son *Final Buff*, caquetant, cla-

baudant, s'esclaffant, avec, au fond des yeux, quelque chose qui brille.

... Vers le printemps, les forces républicaines reçurent un puissant appui : celui des organisations ouvrières, qu'avec un aveuglement singulier, l'Angleterre avait espéré voir contrarier, en l'ignorant, le mouvement national. Avait-elle donc oublié qu'en 1916, au premier rang des insurgés, combattaient l'*Armée citoyenne* et James Connolly? Pour commencer, les dockers refusèrent, à North-Wall (Dublin) de décharger le matériel de guerre; d'autres, à Queenstown, de débarquer un contingent de mille Écossais ; puis les cheminots, dans l'Irlande entière, de piloter tout train où monteraient soldats ou police en armes. Impossible de suppléer les mécaniciens récalcitrants par des pionniers anglais : les voies auraient sauté. Menace terrible que la grève, quand elle a derrière soi l'opinion publique ! Les défaillances parmi les grévistes furent infimes : d'abord leur sentiment collectif était fort ; ensuite les révoqués recevaient immédiatement de substantielles indemnités ; enfin quelques « jaunes » furent sévèrement avertis, par exemple cette équipe, surprise sur sa locomotive par les Sinn Féiners, et enduite de goudron, des pieds à la tête, en manière de mise au pilori.

Le *Labour Party* irlandais s'offrit même le luxe ironique de mettre sur le gril les travaillistes anglais. Cinq délégués ouvriers présidés par Henderson, avaient visité l'Irlande vers la fin de janvier, envoyé des protestations contre l'oppression britannique, fait voter, au retour, des motions de sympathie pour la cause irlandaise. C'était, de plus, le moment où Clynes et les siens menaient grand tapage contre l'envoi de munitions à la Pologne. Les Irlandais demandèrent donc leur appui à ces vertueux moralistes, ennemis jurés de la guerre et du militarisme, et qui de si haut morigénaient l'impérialisme des gouvernements bourgeois. Quoi de plus naturel? Les camarades irlandais n'étaient-ils pas, et bien mieux encore que les camarades anglais, fondés à arrêter des cartouches et des obus destinés à la consommation, si j'ose dire, non de lointains et étranges Bolcheviks, mais de leurs propres, et proches, concitoyens? Il y eut une visite — rapide — à Dublin ; puis un essai de traîner l'affaire en longueur ; enfin une réu-

nion à Liverpool, qui vota une résolution amphigourique, embarrassée, coincée entre les principes, qui sont libéraux, et l'intérêt anglais, qui l'est moins, mais d'où, pour finir, il résultait que le *Labour Party* britannique laissait froidement les frères irlandais se débattre comme ils pourraient contre l'armée d'occupation.

Et depuis lors c'est, de part et d'autre, une lutte d'entêtement. Des policiers montent dans un train, immédiatement abandonné du personnel, s'y installent, boivent, dorment, vivent pendant plusieurs jours. Dans une autre station, un piquet commandé de service attend pour monter dedans le premier convoi qui s'arrêtera. Peu à peu, surtout en direction de l'Ouest, les communications s'éteignent ; un train parvient en Kerry ou à Limerick tous les trois ou quatre jours. On supplée à cette paralysie comme on peut, notamment avec l'automobile. Des scènes singulières se déroulent dans les gares. Limerick-Junction. Trois R. I. C., dont un sergent. Quarante fantassins en tenue de campagne, un officier. Un train glisse le long du quai, stoppe. Les quatre policemen entrent dans une voiture, le chef de train descend de la sienne : figuration bien réglée. Un monsieur s'approche de lui :

— N'aimeriez-vous pas aller plus loin, Jack?

— Pas six pieds plus loin, monsieur.

— Vous êtes révoqué, Jack.

— Bien, monsieur.

— N'allons-nous pas prendre un verre?

— Certainement, monsieur.

Ils s'en vont. Un jeune homme que rien ne désigne à l'attention, hors l'obéissance immédiate qu'il obtient — c'est le commandant local des Volontaires — s'évertue, discipline le hourvari du premier moment, règle l'exode des voyageurs vers les hôtels du proche Tipperary. Des side-cars, des autos ont été requis. Chacun s'embarque à son tour, attend l'ordre. Deux voyageurs de commerce, pressés ou indélicats, ont essayé d'un gros pourboire pour passer devant. On les fait descendre. Les premiers seront les derniers. Le gros chef de train reparaît, hilare et rougeaud. Cependant, immobile auprès de ses hommes, baïonnette au canon, l'officier est là, adossé au mur, passif, avec un air d'ennui, ignoré, inexistant : symbole de

cette armée anglaise, puissante en hommes, plus puissante en armes, qui cherche en vain l'obstacle à pulvériser du poing, et ne trouve rien, frappe dans le vide. « Un autre soulèvement en masse? disait un chef de Volontaires. Jamais de la vie. Pour qu'ils nous balayent avec leurs machines? Pas si bêtes ! Mais un an, deux ans, cinq ans de guérilla, — tant qu'ils voudront, — jusqu'à ce qu'ils cèdent. »

Ainsi, née de la force et réalisée par la force, la République, comme le combattant qui, dans la légende, reprend vigueur à toucher la Terre sa mère, revenait à la force pour y retremper sa puissance d'action. Et somme toute, vu le peu de moyens dont elle disposait, on ne peut refuser son admiration aux résultats atteints. L'énorme Empire, encore accru en prestige et en poids par la victoire, elle avait fait la gageure, en apparence insensée, de le défier les armes à la main, elle seule, toute faible et minuscule qu'elle fût, — et elle avait tenu parole. L'Irlande était comme un buisson de ronces où s'empêtrait, inutile et sans gloire, le tiers de l'armée anglaise. Et puis « l'ingouvernable Celte » avait démontré expérimentalement, — en ignorant sa maussade gouvernante, et comme on prouve le mouvement, en marchant, — qu'il était parfaitement capable de gouverner, et de se gouverner ; il avait enlevé aux prétentions britanniques leur seul prétexte altruiste, et les réduisait à l'argument de la raison d'État, c'est-à-dire, en fin de compte, à la violence mise au service de l'égoïsme. Quand désormais quelque Anglais *respectable* répéterait qu'il faut aux têtes légères d'Irlande un peu de plomb saxon, on ne pourrait plus trouver à sa phrase d'autre sens qu'une sorte de sinistre humour...

Mais tout cela, je le répète encore, c'était la cohésion morale, l'élan d'âmes unanimes qui l'avait gagné. Dans ce pays où, pour la patrie, l'amour est d'autant plus ardent et tendre qu'elle est plus petite, plus singulière et plus douloureuse, les masses, avec leur enthousiasme celte, leur idéalisme qui frise l'inconscience, avaient magnifiquement répondu à l'appel de la race, et su combattre, résister, souffrir. Quant au « marais », je veux dire : aux bonnes gens confits dans leurs petites affaires et peu accessibles aux mascarets de conscience,

inutile de feindre, il est certain qu'une loi de fer les avait contraints. Une pléiade de chefs enfin, par la parole et l'acte, avait donné l'exemple. Et voici qu'une fois de plus Kathleen ni Houlihan, la pauvre vieille qui erre sur les routes, chassée par l'étranger de sa chaumine et de ses quatre champs verts, avait trouvé de beaux jeunes hommes prêts pour elle encore à donner leur vie; voici qu'une fois de plus la puissance de l'esprit avait balancé les puissances de chair.

A l'Angleterre acculée, il ne restait plus que deux alternatives extrêmes : ou bien céder au vœu des Irlandais, vœu évident, vœu général, vœu que désormais les faits montraient réalisable puisqu'ils l'avaient réalisé, vœu qu'elle-même enfin, par sa doctrine de guerre, avait d'avance proclamé légitime ; ou bien, sans ménagement, sans prétexte à plus déployer devant la conscience du monde ni à plus abuser la sienne, — l'épée.

3 septembre 1920.

HERCÉ

POUR UN AMI

(Remarques sur le Style)

J'aurais voulu prendre l'inutile soin de composer, pour Morand, une préface véritable. Un événement subit m'en a empêché. Une étrangère a élu domicile dans mon cerveau. Elle allait, elle venait; bientôt, d'après tout le train qu'elle menait, je connus ses habitudes. D'ailleurs comme une locataire trop prévenante, elle tint à engager des rapports directs avec moi. Je fus surpris de voir qu'elle n'était pas belle. J'avais toujours cru que la Mort l'était. Sans cela comment aurait-elle raison de nous? Quoi qu'il en soit, elle semble aujourd'hui s'être absentée. Pas pour longtemps sans doute, à en juger d'après tout ce qu'elle a laissé. Et il serait plus sage de profiter du répit qu'elle m'accorde, autrement qu'en écrivant une préface pour un écrivain déjà connu qui n'en a pas besoin.

Une autre raison aurait dû me détourner. Mon cher maître Anatole France, que je n'ai pas revu, hélas ! depuis plus de vingt ans, vient d'écrire dans la *Revue de Paris* un article où il déclare que toute singularité dans le style doit être rejetée. Or il est certain que le style de Paul Morand est singulier. Si j'avais la joie de revoir M. France dont les bontés pour moi sont encore vivantes sous mes yeux, je lui

demanderais comment il peut croire à l'unité du style, puisque les sensibilités sont singulières. Même la beauté du style est le signe infaillible que la pensée s'élève, qu'elle a découvert et noué les rapports nécessaires entre des objets que leur contingence laissait séparés. N'est-ce pas dans *le Crime de Sylvestre Bonnard* que la double impression de sauvagerie et de douceur que donnent les chats, circule à l'intérieur d'une phrase admirable : « Hamilcar, lui dis-je en allongeant les jambes, prince somnolent de la cité des livres... (Je n'ai pas l'ouvrage sous les yeux.) Dans cette cité que gardent tes vertus militaires, dors avec la mollesse d'une sultane. Car tu joins à l'aspect formidable d'un guerrier tartare la grâce appesantie des femmes de l'Orient. Héroïque et voluptueux Hamilcar... », etc. Mais M. France ne m'accorderait pas que cette page est admirable puisqu'on écrit mal depuis la fin du XVIIIe siècle. En vérité voilà qui pourrait donner lieu à bien des réflexions. Il n'y a pas de doute que beaucoup d'auteurs ont mal écrit au XIXe siècle. Quand M. France nous demande de lui abandonner Guizot et Thiers (rapprochement qui est un grand deshonneur pour Guizot), nous lui obéissons avec allégresse, et sans attendre l'appel de ces autres noms, de nous-même nous lui jetons tous les Villemain et Cousin qu'il souhaitera. M. Taine, avec sa prose coloriée comme des plans en relief, pour frapper plus vivement les élèves des classes secondaires, pourrait recevoir quelques honneurs mais être banni tout de même. Si pour la juste expression des vérités morales, nous conservions M. Renan, ce serait pourtant en confessant qu'il écrit parfois fort mal. Sans parler de ses derniers ouvrages où la couleur détonne d'une façon si constante qu'un effet de comique semble être recherché par l'auteur, ni des tout premiers, semés de points d'exclamation et d'une perpétuelle effusion d'enfant de chœur, les belles « Origines du Christianisme » sont la plupart du temps mal écrites. Rarement, chez un écrivain de haute valeur, vit-on pareille impuissance à peindre. La description de Jérusalem, la première fois qu'y arrive Jésus, est rédigée dans un style de Bædeker : « Les constructions le disputent aux plus achevées de l'Antiquité par leur caractère grandiose, la perfection de l'exé-

cution, la beauté des matériaux. Une foule de superbes tombeaux, d'un goût original... », etc. Pourtant c'était là un morceau à « soigner » particulièrement. Et Renan croyait devoir donner à tous les « morceaux » une pompe terriblement Ary Scheffer, Gounod (nous ajouterions César Franck, s'il n'avait écrit que l'intermède solennel et guindé de *Rédemption*). Pour finir dignement un livre, ou une préface, Renan a de ces images de bon élève qui ne naissent nullement d'une impression : « Maintenant la barque apostolique va pouvoir enfler ses voiles. » « Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles. » « La mort nous frappa tous les deux de son aile. » Et pourtant dans ces séjours à Jérusalem, quand M. Renan appelle Jésus « jeune démocrate juif », parle des « naïvetés qui échappent sans cesse » à ce « provincial » (quelle ressemblance avec Balzac !), on se demande, comme je me suis jadis permis de le faire, tout en reconnaissant le génie de Renan, si la *Vie de Jésus* n'est pas comme une espèce de *Belle Hélène* du Christianisme. Mais que M. France n'aille pas triompher trop vite. Pour nos idées sur le style, nous les dirons un autre jour. Mais est-il bien certain que le XIXe siècle soit en défaut sur ce chapitre-là ?

Le style de Baudelaire a souvent quelque chose d'extérieur et de percutant, mais s'il ne s'agit que de force, celle-là a-t-elle été jamais égalée? Sans doute on n'a jamais rien écrit de moins charitable, mais aussi de plus fort que ses vers sur la Charité :

> Un ange furieux fond du ciel comme un aigle,
> Du mécréant saisit à pleins poings les cheveux
> Et dit, le secouant : Tu connaîtras la règle...
> Sache qu'il faut aimer sans faire la grimace
> Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
> Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
> Un tapis triomphal avec ta charité.

ni de plus sublime et de moins « dévoué » que

> Ont dit, au dévouement qui leur prêtait ses ailes,
> Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel.

D'ailleurs Baudelaire est un grand poète classique, et chose curieuse plus ce classicisme de la forme s'accroît en proportion de la licence de ses peintures. Racine a écrit des vers plus profonds mais non d'un style plus pur que celui des poèmes condamnés. Dans celui qui fit le plus scandale :

> Ses bras vaincus jetés comme de vaines armes,
> Tout servait, tout parait sa fragile beauté.

semblent tirés de *Britannicus*.

Pauvre Baudelaire ! mendiant un article à Sainte-Beuve (avec quelle tendresse, quelle déférence !), il finit par obtenir des éloges tels que ceux-ci : « Ce qui est certain c'est que M. Baudelaire *gagne à être vu*. Là où on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excentrique, on se trouve en présence d'un candidat poli, respectueux, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes. » Pour le remercier de sa dédicace aux *Fleurs du Mal*, le seul compliment qu'il trouve à lui adresser c'est que ces pièces, réunies, font un tout autre effet. Il finit par distinguer quelques poèmes qu'il qualifie par des épithètes à double tranchant, « précieux », « subtils », et dont il demande : « Mais pourquoi n'est-ce pas écrit en latin, ou plutôt en grec? » Bel éloge pour des vers français ! Ces rapports de Baudelaire avec Sainte-Beuve (de Sainte-Beuve dont la stupidité se montre telle qu'on se demande si on n'a pas plutôt affaire avec une feinte de la couardise) sont une des pages à la fois les plus navrantes et les plus comiques de la littérature française. Je me suis demandé un moment si M. Daniel Halévy ne se moquait pas de moi quand il chercha, dans un superbe article de la *Minerve française*, à m'attendrir sur les phrases papelardes de Sainte-Beuve, disant avec des larmes de crocodile à Baudelaire : « Vous avez dû bien souffrir, mon pauvre enfant. » Comme remerciement Sainte-Beuve disait à Baudelaire : « J'ai bien envie de vous gronder... vous perlez, vous pétrarquisez sur l'horrible. Et (je cite de mémoire) un jour que nous nous promènerons ensemble au bord de la mer, j'ai bien envie de vous donner un bon croc-en-jambe, afin de vous forcer à nager en plein courant. » Il ne faut pas attacher trop d'importance à l'image elle-même (laquelle doit être mieux d'ailleurs

dans le texte), car Sainte-Beuve qui ne connaissait rien à toutes ces choses-là avait ses images de cynégétiques, marines, etc. Il disait : « J'ai envie de prendre de l'escopette et d'aller vivement en rase campagne faire le coup de feu du tirailleur. » Il disait d'un livre, « c'est un tableau buriné à l'eau-forte » ; il n'aurait pas été capable de reconnaître une eau-forte. Mais il trouvait que littérairement cela faisait bien, était mignard, et gracieux. Mais comment M. Daniel Halévy peut-il penser sérieusement que ce n'est pas ce malin rafistoleur de phrases qui « perle et pétrarquise », plutôt que le grand génie à qui nous devons (ce qui n'a rien de perlé, et ce qui me semble en « plein courant ») :

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes.
L'univers est égal à son vaste appétit.
Comme le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir, que le monde est petit !

Le plus fort de tout, c'est que quand Baudelaire fut poursuivi à cause des *Fleurs du Mal*, Sainte-Beuve ne voulut pas témoigner pour lui, mais lui adressa une lettre qu'il s'empressa de lui redemander, dès qu'il sut qu'on avait l'intention de la rendre publique. En la donnant plus tard dans les *Causeries du Lundi*, il crut devoir la faire précéder d'un petit préambule (destiné à l'affaiblir encore) où il dit que cette lettre fut écrite « dans la pensée de venir en aide à la défense ». L'éloge n'était pourtant pas bien compromettant. « Le poète Baudelaire (était-il dit) avait mis des années à extraire de tout sujet, et de toute fleur, un suc vénéneux, et même il faut le dire assez agréablement vénéneux. C'était d'ailleurs un homme d'esprit, assez aimable, à ses heures, très capable d'affection. Lorsqu'il eut publié ce recueil intitulé *Fleurs du Mal*, il n'eut pas seulement affaire à la critique, la justice s'en mêla, comme s'il y avait véritablement danger à ces malices enveloppées, et sous-entendus dans des rimes élégantes (ce qui entre parenthèses ne s'accorde pas beaucoup avec « Vous avez dû souffrir, mon cher enfant »). » Au reste dans ce projet de défense, Sainte-Beuve parle bien d'un illustre poète. (« Loin de moi de diminuer rien à la gloire d'un illustre poète, d'un poète cher à tous que l'empereur a jugé digne

de publiques funérailles. ») Malheureusement ce poète enfin glorifié n'est pas Baudelaire, c'est Béranger. Quand Baudelaire, sur le conseil de Sainte-Beuve, retire sa candidature à l'Académie, le grand critique l'en félicite, et croit le combler de joie, en lui disant : « Quand on a lu votre dernière phrase de remerciement, conçue en termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : très bien. » Le plus effrayant, ce n'est pas seulement que Sainte-Beuve trouve qu'il a été très gentil pour Baudelaire, mais qu'hélas dans l'affreux affamement d'encouragement, de la plus sobre justice, où était Baudelaire, le poète partage l'avis du critique, et ne sait littéralement comment lui témoigner sa reconnaissance.

Si passionnante que soit cette histoire du génie qui se méconnaît lui-même, il faut nous en arracher, pour revenir au style. Il n'avait certainement pas pour Stendhal, la même importance que pour Baudelaire. Quand Beyle avait dit d'un paysage « ces lieux enchanteurs », « ces lieux ravissants », et d'une de ses héroïnes « cette femme adorable », « cette femme charmante », il ne souhaitait pas plus de précision. Il en manquait jusqu'à dire « elle lui écrivit une lettre infinie ». Mais si l'on considère comme faisant partie du style cette grande ossature inconsciente que compose l'assemblage voulu des idées, elle existe chez Stendhal. Quel plaisir j'aurais à montrer que chaque fois que Julien Sorel ou Fabrice quittent les vains soucis pour vivre d'une vie désintéressée et voluptueuse, ils se trouvent toujours dans un lieu élevé (que ce soit la prison de Fabrice ou celle de Julien, dans l'observatoire de l'abbé Banès). Cela est aussi beau que ces personnages salueurs, analogues à de nouveaux Anges, qui çà et là, dans l'œuvre de Dostoïwski, s'inclinent jusqu'aux pieds de celui qu'ils devinent avoir assassiné. Par là, il était un grand écrivain sans le savoir. Il plaçait la littérature non seulement au-dessous de la vie dont elle est au contraire l'aboutissement, mais des plus fades distractions. J'avoue que, si elle était sincère, rien ne me scandaliserait autant que cette phrase de Stendhal : « Quelques personnes survinrent et l'on ne se sépara que fort tard. Le neveu fit venir du café Perroti un excellent zambajon. Dans le pays où je vais, dis-je à mes amis, je ne trouverai guère de

maison comme celle-ci et pour passer les longues heures du soir je ferai une nouvelle de votre aimable duchesse Sanseverina. » *La Chartreuse de Parme* écrite faute de maisons où l'on cause agréablement et où l'on serve du zambajon, voilà qui est tout à l'opposé de ce poème ou même de cet alexandrin unique vers lequel tendent, selon Mallarmé, les diverses et vaines activités de la vie universelle.

« On ne sait plus écrire depuis la fin du XVIIIe siècle ». Le contraire ne serait-il pas aussi vrai? Dans tous les arts il semble que le talent soit un rapprochement de l'artiste vers l'objet à exprimer. Tant que l'écart subsiste, la tâche n'est pas achevée. Ce violoniste joue très bien sa phrase de violon, mais vous voyez ses effets, vous y applaudissez, c'est un virtuose. Quand tout cela aura fini par disparaître, que la phrase de violon, de chant, ne feront plus qu'un avec l'artiste entièrement fondu en elle, le miracle se sera produit. Dans les autres siècles, il semble qu'il y ait toujours eu une certaine distance entre l'objet et les plus hauts esprits qui discourent sur lui. Mais chez Flaubert, par exemple, l'intelligence, qui n'était peut-être pas des plus grandes, cherche à se faire trépidation d'un bateau à vapeur, couleur des mousses, îlot dans une baie. Alors arrive un moment où on ne trouve plus l'intelligence (même l'intelligence moyenne de Flaubert), on a devant soi le bateau qui file « rencontrant des trains de bois qui se mettaient à onduler sous le remous des vagues ». Cette ondulation-là, c'est de l'intelligence transformée, qui s'est incorporée à la matière. Elle arrive aussi à pénétrer les bruyères, les hêtres, le silence et la lumière des sous-bois. Cette transformation de l'énergie où le penseur a disparu et qui traîne devant nous les choses, ne serait-ce pas le premier effort de l'écrivain vers le style? Mais M. France en disconvient. Quel est votre canon? demande-t-il dans cet article qui inaugure avec tant d'éclat la nouvelle *Revue de Paris*. Et parmi ceux qu'il nous propose et au regard desquels on écrit mal, il cite les *Lettres aux Imaginaires* de Racine. Nous refusons le principe même du « canon » (qui signifierait l'indépendance d'un style unique à l'égard d'une pensée multiforme). Mais enfin, s'il nous en fallait choisir un, et qui, comme l'entend M. France, ne fût pas un canon lourd, jamais nous ne prendrions les *Lettres*

aux Imaginaires. Rien de si sec, de si pauvre, de si court. Une forme où l'on enferme si peu de pensée, il n'est pas difficile qu'elle soit légère et gracieuse. Or celle des *Lettres aux Imaginaires* ne l'est pas. « Je croirai même si vous voulez, que vous n'êtes pas de Port-Royal comme le dit l'un de vous... Combien de gens ont lu sa lettre qui *ne l'eussent* pas regardée si le Port-Royal *ne l'eût adoptée*, si ces messieurs *ne l'eussent* distribuée, etc. » « Vous croyez *dire* par exemple quelque chose de fort agréable quand vous *dites* sur une exclamation que fait M. Chamillard, que son grand O n'est qu'un O en chiffre, on voit bien que vous vous efforcez *d'être* plaisant. Mais ce n'est pas le moyen de *l'être*. » Certes ces répétitions n'arrêteraient pas l'élan d'une phrase de Saint-Simon, mais ici où est l'élan, où la poésie, où même le style? Vraiment ces lettres à l'auteur des *Imaginaires* sont presque aussi faibles que la ridicule correspondance où Racine et Boileau, échangent leurs opinions médicales. Bien peu médicales. Le snobisme de Boileau (plutôt ce que serait aujourd'hui l'excessive déférence d'un fonctionnaire envers le monde officiel) est tel qu'aux consultations des médecins il préfère l'avis de Louis XIV (assez sage pour ne pas le donner). Il est persuadé qu'un prince qui a réussi à prendre Luxembourg est « inspiré du ciel » et ne peut proférer que « des oracles » même en médecine. (Je suis sûr que dans leur admiration très justifiée pour le duc d'Orléans, mes maîtres, MM. Léon Daudet et Charles Maurras et leur délicieux émule, M. Jacques Bainville, n'iraient pas jusqu'à lui demander des consultations médicales à distance.) D'ailleurs, ajoute Boileau, qui ne serait heureux, pour apprendre que le Roi a demandé de ses nouvelles, de « perdre la voix et même la parole »?

Qu'on ne dise pas que cela tient à une époque, et qu'à celle-là, le style épistolaire était toujours tel. Sans aller bien loin, un certain mercredi de 1673 (autant qu'on croit en décembre), c'est-à-dire juste entre les *Imaginaires* qui sont de 1666 et les *Lettres* de Racine et de Boileau qui sont de 1687, madame de Sévigné écrit de Marseille : « Je suis charmée de la beauté singulière de cette ville. Hier, le temps fut divin, et l'endroit d'où je découvris la mer, les bastides, les montagnes et la ville est une chose étonnante. La foule des

chevaliers qui vinrent hier voir M. de Grignan à son arrivée; des noms connus, des Saint-Hérem, etc.; des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air; des gens faits à peindre une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventure, de chaînes, de fers d'esclaves, de servitude, de capitivité : moi qui aime les romans, tout cela me ravit. » Certes ce n'est pas là une de ces lettres de madame de Sévigné comme je les aime. Malgré tout, dans sa composition, son coloris, sa variété, quel tableau pour une « tribune française » du Louvre, ce grand écrivain a su peindre. Tel qu'il est, en sa magnificence, je le dédie à un homme à la famille duquel madame de Sévigné (elle ne cesse de le redire) était si fière d'être apparentée par les Grignan, mon ami le marquis de Castellane.

A côté de telles pages la maigre correspondance dont nous parlions compte peu. Celle-ci n'empêche pas certes Boileau d'être un poète excellent, quelquefois délicieux. Et sans doute une hystérique de génie, mise sous le contrôle d'une intelligence supérieure, se débattait-elle en Racine, et simula-t-elle pour lui dans ses tragédies, avec une perfection qui n'a jamais été égalée, les flux et reflux, le tangage multiple, et malgré cela totalement saisi, de la passion. Mais tous les aveux (retirés aussitôt qu'on les sent mal recus, réitérés, si l'on craint, contre toute évidence, qu'ils n'aient pas été compris et aggravés alors jusqu'à une flagrance sans ambages après tant de sinueux détours) qui animent inimitablement telle scène de *Phèdre*, ne peuvent, rétroactivement, que nous laisser surpris et pas du tout charmés devant les *Lettres aux Imaginaires*. S'il nous fallait absolument adopter un canon du genre de celui qu'on peut extraire de ces lettres, nous aimerions bien mieux, dans un temps où déjà, à en croire M. France, on ne savait plus écrire, la préface (sur ses états de demi-folie) que Gerard de Nerval dédia à Alexandre Dumas : « Ils (ses sonnets) perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible; concédez-moi du moins le mérite de l'expression; la dernière folie qui me restera probablement c'est de me croire poète : c'est à la critique de m'en guérir. » Voilà si l'on prend comme canon les *Imaginaires* qui est bien écrit, qui est beaucoup mieux écrit. Mais nous

ne voulons de « canon » d'aucune sorte. La vérité (et M. France la connaît mieux que personne, car mieux que personne il connaît tout), c'est que, de temps en temps, il survient un nouvel écrivain original. (Appelons-le, si vous le voulez, Jean Giraudoux ou Paul Morand, puisqu'on rapproche toujours je ne sais pourquoi Morand de Giraudoux, comme dans la merveilleuse *Nuit à Chateauroux* Natoire de Falconnet et sans qu'ils aient aucune ressemblance.) Ce nouvel écrivain est généralement assez fatigant à lire et difficile à comprendre parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux. On suit bien jusqu'à la première moitié de la phrase, mais là on retombe; et on sent que c'est seulement parce que le nouvel écrivain est plus agile que nous. Or il advient des écrivains originaux comme des peintres originaux. Quand Renoir commença de peindre, on ne reconnaissait pas les choses qu'il montrait. Il est facile de dire aujourd'hui que c'est un peintre du XVIIIe siècle, mais on omet, en disant cela, le facteur temps, et qu'il en a fallu beaucoup, même en plein XIXe, pour que Renoir fût reconnu grand artiste. Pour y réussir, le peintre original, l'écrivain original, procèdent à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, leur littérature — n'est pas toujours agréable. Quand il est fini, ils vous disent : maintenant regardez. Et voici que le monde qui n'a pas été créé une fois, mais l'est aussi souvent que survient un artiste original, nous apparaît si différent de l'ancien — parfaitement clair. Nous adorons les femmes de Renoir, Morand ou Giraudoux dans lesquelles, avant le traitement, nous nous refusions à voir des femmes. Et nous avons envie de nous promener dans la forêt qui nous avait semblé, le premier jour, tout, excepté une forêt, et par exemple une tapisserie de mille nuances où manquaient justement les nuances des forêts. Tel est l'univers périssable et nouveau que nous crée l'artiste et qui durera jusqu'à ce qu'un nouveau survienne. A quoi il y aurait beaucoup de choses à ajouter. Mais le lecteur, qui les a déjà devinées, les précisera, mieux que je ne saurais faire, en lisant *Clarisse*, *Aurore* et *Delphine*.

Le seul reproche que je serais tenté d'adresser à Morand, c'est qu'il a quelquefois des images autres que des images

inévitables. Or tous les à peu près d'images ne comptent pas. L'eau (dans des conditions données) bout à cent degrés. A quatre-vingt-dix-huit, à quatre-vingt-dix-neuf, le phénomène ne se produit pas. Alors mieux vaut pas d'images. Mettez devant un piano pendant six mois quelqu'un qui ne connaît ni Wagner ni Beethoven et laissez-le essayer sur les touches toutes les combinaisons de notes que le hasard lui fournira, jamais de ce tapotage ne naîtront le thème du Printemps de *la Walkyrie* ni la phrase pré-mendelsohnienne (ou plutôt infiniment sur-mendelsohnienne) du XVe quatuor. C'est le reproche qu'on pouvait faire à Péguy pendant qu'il vivait, d'essayer dix manières de dire une chose, alors qu'il n'y en a qu'une. Mais la gloire de sa mort admirable a tout effacé.

MARCEL PROUST

AU YUNNAN

I

UNE ÉCOLE DE FILLES

En visitant les différents temples de Yunnanfou et des environs, j'avais vu souvent quelques salles ou dépendances des temples distraites du culte pour être affectées aux écoles. Des pupitres et des tableaux noirs remplaçaient les cierges et les boudhas. Les fidèles cédaient la place aux petits écoliers.

Il est curieux de saisir sur le fait l'enthousiasme des Chinois pour les nouvelles méthodes d'éducation et de voir que même les pagodes où se conservaient les traditions les plus anciennes sont désormais ouvertes au progrès. Et dans toute la Chine une révolution semblable est en train de s'accomplir. Nul n'ignore quel prix les Chinois ont toujours attaché à la culture intellectuelle. Les succès aux examens étaient jugés plus désirables que la richesse et les honneurs, non seulement pour les lettrés, mais pour les Célestes de toutes les conditions sociales. Les grades universitaires tentent jusqu'à des étudiants de soixante-dix et quatre-vingts ans !

Aussi la Révolution chinoise s'est beaucoup occupée de l'enseignement. Elle l'a modernisé et mis à la portée de tous. Cependant dans les pagodes je n'avais rencontré jusqu'ici que des écoles de garçons. N'avait-on encore rien fait pour les

filles? La coéducation n'avait jamais été tentée en Chine. J'avais bien entendu parler d'écoles de filles fonctionnant à Yunnanfou, mais je n'avais pas encore réussi à en voir une seule malgré mon vif désir. Les Européens habitant Yunnanfou semblaient complètement indifférents à cet ordre d'idées et ne pouvaient me renseigner.

Un jour, avec la femme du consul d'Angleterre, je fis une visite à une dame chinoise élevée en Amérique, madame Chang. J'espérais avoir trouvé enfin ce que je cherchais depuis si longtemps. En entrant dans le salon de madame Chang, on ne pouvait pas douter qu'elle n'eût conquis tous les grades universitaires. Les murs étaient couverts de ses photographies et de celles de son mari, en robe et toque des écoles, qui voisinaient avec des quantités de diplômes. Elle parlait comme une Anglaise. Je me félicitais déjà d'avoir trouvé un guide aussi précieux. De plus, elle était elle-même professeur dans une école professionnelle. Nul doute qu'elle ne fût grandement intéressée dans les questions d'enseignement et qu'elle n'acceptât de me faire les honneurs des établissements scolaires.

Nous prîmes le thé ensemble. Une jeune servante chinoise disposa sur la table de petites tasses avec la soucoupe dessus. Pour boire, il ne faut pas découvrir la tasse, les lèvres doivent s'avancer assez pour attraper quelques gouttes de liquide et ne pas déranger le couvercle. Au cours de la conversation, je parlai des écoles et manifestai le désir de les visiter. Quel ne fut pas mon étonnement quand madame Chang, se départant de cette réserve chinoise qui est proverbiale, ne me laissa pas achever et me déclara qu'elle ne s'inquiétait pas des écoles de Yunnanfou et qu'elle n'en approuvait point les programmes et les tendances! Qu'est-ce qu'elle leur reprochait au juste? Je ne sais trop. Cependant je crus comprendre qu'elle ne pouvait pas supporter que presque tous les professeurs fissent leurs études au Japon. Elle prétendait que les étudiants des deux sexes revenaient du Japon avec des notions très superficielles et que les diplômes qu'on y gagnait en quelques mois demandaient en Amérique de nombreuses années. Elle déplorait amèrement que ces jeunes gens rapportassent une admiration sans borne pour les gens et les choses du Japon et répandissent partout des idées subversives. A son avis les méthodes

japonaises ne convenaient pas aux Chinois. Elle ajoutait en manière de conclusion que la japonophilie aveugle de la Chine lui serait fatale en l'empêchant de discerner dans les Japonais ses plus grands ennemis. Il n'y eut pas moyen d'aborder un autre sujet ni de lui demander ce qu'elle pensait du général Tsai, éduqué au Japon, et à son tour éduquant ses troupes à la japonaise.

Cependant en nous quittant elle voulut bien revenir à ma première proposition. « Si tout de même vous désirez visiter une école, demandez au consul de France ou d'Angleterre qui vous fera obtenir une permission spéciale du ministre de l'Instruction publique. » Décidée désormais à ne plus ennuyer personne pour si peu, je renonçai à mon projet. J'eus un jour cependant la bonne fortune de rencontrer M. Cordier, directeur des écoles françaises de Yunnanfou. Il m'offrit de me faire voir ce qu'il appelait « l'École normale », c'est-à-dire la principale école de filles où l'on formait les futures institutrices. Il n'avait pas eu l'occasion d'y aller encore lui-même, mais un Chinois de ses amis était parent du directeur. Nous obtînmes la permission sans avoir à suivre la hiérarchie universitaire.

Notre jeune mentor parlait français; M. Cordier, français, anglais et chinois : du côté langues, aucune difficulté n'était à prévoir. L'école se trouvait au centre de la ville ; elle ne se distinguait en rien comme apparence des autres maisons. J'en éprouvai un certain désappointement quand nos chaises à porteurs s'arrêtèrent à la porte d'entrée. Après avoir franchi quelques marches, nous traversâmes deux salles qui devaient servir de bureaux et où se tenaient des Célestes. Étaient-ce des commis, des secrétaires ou des portiers? C'est fort gênant de ne pas pouvoir deviner le rang social d'une personne à ses atours et à son extérieur ! En tout cas ils nous dévisageaient avec la plus grande curiosité. Au bout d'une cour nous fûmes dans une petite pièce encombrée d'une longue table. Nous nous assîmes tous trois du même côté. Bientôt apparut un Chinois à la face rebondie et à la corpulence avantageuse, d'ailleurs richement habillé. Il s'inclina vers nous, nous nous inclinâmes vers lui. Après quoi, il s'assit de l'autre côté de la table.

Alors ce n'était pas une femme mais un homme qui dirigeait cette importante école de jeunes filles? Était-ce donc le type du mandarin lettré? On se serait attendu à trouver un personnage aux traits émaciés et pâles, les épaules voûtées par le surmenage cérébral et succombant sous le poids des lourdes responsabilités de sa charge, n'ayant aucun souci de sa parure et de ses habits. Notre homme avait une robe de soie bleue et une veste de somptueux satin noir. Ses gestes étaient courts et pompeux ; ses paupières lourdes cachaient à moitié les petits yeux ronds. Tout indiquait un bon vivant plutôt qu'un ascète féru de savoir et de philosophie.

On plaça devant nous des tasses de thé. J'aurais bien bu tout de suite parce que j'avais soif, mais M. Cordier me fit comprendre que ce n'était pas encore le moment. Aussi je me tins coi sur ma chaise, ne voulant pas manquer à l'étiquette et offusquer notre hôte auguste. Loin de mener la conversation, il ne répondait à nos questions que par monosyllabes.

— Combien avez-vous de jeunes filles?

— Mille.

M. Cordier me dit à l'oreille : — Divisez par deux.

— Quel âge ont-elles?

— De huit à dix-huit ans.

— Y a-t-il des élèves payantes?

— Oui.

— Alors elles appartiennent aux meilleures classes de la société?

— Non, à toutes les classes.

Aucun fait intéressant, aucune remarque, aucune opinion personnelle, rien à tirer de ce gros homme silencieux, sans caractère et sans expression. J'appris plus tard que, bien que directeur de l'école, il n'était nullement professeur. Il n'avait jamais enseigné, quoiqu'il fût chargé d'organiser et de diriger l'enseignement de « mille » jeunes filles. On s'étonnait moins de son attitude indifférente. Il avait sans doute obtenu cette sinécure à la faveur des bouleversements de la Révolution.

Dans l'impossibilité de poursuivre plus avant notre enquête, nous ne tardâmes pas à prendre congé. On allait nous conduire dans les classes. Ce serait mieux. Nous verrions par nous-mêmes.

Les locaux ne différaient pas beaucoup de ceux d'Europe. Ils étaient grands, bien aérés. Les murs étaient blanchis à la chaux ; les fenêtres restaient ouvertes. Sur un gradin se tenait le professeur avec un tableau noir à sa portée. On comptait environ cinquante jeunes filles par classe, toutes assises à des pupitres s'adaptant à leur taille. Quand nous pénétrions dans une classe, les élèves se levaient, saluaient cérémonieusement et s'asseyaient de nouveau. Nous présents, toute l'attention n'allait pas au professeur !

C'était un cours d'histoire naturelle qui se doublait d'un exercice de dessin. Le professeur était un homme aux grandes lunettes bordées d'écaille, ce qui lui donnait une expression sévère, mais sa voix était du ton le plus paisible et le plus calme. Elle rassurait. Il ne devait pas être aussi terrible qu'il le semblait. Quand nous entrâmes il était en train de dessiner au tableau noir une tête humaine de face. C'était bien à n'en pas douter une tête de Chinois. Au lieu de l'ovale classique, il y avait, pour indiquer les pommettes saillantes, un angle de chaque côté des joues ; l'accent circonflexe de nos sourcils était remplacé par des traits obliques qui rendaient parfaitement le regard bridé du jaune. Il surmonta le crâne d'un bonnet chinois et figura une robe. Tout en dessinant, il parlait du cerveau, des yeux, des oreilles. Les élèves reproduisaient le dessin sur leurs cahiers, la plupart avec beaucoup d'habileté, au moyen du pinceau et de l'encre de Chine, ce qui ne permettait pas les retouches comme la craie au tableau. Ils ne se servaient pas du pinceau à la manière européenne. Ils le tenaient tout droit à pleine main, le pouce relevé le long du manche, de sorte qu'ils opéraient avec l'extrême pointe sans appuyer le coude sur la table. Nous ne pourrions pas en user ainsi certainement. Je feuilletai quelques cahiers de dessins. Il y avait une large collection d'animaux, mais le cygne, le chat et le cheval étaient remplacés par le buffle, le lézard et le cochon. Il y avait aussi des silhouettes du soldat chinois, dans son uniforme moderne et naturellement beaucoup de drapeaux de la République chinoise de toutes les dimensions et de tous les genres.

Le professeur, une fois son explication donnée, appela quelques élèves et les questionna. L'enfant se levait, rougis-

sait (je n'avais jamais remarqué qu'un visage jaune pouvait rougir ainsi) et semblait assez troublée pour répondre, et pourtant les compagnes soufflaient à qui mieux mieux. Cela évoquait pour moi des scènes tout à fait semblables dans nos écoles. Notre présence les troublait sans doute. Il ne paraissait pas y avoir de réponses bien satisfaisantes ce jour-là.

Les élèves étaient toutes habillées à peu près de la même façon, quoique avec des étoffes et des teintes variées. La couleur bleue dominait comme dans la rue. Elles portaient des pantalons étroits qui descendaient jusqu'aux chevilles et étaient retenus par des bandes blanches en guise de jarretières. Leurs souliers étaient de toutes couleurs et la plupart richement brodés. Les femmes européennes décorent le cou, la poitrine, et c'est là, en effet, que le regard semble aller naturellement. La Chinoise soigne son pied. Il était évident que même dans cette école les souliers étaient la partie la plus coquette du costume. On voyait encore quelques pieds déformés, car la loi prohibant cette coutume n'était pas très ancienne. Une sorte de tunique longue et tombant sans pli se boutonnait de côté ; les manches étaient très étroites et le col droit comme celui des militaires. Leur façon de se coiffer ne manquait pas d'intérêt. Leurs beaux cheveux noirs étaient si nettement arrangés que cela donnait à leur petite personne un air d'élégance correcte et saine. On n'aurait pas trouvé un cheveu hors de l'alignement sur aucune de ces têtes mignonnes. Comme règle générale, le chignon était relevé sur le front et retombait en arrière formant une tresse, quelquefois deux, nouée à la nuque et à l'extrémité par un morceau de ruban rouge. Le ruban était parfois enroulé dans la tresse même. S'il y avait une certaine uniformité dans les tresses, par contre la fantaisie se donnait libre carrière dans l'arrangement des cheveux en avant. Il y en avait de relevés sans raie, d'autres avec une raie au milieu, d'autres encore avec une raie sur le côté. Toujours la raie était impeccable. Plusieurs montraient une mèche qui partait d'une oreille, encadrait le front et atteignait l'autre oreille. Dans la rue, on voit des femmes qui remplacent cette couronne de cheveux par une petite pièce de drap noir. Quelques fillettes avaient des frisettes si régulières qu'elles semblaient porter des per-

ruques. On voyait des raies se diviser au sommet de la tête et revenir vers les tempes comme chez nous, mais il y avait encore des dispositifs plus fantaisistes. Il aurait été impossible de refaire chaque jour des œuvres aussi compliquées. Aussi on comprend qu'il faille des oreillers de porcelaine ou de cuir rigide pour la nuit si on veut garder intacte sa chevelure.

Dans une autre classe, les enfants avaient une leçon d'écriture. Les caractères s'alignaient sur les cahiers dans une ordonnance parfaite. Nous ne vîmes, dans toutes les classes que nous visitâmes, qu'une seule femme professeur. Elle était chargée des plus jeunes fillettes, petites et cependant déjà aussi sérieuses que les grandes. Elle faisait un cours d'arithmétique. Tout au moins il y avait au tableau des chiffres au milieu de caractères chinois. L'institutrice avait sans doute été élevée au Japon, car elle portait le gros chignon bouffant à la manière des femmes japonaises et la robe de satin noir. Cela faisait contraste.

Enfin, nous continuâmes notre visite par la classe des plus grandes. Le cours supérieur ! Le professeur était suivi avec la plus stricte attention. Personne ne prit soin de notre présence. On prenait force notes, non plus au crayon comme dans les autres salles, mais à l'encre et de la manière la plus sérieuse.

Puis ce fut le tour de la section de gymnastique qui évoluait dans une cour cimentée. Il y avait là quarante élèves sous le commandement d'un moniteur homme. C'était un spectacle vraiment curieux. Je ne sais suivant quelle méthode elles marchaient deux par deux en chantant, puis s'arrêtaient et repartaient en changeant de ton. Lorsque le moniteur faisait exécuter un mouvement nouveau, cela ne semblait pas très bien réussi. On sentait une grande inexpérience. Les pieds déformés restaient en arrière, et n'en pouvaient mais.

Après avoir traversé la cour, je surpris des quantités de jeunes filles regardant à travers les barreaux d'une fenêtre. Il paraît que c'était un lot de punies. Elles étaient enfermées.

J'étais loin de me douter qu'il y eût de telles petites Chinoises. Je les croyais toutes sérieuses, attentives, studieuses. Eh bien ! elles sont comme nous ! Elles aiment par-dessus

tout rire et s'amuser, causer, jacasser, et même jouer des tours à leurs professeurs.

Pour prendre congé, ce fut un peu long. M. Cordier n'en finissait plus de décocher des compliments au principal et d'échanger des salutations. J'essayai moi aussi de m'incliner aux bons moments, mais il paraît que je n'avais pas l'échine assez souple. Quand tous les superlatifs de l'admiration et de la gratitude furent épuisés, nous regagnâmes nos chaises à porteurs.

Ce fut une matinée intéressante. J'avais été surtout surprise de voir des hommes comme professeurs à la place des femmes, mais le mouvement de rénovation scolaire n'est pas si ancien qu'on ait pu dresser des femmes. Bientôt sans doute elles remplaceront les hommes.

Naturellement les écoles de garçons sont bien plus importantes à Yunnanfou que celles des filles. Mais n'en est-il pas presque toujours ainsi, même dans les pays d'Europe? En tous cas l'école normale de jeunes filles de Yunnanfou marque un progrès considérable.

II

UNE SOIRÉE AU THÉATRE CHINOIS

Quelques jours après, nous allâmes au théâtre populaire de Yunnanfou. C'était un autre aspect de la Chine. Le contraste ne pouvait pas être plus saisissant entre les aspirations de l'esprit moderne et les vieux instincts de la race.

Les Chinois aiment autant le théâtre que nous. C'est peut-être leur plaisir favori. Les villes de quelque importance possèdent un ou deux théâtres et dans les villages, les pagodes s'ouvrent aux troupes de passage qui sillonnent les routes de l'Empire. Comme le spectateur chinois n'est pas aussi difficile que nous sur la mise en scène, on peut jouer partout à l'improviste. Dans les meilleurs théâtres, les décors, les accessoires et les effets de lumière n'existent pour ainsi dire point.

Il nous faut la sincérité du milieu scénique et du costume

pour nous abandonner à l'illusion nécessaire ; le Chinois se contente des gestes et des paroles des acteurs. Il supplée par une imagination plus souple que la nôtre à la pauvreté des moyens.

On donne des représentations non seulement dans les théâtres et les pagodes, mais encore dans les maisons particulières. Un grand dîner s'accompagne parfois d'une pièce jouée par des acteurs spécialement engagés à cet effet. Vers le milieu du repas, qui est servi par petites tables, le maître de la maison fait circuler une liste des pièces, en priant ses hôtes d'en désigner une. Sitôt le choix arrêté, le rideau se lève et on assiste de sa place, sans cesser de boire ni de manger, aux diverses péripéties d'une comédie ou d'un drame.

Bientôt le public est admis dans le fond de la salle. C'est l'usage. La foule est tout yeux et tout oreilles jusqu'à la chute du rideau. C'est là qu'il faut chercher les véritables connaisseurs et non dans les dîneurs repus et blasés. Cette dérogation aux mœurs des mandarins et à leur amour de l'intimité a permis aux classes les moins fortunées de connaître tout le théâtre chinois sans bourse délier.

Les pièces écrites pour la scène sont innombrables. Depuis les temps les plus reculés, des auteurs se sont essayés dans ce genre littéraire, surtout dans le drame. Il y a eu des époques classiques. Les sujets sont très variés ; ils roulent le plus souvent sur la piété filiale, comme le *Pi-pa-ki* qui est, dit-on, le meilleur drame chinois.

Si les Célestes aiment le théâtre, ils détestent par contre les acteurs et les rangent au dernier degré de l'échelle sociale. Ils méprisent tous ceux qui appartiennent à leur profession et ne les admettent jamais à partager la vie commune. De leur côté, les acteurs ne désirent rien tant que de faire bande à part et d'adopter des costumes et des mœurs qui les distinguent du vulgaire. Ils affichent des façons excentriques. Leur existence nomade leur fait perdre d'ailleurs ce besoin du foyer et de la famille qui caractérise la race. Le Chinois est attaché à la maison des ancêtres et au toit paternel par des liens que nous ne pouvons pas soupçonner.

Autrefois les femmes jouaient au théâtre comme les hommes. Elles étaient considérées comme des courtisanes et

plus sévèrement jugées que leurs partenaires mâles. Puis on leur interdit de paraître sur la scène. Cela remonte à un ou deux siècles. On pensait que ce n'était pas seulement immoral pour elles-mêmes, mais encore pour les spectateurs. La vertu jouée par les actrices semblait bafouée et ridiculisée. L'art dramatique subit alors une rude épreuve et traversa une période de décadence par suite de l'insuffisance numérique des rôles et de la difficulté pour les acteurs d'exprimer des sentiments et des émotions étrangers à leur sexe. Comment un homme peut-il comprendre le cœur et l'intelligence d'une femme au point d'incarner un rôle et d'émouvoir une salle? Il est à croire que, bientôt, les rôles féminins du théâtre chinois reviendront aux femmes.

Nous eûmes la satisfaction de voir à Yunnanfou une des troupes théâtrales les plus fameuses de la Chine. Sur l'invitation du consul d'Angleterre, nous nous rendîmes à une représentation.

Il y a deux théâtres dans la capitale du Yunnan. Le plus célèbre est situé dans un jardin public près de la porte du Sud. Ce jardin est un lieu de rendez-vous très fréquenté de jour et de nuit. Il n'est point botanique ni zoologique, mais il offre des promenades spacieuses, et des abris propices aux divertissements publics et privés, maisons de thé, restaurants à la chinoise et à l'européenne, guinguettes aux treillis de bambous que les plantes grimpantes décorent et transforment en retraites discrètes pour les buveurs. C'est une oasis de calme et de silence dont on sent tout le charme au milieu d'une ville aussi encombrée et aussi bruyante que Yunnanfou. Le théâtre ressemble à un hangar de dirigeables. C'est un bâtiment énorme qui peut contenir plusieurs milliers de spectateurs. La coutume chinoise sépare dans les salles de spectacle les hommes et les femmes. Nous avions dû demander l'autorisation d'y déroger nous-mêmes pour une soirée. Nous arrivâmes donc tous ensemble, les consuls de France, d'Angleterre et d'Italie, leurs familles et nous-mêmes. Il y avait à la porte une mêlée inextricable de chaises à porteurs et de coolies qui nous arrêta longtemps. Les longs brancards s'entre-croisaient et empêchaient de descendre des chaises ; les porteurs s'invectivaient et juraient. On n'y voyait rien, car il n'y avait

d'autre lumière que les lanternes portées par les drogmans des consulats. Ce n'était guère suffisant pour s'y reconnaître dans ce désordre.

Après bien des efforts nous pûmes approcher d'un guichet où se tenait un Chinois revêtu d'une tunique bleu pâle et portant des lunettes rondes. Cet homme nous tendit de longs rubans de papier mince remplis de caractères chinois. C'était le billet et le programme. Munis de nos entrées, nous montâmes aux galeries de côté par un escalier de bois. La loge de gala qui nous avait été réservée se trouvait juste au-dessus de l'orchestre, si on peut appeler orchestre un groupe de quatre forcenés faisant le plus de bruit possible sur des instruments assourdissants. Ce bruit me gâta toute ma soirée. J'y attrapai d'abord la migraine, puis il me fut impossible d'entendre, quand l'orchestre jouait, la moindre remarque de mes voisins ou les explications données par l'interprète. Ce n'est pas dans une seule représentation qu'une pièce chinoise a un commencement, un milieu ou une fin. L'action se déroule pendant deux ou trois jours consécutifs. Qui pourrait prétendre alors suivre tous les incidents? Auteurs, acteurs et auditeurs n'en ont cure. Le style scénique est même si spécial que cela demande aux Chinois une certaine initiation.

Quand nous entrâmes, la scène représentait une femme plaidant sa cause au tribunal. Peu difficiles sur l'illusion théâtrale, les Chinois avaient figuré le tribunal par une longue table derrière laquelle siégeaient les magistrats. Pas d'autres meubles, pas le moindre artifice. Nul tapis ou natte sur le plancher, pas de rideaux aux fenêtres, rien pour dissimuler les entrées et sorties des acteurs. Par les portes grandes ouvertes, on pouvait voir dans les coulisses les personnages s'habiller et se grimer.

La femme, dans une robe flottante de forme ancienne, se roulait aux pieds des juges implacables et silencieux. Ses joues brillaient d'un rouge vif, ses attitudes révélaient un corps souple et musclé, ses mains qui s'élevaient suppliantes avaient une couleur très blanche et des ongles démesurés. Tour à tour elle implorait son pardon ou défendait son innocence dans un jeu mouvementé qui exigeait des qualités exceptionnelles d'agilité. Et quand la robe laissait le pied

à découvert on était tout étonné de voir que c'était bien un petit pied de femme chinoise. Ainsi toute cette mimique endiablée devenait possible malgré ces extrémités qui rendent difficile la simple marche dans la rue.

Alors je me rappelai que les rôles féminins du théâtre chinois sont tenus par des hommes. Cela suppose un apprentissage très pénible car il faut se tenir sur la pointe des pieds comme nos ballerines. Les malheureux acteurs doivent s'exercer à marcher, courir, glisser, danser et sauter dans cette position. Le petit soulier chausse seulement les orteils; le reste du pied est dissimulé sous la robe ou dans les entournures des pantalons. Une forte dose d'acrobatie entre donc dans l'éducation des gens de théâtre. Les bras, les doigts, la tête, tout le corps s'agitaient à la fois. Mais cet effort n'est pas comparable à celui qu'on demande aux organes de la voix. Les Chinois ne parlent point sur la scène comme dans la rue. Ils adoptent un registre élevé qui nous semble criard et bien extraordinaire. Ils parlent du nez, émettent des sons gutturaux de ventriloque et s'époumonnent si bien qu'ils semblent prêts à éclater.

Cette femme était inculpée du vol d'un objet qui figurait sur la table de justice. Elle se défendait, elle poussait jusqu'à la frénésie ses protestations d'innocence. Ses contorsions précipitées et ses hurlements donnaient le vertige. Le juge seul ne ressentait rien. Il restait impassible sans qu'un muscle de sa face bougeât. Avec sa face ridée de vieillard, ses sourcils en broussailles, les longues moustaches fines qui tombaient de chaque côté, on aurait dit un des cinq cents génies de la pagode voisine. Il semblait ne s'intéresser nullement à la malheureuse. Témoins à charge et à décharge défilaient, se succédaient sans interruption sans que le juge prît garde à leurs faits et gestes. A la fin il avait sans doute prononcé une condamnation car une sorte de bourreau la saisit et lui planta un couteau dans la gorge. Elle resta d'abord comme figée sur place, puis chancela. Le sang sortait en abondance de la poitrine. Avant de tomber, elle s'assura qu'un aide était prêt à la soutenir. Elle s'abandonna alors et fut déposée avec beaucoup de soin à terre. Le personnage disparut. Je compris bien qu'il n'avait rien à faire dans la pièce et qu'il n'était là que pour jouer un rôle supposé invisible.

Les débats de la procédure servent de thème à beaucoup de pièces chinoises comme les suicides aux pièces japonaises. D'ailleurs ce sont toujours des moyens de tirer vengeance de ses ennemis. Le Chinois sait que pour ruiner son rival rien ne vaut un procès. Le Japonais, lui, a recours au meurtre et ne manque pas de se suicider après.

Quand un Chinois emprunte de l'argent, c'est généralement pour régler des funérailles ou pour intenter une action devant les tribunaux. Peu lui importe de perdre de l'argent pourvu que l'adversaire ait des ennuis et soit confondu en public.

Pendant mon séjour au consulat anglais de Yunnanfou, un des secrétaires chinois demanda une permission de trente jours.

— Pourquoi ?

— Pour aller à Chang-Hu.

— Quoi faire?

— Poursuivre au tribunal un homme qui m'a fait du tort et me doit de l'argent.

— Combien?

— Trente dollars.

— Mais vous dépenserez davantage pour aller à Chang-Hu.

— Oui, cela ne fait rien.

— Combien vont vous coûter le voyage et la procédure ?

— Plus de cent dollars.

— Disposez-vous de cette somme ?

— Oui, je l'ai empruntée.

— A quel taux ?

— A quinze pour cent.

— Mais pourrez-vous rembourser?

— Je ne sais pas.

— Vous allez vous ruiner.

— Il faut bien que j'aie raison d'un scélérat qui m'a fait perdre de l'argent.

— Mais vous allez perdre encore plus d'argent et avoir beaucoup d'ennuis.

— Je dois me venger de mon rival.

— Peut-il au moins vous payer? Possède-t-il trente dollars?

— Je ferai saisir sa maison, son champ, ses biens.

— Et s'il n'a rien de tout cela?

— Je lui prendrai tout ce qu'il a.

— Allons, vous risquez cent dollars pour tenter d'en avoir trente ou pas du tout. Est-ce cela?

— Parfaitement.

Sans vouloir rien entendre, le Chinois emprunta son argent, entreprit un long voyage et se lança dans mille aventures. On ne m'a pas dit la suite, mais je la devine. Au bout d'un mois le secrétaire n'avait pas terminé son affaire et il avait perdu sa place, son argent et sans doute son procès.

Le Céleste use des tribunaux pour se venger de ses semblables. Il y trouve aussi une mise en scène qui flatte ses penchants naturels. C'est le plus beau jour de sa vie quand, à l'audience, devant un grand public, le magistrat se lève et proclame qu'il a raison. Alors sont oubliés les embarras de l'emprunt, les ennuis à rassembler quelques témoins, les tracas sans nombre.

D'un amour de la chicane si grand qu'il est devenu un caractère national, il n'est pas étonnant que le théâtre ait largement profité.

La pièce à laquelle nous assistions ne se terminait pas à cette scène de mort violente, mais elle semblait changer de sujet. Nous n'arrivions plus à comprendre, malgré les explications des interprètes et de la fidèle « Anat » qui avait accompagné la femme du consul anglais. Anat était si émue de ce qu'elle voyait sur la scène que son anglais s'embrouillait et qu'elle n'arrivait pas à nous donner la moindre idée du drame. Ses phrases entrecoupées, ses exclamations, l'expression de sa physionomie disaient son trouble extrême. Elle était aussi rouge que l'actrice sur la scène, elle riait, s'agitait sur sa chaise sans aucune retenue. Il s'agissait maintenant de deux couples mariés. Une des femmes voulait se débarrasser de son mari avec l'aide de l'autre homme qui était son amant. Elle essaya d'abord du poison qu'elle mit dans un verre d'alcool. Pour achever sa victime qui se tordait dans d'affreuses souffrances, elle avait appelé son amant qui attendait derrière un paravent. Tous deux vinrent à bout du malheureux et le traînèrent hors de la scène.

Dès lors se succédèrent des scènes de meurtres, de suicides et d'événements extraordinaires. Il y eut des prisonniers, des bourreaux, des tribunaux et des magistrats, des jugements,

des accusations et des défenses, d'émouvantes figurations. Tout cela me faisait l'effet d'un cauchemar.

Pendant la représentation, des petits garçons circulent le long des balustrades pour offrir des consommations aux spectateurs des galeries. Ils évoluent presque dans le vide au-dessus de la salle avec une merveilleuse habileté. A peine arrivés, on nous avait servi du thé dans des tasses minuscules qu'on renouvelait fréquemment. A côté des tasses de thé il y avait des sucreries, des prunes sèches, des raisins confits et des amandes, des gâteaux. Je goûtai à tout au grand désespoir de mon mari.

Les spectateurs chinois étaient fort intéressants. Dans les loges voisines des femmes étaient groupées, la plupart jeunes et fraîches, des petites filles et quelques enfants. En bas, au parterre, il n'y avait que des hommes. Ils n'étaient pas moins enthousiastes que les femmes, éclataient de rire aux bons endroits, et manifestaient avec moins de retenue que le sexe faible.

Un vif mouvement d'attention parcourut toute la salle en même temps. C'était l'heure du supplice de la femme coupable. Elle était étendue sur une table élevée en forme d'autel. Tout autour d'elle des personnages à l'aspect repoussant agitaient des armes et des instruments de torture. Ils tenaient leur proie et se réjouissaient des souffrances qu'ils allaient lui infliger. Ils dansaient et chantaient en proférant des menaces de mort.

Anat voulut bien m'expliquer que la femme coupable s'était suicidée. Maintenant, elle était en enfer, au pouvoir des diables qui allaient punir ses crimes.

Alors se déroulèrent sans interruption et jusqu'à la fin de la soirée des scènes de torture plus atroces les unes que les autres. C'était le régal attendu par tous les spectateurs, le clou de la soirée. Nous étions témoins de la cruauté chinoise dans toute sa hideur, cruauté classique dont les exemples abondent dans la littérature et dans les annales, mais qui s'était encore étalée dernièrement dans cette ville au cours de la révolution. Ces raffinements prodigieux qu'aucune plume ne pourrait décrire se déroulaient sous nos yeux. Voilà comment les Célestes traitaient leurs compatriotes ; voilà comment

ils traiteraient les Européens ! Je ressentis pour le Chinois un sentiment de répulsion que je n'avais jamais éprouvé au même degré. La salle tout entière debout, hommes et femmes, charmantes fillettes ingénues, acclamaient les acteurs, encourageaient leurs initiatives les plus osées. Tous ces gens montraient leurs secrets instincts et les aspirations de leur nature. Qu'une guerre ou simplement qu'une occasion se présente, notre propre sort eût été vite réglé.

Si la mise en scène n'inquiète pas beaucoup les Chinois dans les pièces ordinaires, par contre ils apportent dans la représentation des tortures un souci prodigieux de réalisme. Les suppliciés sont dépouillés de leurs vêtements, jetés sur des grils aux pointes acérées, frappés vigoureusement. Ils poussent des hurlements de douleur, du sang s'écoule des blessures. On ne voit pas la supercherie. C'est vraiment impressionnant. Les bourreaux coupent le nez, les oreilles, tailladent la peau, arrachent les yeux dans un déluge de sang. Aux clameurs d'épouvante succède un silence de mort. Les corps poursuivent leurs contorsions, mais ils sont muets, car on vient d'arracher les langues.

Puis ce sont des crucifiements, des décollations, des écartèlements, des pendaisons. On montre au public des têtes ruisselantes de sang, des intestins dévidés, des cœurs pantelants.

Mon mari me disait : « Ne regardez pas ceci..., ne regardez pas cela... » Je ne pouvais m'empêcher quand même de jeter un coup d'œil de temps en temps et cela suffisait pour me glacer d'effroi.

Ce soir-là on offrait à la population de Yunnanfou un régal exceptionnel, des supplices d'enfants. Un bûcher était allumé au milieu de la scène, des flammes ardentes s'en échappaient et venaient jaillir d'une vaste ouverture. Des tas d'enfants entièrement nus étaient lancés les uns après les autres dans le feu. Ils criaient, se débattaient et manifestaient une grande frayeur. Étaient-ils brûlés ou non? D'être saisis brutalement par des monstres horribles et jetés comme des balles au milieu des flammes, il y avait de quoi avoir peur. Le moloch Chinois en dévora des centaines. On ne sait si les mêmes passaient et repassaient plusieurs fois.

Il y eut encore d'autres genres de supplices pour enfants.

Cela me suffit d'en voir les préparatifs. Il me semblait que ces pauvres petits devaient souffrir. Les uns attendaient, crucifiés, qu'on disposât d'eux, d'autres tendaient déjà leur cou au sabre du bourreau. Je n'eus pas le courage de voir la suite.

Les tortures chinoises sont classiques. Elles sont représentées dans quelques temples de Yunnanfou. Elles se déroulent tout le long des galeries en sculptures enluminées et en fresques naïves. D'un côté on voit les tortures pour les femmes et de l'autre les tortures pour les hommes. Quelques boudhas de plâtre aux couleurs voyantes sont disséminés un peu partout pour marquer sans doute le caractère religieux du châtiment. A regarder de près ces tableaux on ne peut manquer de rapporter à la nature humaine la plus démente ces raffinements d'horreur. J'étais peu préparée néanmoins à supporter la représentation de ce soir. Je n'attendis pas la fin.

Nos amis suivirent. Le reste des spectateurs ne bougea pas, bien entendu, et continua à se repaître jusqu'au bout des scènes de carnage et de sang.

Le lendemain nous apprîmes que nous n'avions pas manqué grand'chose. On avait terminé par des décapitations en séries. Les victimes étaient liées, les mains derrière le dos, jetées à genoux et leurs cous bien dégagés, fixés sur des billots de bois. Après le coup de sabre les troncs roulaient d'un côté et les têtes de l'autre. L'illusion était complète. Nous n'en conçûmes d'ailleurs aucun regret. Je jurai même pour ma part de ne jamais remettre les pieds dans un théâtre chinois. Mais il paraît qu'un spectacle pareil est extrêmement rare. Un consul qui avait résidé plus de trente ans dans divers postes de Chine n'en avait jamais vu. Nous devions par conséquent nous estimer *très heureux*...

GABRIELLE-M. VASSAL

POÈMES

PENSÉE

Dans l'aube intérieure où s'anime le songe
ma pensée inquiète et paresseuse dort,
mais à demi, selon cet impossible accord,
et telle ces félins alanguis qui s'allongent
en fermant à demi leurs yeux pailletés d'or.
Nonchalante, elle semble pourtant aux écoutes,
avec des gestes mols qui pèsent et qui doutent
et de soudains essors vers de nouvelles routes ;
et l'univers multiple au fond de mes prunelles
ainsi qu'au fond d'un lac inquiet et dormant
mire sa lueur blonde ou sa nuit fraternelle.
O Pensée ! O Lucide, et qui dort à demi !...
Son active splendeur et son charme endormi
hors du palais étroit de l'une à l'autre tempe
ont d'étranges parfums dont l'âme se répand ;
à son poids irréel mêlant leur poids qui rampe
mes noirs cheveux défaits accouplent des serpents.

Et voici : lentement les portes se sont closes
comme sur un jardin plein de rires pervers,
et je n'ai près de moi que ces dernières roses,
que ces reflets dansants nés de ce feu d'hiver...
Mais elle, voyageuse éprise des espaces,
s'enfuit ! Elle sinue... elle hésite... elle passe,
subtile, par la vie et ses quatre éléments :
pâle éclair traversant d'impossibles durées
elle s'est souvenue et s'attarde... Elle crée
la forme et la couleur, l'art et le mouvement.
Elle va de l'Amour à la Mort ; ses doigts d'ombre
jonglent avec des mots, des rythmes et des nombres,
frôlent des cygnes noirs et des paons ocellés ;
elle s'égare en vous, sphères métaphysiques,
disparaît sous les flots qui baignèrent Thulé
et s'en revient, suivant des échos de musiques...
Et pareille au félin sur soi-même roulé
dans la douce torpeur des ténèbres maudites,
lasse, elle se replie... Et puis elle médite.

LUNE...

(*La Fiorentina.*)

Lune, vous entraînez dans l'éther sans nuages
vos robes de désir, vos écharpes de songe,
et les cyprès hautains s'érigent et s'allongent
pour atteindre ce pur, ce fugace mensonge,
pour toucher la langueur trouble de ce visage...
Lune ! — Les bleus jardins jusqu'à la mer s'inclinent,
jusqu'à la molle mer étirée, épuisée...
Le miracle dansant de vos chairs opalines
inquiète sa voix imprécise et brisée.
Cortège inapaisé de tendresses enfuies
les souvenirs flottants émeuvent ma pensée ;
sur la terrasse haute, ô Lune, je m'appuie,
et mon rêve tournoie, et mon rêve s'ennuie,

et mon rêve se perd en de mouvants méandres...
N'êtes-vous point ici, Lune aux tièdes haleines,
Celle-là dont les pieds, colombes ou phalènes,
s'égarent aux bosquets tapissés d'iris cendres?
Je les vois, vos pieds nus... Ah ! je les vois descendre
des lents degrés, parmi les choses endormies...
Lune, mystique ardeur — Lune, mortelle amie !

ATTENTE

Dans la demeure où l'ombre pénètre
comme une amie aux haleines tièdes,
qu'attendons-nous devant la fenêtre?

Est-ce quelqu'un? Est-ce quelque chose?...
L'heure se glisse, embuée et mauve,
et votre main sur ma main repose.

Il faut en paix, il faut en silence
la recevoir, l'heure exquise et lente,
lorsque au dehors la mer se balance ;

il faut qu'ici meurent une à une,
tandis qu'au loin les vagues s'annulent,
ces fleurs d'aurore et ces fleurs de lune ;

il faut à peine un vol de cothurnes
sous les grands pins aux voûtes obscures,
et la syrinx des crapauds nocturnes ;

il faut à peine, ici, qu'on se touche...
Mais vous cherchez, sinueuse, douce
sur mon visage incliné, ma bouche !

JEUX...

Jouons, jouons à distancer l'haleine
embaumée de marjolaine,
l'ardente haleine des brises d'été.
Oui, bondissons, plus rapides qu'elle,
pour la saisir ! — Nos mains sont tièdes...
Tiède est l'écran qu'opposent nos visages
à cette volupté
fragile et brusque de son passage...
Mais elle s'enfuit, mais elle s'envole,
folle !...

Jouons, jouons avec l'écho
tendre, imprécis, mystérieux, docile...
Débrouillons un quiproquo
charmant dont sa voix légère exile
une moitié de chacun des mots.
Cherchons à cueillir aux vains replis de l'ombre
le très vain secret
qui n'est, ce voyageur indiscret,
sur les confins très incertains du songe
vérité pure ni mensonge.

Jouons, jouons avec l'étang de jade
que parcourent de mols frissons
et telles langueurs quasi malades.
Jouons à les troubler... Jouons !... Caressons
du bout du doigt la sérénité lisse
qui se plisse,
glauque parfois, argentée ou diverse...
Et dans le miroir inconsistant
une à une mêlons les nuances du temps
à notre double image inverse.

LA VOYAGEUSE A L'ESCARPOLETTE

Sur l'illusoire nappe des flots aériens
glissez — ah ! glissez, Captive,
entre les idéales rives
qui vous mènent aux mille contrées que j'imagine
et qui ne vous mènent à rien.
Avec toutes les grâces, soyez dupe ;
dans un envol suprême de vos jupes
renouvelez, renouvelez l'essor !
Suscitez, Belle, ce perpétuel tangage...
Glissez, glissez... Que le lent voyage
vous entraîne, légère, des givres blancs du Nord
aux soleils levants des tièdes plages.
Glissez !... Toutes choses vous sont accessibles ;
suivez des fleuves d'argent et d'or,
Et de vague en vague, sur les mers tranquilles,
accostez — ah ! Belle, d'irréelles îles...
Ployez sans trêve, ployez vos genoux
pour suivre la courbe heureuse de ces ondes
sur quoi vous fîtes le tour du monde !
Et puis revenez au filet qui vous tient.
Et toute réveillée, et toute apaisée
du secret voyage aérien
gardez un souvenir de tempêtes brisées
qui ne vous ont menée à rien.

PATINEURS

Par le miracle de ses mailles fatales
le gel a captivé les mollesses des eaux.
Sur la rigide nappe étale,
dans ces matinales lueurs pâles,
aériennes comme des oiseaux
glissent leurs formes imprécises...

Double surprise, ô double lueur
des patins rasant l'espace de blancheur !
Mais les images reviennent et passent
qui s'entremêlent et se pourchassent,
et ce sont d'étranges menuets,
des valses lentes qu'un caprice divise...
Ce sont des fuites, ce sont des poursuites,
ce sont des prises et des méprises...
C'est le tracé d'un aveu muet,
ce sont des langueurs chastes qui s'accouplent
dans le balancement aisé de l'essor...
C'est un envol — oui, presque, des corps !...
Et puis soudain, parmi les flocons souples,
c'est une déroute nonchalante encor.
Et la neige déjà, d'ouates pures,
de silencieuses et froides fourrures
couvre — épais suaire diligent —
sur le dur glacis, des lames d'argent
la très légère égratignure.

LA PAVANE DES OMBRES

Avec ces cheveux haut coiffés et ces boucles,
et ce sourire qu'accuse une mouche
au pli des bouches ;
avec ce guindé frêle des corps ;
avec ces jupes qui, de soie ou d'or,
sur des pieds en minceur largement s'évasent
pour ondoyer à chaque phrase
du clavecin frivole et discord ;
avec ces brouillards d'octobre, et cette lune,
corne saugrenue
à travers les bosquets défeuillés ;
avec ce charme étrange et brouillé
nos belles Danseuses sont revenues.
Les voici. Déjà les Ombres muettes
et désuètes

composent des pas, inclinent la tête...
O nuit rôdeuse qui par la fenêtre
glisse un front émouvant...
O moité, moite haleine du vent
qui soulève un peu les écharpes floues !...
Et dans le clair-obscur du salon boisé,
sous des lustres flambant de rose ces joues,
la Pavane amoureuse, en faisant la roue
joint ou disjoint les chassés-croisés.
... Entrelacs savants... Poses tendres...
Aigres notes légères qui dansent... qui dansent...
Saluts... Révérences...

BALLERINES

Bondissantes jupes de tulle,
paillettes et huppes,
pointes et pirouettes
du bout des mules ;
pizziccati de libellules
ou papillons ruchés de papillotes...
Tumulte vain... Poses nulles.

Cortège aérien de ces corps qui dansent
dans cet orbe d'or ;
folles corbeilles dont les molles anses
s'ordonnent... Décor
où miroite l'ardent orgueil rose des lampes...
Courbes et formes rondes qui rampent
et que rompt un accord.

Et puis ce frou-frou d'ailes futées ;
cette ruche futile
qui furète et butine ;
ces flocons, ces fumées...
Ces fleurs qui frissonnent, furtives et fines;
ces vagues qui s'évitent...
Ces jambes en fuite !

*
* *

Ames secrètes... Princesses captives
aux mains liées... Amour !
Elles vous attendaient pour vivre,
en moi blotties
comme dans un harem obscur et sourd.
Vous avez libéré leurs poignets frêles,
elles ont ouvert, une à une, leurs yeux
mystérieux...
O captives d'hier, ô princesses belles !
Celle
dont les lèvres fermées interrogent toujours,
et qui s'en va, rêveuse et brune,
s'accouder lentement aux marbres des balustres
quand vient le crépuscule...
Amour !
Celle qui se vêt d'or et de pierreries,
qui porte un diadème lourd,
et dont la traîne fleurie et furtive
caresse les damiers des longues galeries...
Amour !
Celle qui, demi-nue et robuste, penche
un front de faunesse, et qui mord
les verts fruits aigres à même la branche,
et qui chante, et qui tour à tour
se dandine et se déhanche... et danse...
Amour !
Celle qui, sinueuse et féline, rôde
avec les ombres, à travers les choses,
de son pas de velours...
Légère forme errante aux mains douces et chaudes...
Amour !
Celle qui rit; Celle qui regrette et qui pleure
la mort d'une heure ;
Celle qui médite, et Celle-là,
religieuse, qui déroula

pour vous plaire — ah ! pour vous plaire, sa chevelure !
Et toutes celles qui murmurent,
princesses d'aube, âmes nocturnes,
belles-de-nuit ou belles-de-jour...
Amour !

* * *

C'était le même jardin, le même,
glissant de sinueuses allées
sous les bosquets touffus des rouges azalées ;
dans les magnoliers vernis
c'étaient des tasses encore, si blanches
et pesant aux branches ;
c'étaient les mêmes jets d'eau légers
dont l'âme s'ébruite
sur l'aile ouverte d'une brise en fuite ;
c'était le même bourdonnant verger,
rempli d'abeilles
et de l'acide parfum des treilles
et nimbé d'or pâle et de pâle argent...
Et vous, chaussé de sandales pareilles,
Amour semblable, Amour changeant,
devant moi vous passiez avec ce visage,
divin rivage
sur lequel vient mourir toute la joie humaine !
Je vous ai suivi des yeux, longtemps.
Dans un rayon de la lune jaune
je vous ai vu danser et jouer comme un faune
et puis disparaître soudain !
C'était le même, le même jardin...
Mon cœur, au fond de la nuit très douce,
mon cœur alors s'est mis à chanter
le premier chant, en vérité,
le premier chant, et puis le dernier chant du monde...
Et c'était une plainte merveilleuse et profonde.

LA LEÇON DE PUDEUR

Sur ton âme, miroir des vivants et des morts,
des matins et des soirs épris de nostalgie,
veille ! Sois désormais la gardienne assagie
d'un abîme incertain où gisent des trésors,
et qu'en toi le Secret grave son effigie.
Laisse à d'autres qu'à toi ce tort d'avoir voulu
par des mots exprimer la fugace pensée
et d'accepter ainsi lointaine, dispersée,
l'image qui déjà ne leur ressemble plus.
Veille ! ne parle pas alors qu'un dieu te hante...
Apprends à fuir ainsi qu'une ombre décevante
le reflet qu'après toi laissent traîner tes jours ;
sache que l'écho même a peu d'exactitude,
qu'en nos yeux inconstants ou clos de lassitude
tu ne verras glisser que de pâles amours
et qu'aux bosquets derniers rêve la Solitude...
Et de n'être mêlés que parallèlement
à d'autres univers dans l'univers suprême
il nous reste l'amer, le sensible tourment !
Mais toi, vestale au seuil d'un abîme dormant,
toi, garde la pudeur jalouse de toi-même.

LA LEÇON D'AMOUR

Quand l'Amour, le mirage Amour qui rôde et rampe,
soudain, comme un voleur te viendra visiter,
sache pourquoi dans l'ombre il demeure abrité ;
garde-toi d'allumer une indiscrète lampe ;
connais l'ardeur passive et l'ingénuité.
Ne trouble pas le masque uni, la pure nappe
de ton âme secrète aux bas-fonds orageux,
mais que tes doigts d'enfant, imprudents en leurs jeux,
se plaisent à cueillir des branches et des grappes.

Tends le miel de ta lèvre aux ailes du baiser ;
grise, n'aie en souci que de te mieux griser...
L'heure est exquise autant que l'heure nous échappe !
Et donc, subis le joug. Laisse les temps défunts
sombrer aux puits d'oubli. — Nouvelle, et qui s'impose,
une ardente langueur sur toute toi déclose
à ta chair mêlera son trouble et son parfum.
— Vois les souffles du soir effeuiller un à un,
un à un, blancs ou blonds, des pétales de roses...
Aime ! Ne cherche pas les raisons ni les causes.

LA LEÇON DE SAGESSE

Tu viens, dis-tu, des pays de rêve et de brume
dont les contours n'ont rien des pays d'ici-bas,
et ton vague regard qui ne regarde pas,
ton regard détourné d'une lueur s'allume.
Le désir des désirs sait alarmer ton cœur,
il sait creuser en lui mille replis étranges,
voilà pourquoi, toujours, à ta voix se mélangent
une note déçue et des accents mineurs.
Un souvenir de cendre aux fruits d'or que tu manges
s'attache... L'air est lourd qui coule entre tes doigts,
et les fleurs, effeuillant leurs mols pétales froids,
ne vont plus embaumer ta gorge ou ton visage...
Dans l'eau glauque des soirs enchantés, je te vois
poursuivre la chimère, étreindre le mirage !
Et je dis : Sois prudente — ailleurs n'est point ailleurs.
Crains de voir s'épuiser loin des abris meilleurs
le suc des fruits, l'arome affaibli des corolles,
la douceur de l'attente, et l'amour, et l'émoi !...
Ces bords mystérieux qu'ignorent les paroles,
ces pays d'où tu crois venir, ils sont en toi.

BARONNE A. DE BRIMONT

L'AVION SÛR

Nous revenions de Buc. La route charriait un flot continu d'automobiles ; en silhouette noire sur le ciel pâle du soir, un avion regagnant son terrain nous saluait de quelques boucles terminales. L'un de nous prononça d'un ton de doute : « Ce fut un beau spectacle ; deux cent mille Parisiens ont vu la sûreté, la souplesse, la beauté de ces avions aux mains de vrais pilotes ; et que pas un homme de ces équipages, au long de trois jours, ne s'est seulement égratigné. Mais combien de ces deux cent mille prendraient place demain dans l'avion de Paris-Londres ou de Paris-Prague? Combien y laisseraient monter femme ou enfants? Voyez. Les journaux de ce matin annonçaient les cinquante morts que le chemin de fer a faits à Houilles ; j'ai relevé dans la même feuille six accidents d'automobile, avec huit tués. Et pas un de nos deux cent mille spectateurs n'hésitera à monter en wagon à Versailles, s'il n'a la chance de rentrer en automobile jusqu'à Paris. Toute nouveauté effraie l'homme ; il résiste au progrès prétendu ; il ne cède qu'aux évidences plus fortes que lui-même ; il ne cède qu'au temps. »

Mais ici le temps ne suffirait pas. Le temps peut imposer l'automobile qui succède, sur la même route, aux diligences. L'avion suit une route nouvelle qu'il trace lui-même dans un élément nouveau, comme le fut la mer pour les premiers navigateurs. Pour trouver une innovation aussi radi-

cale, il faut remonter à notre préhistoire ; et déjà le poète, au temps d'Auguste et de Virgile, exaltait le courage du premier marin.

L'opinion commune, prompte à s'enthousiasmer pour des exploits sportifs ou même acrobatiques, est aussi prompte à vous opposer les morts que fait l'avion. Le risque aérien n'est pas admis. Il semble que le sens commun se défende contre les nouveautés où l'homme risque trop, et qu'il impose à ces forces nouvelles des « essais de réception » sévères. Sage attitude, et qui ne peut gêner les vraies forces. Avec le temps, tout progrès réel s'affirme.

Du moins peut-on aider à ce travail du temps, et débarrasser la route des obstacles artificiels. Un fait : il arrive qu'on se tue en avion. Et la presse quotidienne ne nous laisse rien ignorer de ces morts. Elle devrait du moins, pensez-vous, opposer à ces accidents les millions de kilomètres parcourus impunément dans les airs. Mais nous n'en sommes plus là : nous trouvons — et les agences télégraphiques expriment ici le sens commun — nous trouvons fort naturel, et indigne d'une mention, que dix mille lieues soient couvertes en avion, dans le ciel de France, en un seul jour de beau temps ; mais nous n'admettons pas que Védrines, Plantier, ou même tel pilote obscur se tuent. Comme toujours, c'est ici le sens commun qui a raison. Encore faut-il savoir pourquoi.

***

On ne discute plus les navires. Il est acquis que l'on sait les faire. De temps en temps, un de ces bons navires fait naufrage.

On ne discute plus l'automobile ; l'automobile est mêlée à la vie quotidienne, comme le train, la motocyclette ou la bicyclette. Mais chaque jour, de par le monde, et selon des fréquences que les statistiques démontrent, l'automobile, la bicyclette, la locomotive font des morts.

L'opinion n'en est pas troublée ; les catastrophes les plus retentissantes ont une influence éphémère là même où elles se sont produites ; et ailleurs, nulle. Pourquoi ici ce calme, et cette confiance maintenue? C'est que le sens commun con-

sidère que ces dangers, faibles mais très réels, ne sont pas imputables *à la nature même de ces moyens de transport*, mais bien à une organisation défectueuse, ou à des fatalités invincibles.

*
* *

Nous voici au centre du problème. Il faut d'abord, pour que l'avion acquière droit de cité, que les risques auxquels il nous expose soient, *en grandeur*, de l'ordre défini par les modes usuels de transport. Mais cette condition n'est pas suffisante. Si les morts que fait l'avion résultaient de la nature même de l'avion, et qu'elles fussent sans remède, l'opinion publique aurait raison cent fois de se défier de l'aéronautique. *Le risque accidentel* est admis, sous réserve d'une probabilité acceptable. *Le risque essentiel*, si l'on peut dire, ne sera jamais supporté, même très faible ; et c'est sagesse.

Il nous faut donc montrer, par simple analyse, que le risque aérien n'est pas plus inhérent à l'avion que le risque marin n'est inhérent au transatlantique.

Le dépouillement des statistiques, et aussi bien l'analyse de bon sens, permettent de grouper sous six rubriques les raisons d'insécurité de la navigation aérienne :

Mauvais avion — mauvais moteur — mauvais terrain d'atterrissage — mauvais pilote — mauvaise navigation — mauvais temps[1].

Et si le risque inhérent à l'un même de ces éléments se révélait irréductible, c'en serait assez pour condamner la navigation aérienne.

I

L'AVION. — Les temps de la recherche tâtonnante sont passés. L'ingénieur calcule aujourd'hui les charges et les efforts, qu'un avion devra supporter, avec la même rigueur de méthode que s'il s'agissait d'un pont suspendu ; et tout

1. Un plan très voisin a été suivi par M. Louis Bréguet, dans une étude sur la sécurité aérienne qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous avons d'ailleurs fait de cette étude un usage si direct que M. Louis Bréguet aurait dû, en bonne justice, signer ces pages avec nous.

avion doit, pour être accepté par l'État ou autorisé à assurer un service aérien même privé, posséder une *stabilité propre* distincte des rétablissements d'équilibre que le pilote obtient, à volonté et instantanément, par des commandes. Un avion nouveau, établi d'après une technique nouvelle ou selon des dimensions inusitées, peut présenter un risque pour le premier pilote qui l'essaie et le met au point; mais les avions de type courant et orthodoxe, seuls admis pour des services réguliers, présentent, quant à leur conception, des garanties absolues.

Leur construction est vérifiée par des essais statiques qui éliminent tout risque de rupture en vol ; leur bon entretien est affaire de conscience professionnelle ; et les soins qu'ils exigent seront encore plus réduits à mesure que se répandra la construction métallique.

II

Le moteur. — L'avion reçoit du moteur toute sa vie. Si le moteur s'arrête, l'appareil le mieux conçu et le plus robuste n'est plus qu'une masse inerte ; il n'a plus de ressource que dans son inertie même, et il doit utiliser sa descente pour garder la vitesse qui va lui assurer jusqu'au sol, terme certain, des possibilités de manœuvre. Mais ce sol sera-t-il propice à l'atterrissage? N'y aura-t-il pas d'obstacles sur lesquels l'avion va se briser avant d'avoir freiné sa vitesse restante? Et qu'adviendra-t-il si nous sommes entre Calais et Douvres, ou sur l'Océan?

La panne de moteur, risque admis pour l'avion de guerre, admissible encore pour l'avion léger de sport ou de tourisme qui se pose partout, peut être un danger mortel pour le grand avion de navigation.

Supprimer les *pannes* est une fin idéale vers laquelle on doit tendre, et dont on s'est approché beaucoup. Mais les plus robustes moteurs d'automobiles connaissent des défaillances, et le moteur d'avion, longtemps encore, y sera exposé.

Pour que l'avion, malgré la panne du moteur, conserve *toujours* la puissance nécessaire au vol horizontal, il suffit

qu'il dispose d'un notable excédent de puissance *et que cette puissance totale soit fractionnée.* Un avion disposant par exemple de 1 500 HP, répartis entre six moteurs de 250 HP chacun, dont quatre suffisent au vol horizontal, devra voir trois de ses moteurs l'abandonner avant d'être contraint d'atterrir : hypothèse improbable. Mieux : si les moteurs de cet avion sont groupés dans une chambre des machines, tout risque semble s'évanouir ; car les mécaniciens vont pouvoir, *au cours du vol*, surveiller chaque moteur, l'arrêter, le vérifier, le réparer s'il y a lieu ; disposer enfin d'une réserve *permanente de puissance* capable de parer à l'arrêt brutal, à la « panne sèche » d'un ou de deux moteurs.

Déjà de tels avions existent. Et nous les verrons peu à peu remplacer les appareils en service sur toutes les grandes lignes de transit aérien.

En attendant leur généralisation, la sécurité est pratiquement obtenue par l'aménagement de terrains d'escale, convenablement échelonnés le long du parours.

III

Le terrain d'atterrissage. — L'avion actuel de transport, si parfait qu'il puisse être, part du sol et se pose au sol. Il en part et il s'y pose *tangentiellement*, à une grande vitesse ; il roule longuement avant l'essor et après l'atterrissage.

Ces manœuvres, exécutées sagement par un pilote digne de ce nom, présentent un risque nul, *quelle que soit la vitesse*, si le terrain est parfaitement établi et entretenu. Au contraire, même à faible vitesse, l'avion sur un trop mauvais terrain court le risque du capotage, comme ferait une automobile.

Les terrains d'atterrissage seront donc, de plus en plus, non des *champs* de fortune hâtivement aménagés, mais des ports aériens, d'abord très libre, à piste parfaitement plane, où l'avion se posera sans heurt et sans fatigue. La vitesse d'atterrissage peut d'ailleurs être réduite (sans recourir à l'hé-

licoptère qui n'est pas la panacée universelle) par des dispositifs connus de variation d'incidence, de courbure ou de surface portante, par des freins aérodynamiques, par un bon pilotage enfin.

IV

Le pilote. — Il fut un temps où le pilote d'avion était une sorte d'acrobate qui, grâce à des dons exceptionnels et à force de dressage, maintenait en ligne de vol un appareil instable et rétif ; en ce temps-là, l'avion souvent tuait le pilote, et l'admiration populaire honorait ces hommes qui *s'exposaient*. Le pilotage est aujourd'hui beaucoup moins dramatique. Les avions actuels sont naturellement stables et, si tous les pilotes étaient aussi bien équilibrés que leur avion, les accidents seraient fort rares. Le départ et l'atterrissage doivent se faire selon des règles, rigoureusement imposées aux pilotes des avions de transport ; qui s'en affranchit s'expose volontairement. En dehors de ces moments où le voisinage du sol crée le danger, le pilotage d'un bon avion est enfantin ; les clauses du dernier concours officiel britannique pour avions commerciaux imposaient aux appareils de voler cinq minutes sans intervention du pilote.

Le pilotage n'exige donc plus des dons exceptionnels, ni une audace spéciale. Il veut, bien plutôt, des natures solides, équilibrées, attachées à leur métier non pour le prestige qu'il leur assure, mais pour les avantages qu'ils y trouvent et pour le plaisir qu'ils ont à le bien faire ; aussi par l'intérêt technique croissant qui s'y attachera. L'audace et le goût du risque verront donc leur rôle réduit ; ainsi disparaîtra cette prime à l'exhibition qui a troublé tant de cervelles. Le métier, à devenir plus technique, gagnera de devenir plus normal, et plus sage. Bientôt même le seul fait de savoir piloter un avion, d'ailleurs très sûr, ne sera presque rien dans l'ensemble des connaissances exigibles. Car, dès à présent, dans notre marche vers l'emploi commercial et sûr de l'avion, *nous passons du simple pilotage à la navigation aérienne.*

V

La navigation aérienne. — Un bon avion, bien *piloté*, peut perdre sa route. Dès lors les bons terrains, préparés pour lui, sont comme s'ils n'étaient pas ; ce sera, lorsque l'heure, un obstacle ou le manque d'essence l'imposeront, l'atterrissage de fortune, et ses risques.

Durant la guerre, la reconnaissance lointaine et le bombardement de nuit posèrent déjà très nettement les problèmes de navigation. Aujourd'hui la solution de ces problèmes commande *absolument* l'avenir de l'aviation marchande.

Pour qu'un service aérien régulier soit possible, il faut que l'avion parte quand il veut et qu'il aille, une fois parti, où il veut. Le pilote ou le commandant de bord, à tout instant de son voyage, doit pouvoir répondre aux deux questions : où suis-je? où vais-je? Or la navigation aérienne suppose que nous pouvons, tout au long d'un voyage, être privés de repères terrestres. Il faut alors, comme pour la traversée marine des océans, *faire le point*. Le point se fait ou bien par des observations astronomiques — et la méthode risque fort d'être rarement applicable ici — ou bien par *radiogoniométrie*, l'équipage de l'avion recevant et interprétant les émissions de *phares et de postes hertziens*.

On obtient ainsi, très vite, et par des méthodes dès à présent connues, le *point réel* de l'avion. Mais, pour n'être pas entraîné à des corrections perpétuelles et à des excès de parcours, il faut que l'aéronef possède les appareils qui permettent, entre deux points réels, une *navigation correcte à l'estime*. Car il ne suffit pas de savoir où l'on est ; il importe de savoir *où l'on irait* si les éléments du vol restaient invariables.

Déjà se multiplient les appareils de navigation aérienne : boussoles adaptées à l'avion, dérivomètres, sextants gyroscopiques parant à l'invisibilité de l'horizon, et les grands avions de transport verront leur sécurité et leur rendement très largement accrus à mesure que l'emploi de ces dispositifs s'assurera et s'imposera.

Ainsi le bon avion à moteurs multiples, piloté et conduit par un navigateur au-dessus de routes aériennes bien jalonnées,

est muni par l'homme de tous les éléments possibles de sécurité. Mais le contrôle des airs, du vent, des brumes échappe à l'homme. Et que va devenir le navigateur aérien pris par la tempête ou perdu dans le brouillard?

VI

Le temps. — Les années de la guerre, où l'emploi intense de l'avion n'a été freiné par aucun souci de sécurité ou d'économie, nous ont valu une remarquable expérience des airs.

Par là nous avons connu notre profonde ignorance des phénomènes atmosphériques ; la nécessité d'une exploration météorologique s'est révélée.

Déjà les procédés actuels d'observation et de sondage nous renseignent sur la nature, la vitesse, la direction des vents aux altitudes usuelles ; et la prévision prochaine du temps s'appuie sur des données sérieuses. Ces données et ces prévisions, recueillies par les postes météorologiques échelonnés sur le parcours, peuvent être transmises aux avions en vol grâce aux liaisons hertziennes. Ainsi l'avion prévenu peut contourner la tempête, se réfugier au port comme fait le navire. Surpris pourtant par cette tempête, il lui résiste grâce à sa stabilité propre et à sa bonne construction ; s'il ne peut la vaincre, il fuit devant elle et gagne le port le plus indiqué.

Mais il y a la brume, le pire ennemi du navigateur aérien. Ici ce n'est plus seulement la bonne route qui serait compromise sans la radiogoniométrie, c'est la ligne de vol de l'avion qui est inconnue, faute de repère visible. Les appareils gyroscopiques apportent ici la solution du problème ; soit qu'ils agissent automatiquement sur l'avion, comme les stabilisateurs *Sperry* ; soit qu'ils indiquent perpétuellement au pilote les corrections nécessaires, comme les gyroclinomètres *Le Prieur*.

Reste le problème de l'atterrissage, et d'abord de la reconnaissance du terrain. Mais déjà des dispositifs radiogoniométriques sont à l'étude, et aussi des antennes d'atterrissage, qui permettront à l'avion, dans un avenir très proche, de se poser sur un terrain en pleine nuit et même en plein

brouillard. Dès aujourd'hui la communication permanente, sur une ligne comme Paris-Londres, entre les avions en vol et les postes météorologiques, permet au pilote, empêché d'atterrir sur le terrain prévu, de rallier tel port aérien qui lui est signalé libre de brume. Il en est quitte pour un retard.

*
* *

Au cours de cette analyse, nous n'avons donc rencontré aucune cause d'insécurité qui fût *essentielle* à l'avion. La stabilité et la solidité sont acquises; le danger de l'atterrissage forcé, qui sera supprimé par de bonnes « chambres de machines », n'est plus qu'une incommodité sur une ligne bien pourvue de terrains d'escale. Ainsi *l'avion tel qu'il est* paraît apte à la navigation aérienne ; *mais cette navigation doit être organisée à terre.* Imaginons seulement ce que serait la navigation maritime, si elle ne bénéficiait pas d'une organisation séculaire de ports, de phares et de balises ; si l'hydrographie était dans l'enfance ; si des liaisons multipliées n'assuraient pas le secours au navire sinistré. La grande œuvre à laquelle doivent se consacrer les hommes qui ont foi dans l'aéronautique, c'est donc l'installation de ports aériens, de dispositifs de liaison et d'un réseau hertzien très dense ; c'est l'exploration méthodique de l'atmosphère ; c'est la mise au point des méthodes de navigation aérienne, où la part de la radiogoniométrie sera très grande.

Toute cette œuvre est en cours. Nous souhaitons seulement qu'elle ne soit pas trop freinée par la pauvreté de nos finances. Faire peu ou faire petit, ce serait ici ne rien faire.

L'avenir et la sécurité de la navigation aérienne dépendent *d'abord* de l'organisation des routes et des ports aériens.

HENRI BOUCHÉ

L'auteur de cette étude a terminé, le 1er novembre, le voyage aérien Paris-Strasbourg-Prague et retour, trajet de 2 200 kilomètres que dessert une ligne de transports réguliers par avions. Ce voyage a confirmé pour lui, point par point, les conclusions de l'article ci-dessus.

H. B.

LE COMTE D'ARTOIS A NANCY

(1814)

Le comte d'Artois, lieutenant général du royaume depuis le 28 janvier 1793, quitta Londres le 25 janvier 1814 dans l'intention de se rendre au quartier général des souverains alliés, de s'y faire reconnaitre comme représentant du roi son frère et d'obtenir l'autorisation d'organiser sur le territoire envahi un gouvernement provisoire et une armée royale. Par la Hollande et l'Allemagne il gagna Bâle, où il arriva le 6 février, et où il séjourna pendant quelques jours afin de se procurer des renseignements et de renouer des intelligences avec ses partisans. Mais bientôt, irrité de la surveillance des autorités fédérales et cantonales, impatient de rentrer en France, il accepta les offres du comte de Scey, chef du parti royaliste en Franche-Comté, qui lui proposa d'établir à Ornans le siège du gouvernement royal, et il se rendit à Pontarlier ; soit qu'il n'eût essuyé un refus de la part de d'Andlaw, gouverneur pour l'Autriche de la Franche-Comté, soit qu'il jugeât sa sûreté menacée par les opérations de l'armée de Lyon, il ne s'arrêta pas à Ornans et continua son voyage sur Vesoul. Il atteignit cette ville le 21 février et descendit à l'hôtel de la Madeleine ; froidement reçu par les Autrichiens, dont sa présence gênait les intrigues, mal vu par les autres alliés, qui jugeaient son intervention plus dangereuse qu'utile et en tous cas prématurée, il n'obtint l'autorisation de séjourner en France avec ses compagnons qu'à condition de s'abstenir de toute manifestation publique, de se soumettre aux règlements militaires des alliés et de ne porter ni armes, ni cocarde, ni uniformes. Le général autrichien Hirsch, commandant le département de la Haute-Saône, fut chargé de le surveiller et de le protéger au besoin.

Le comte d'Artois passa à Vesoul vingt-quatre jours bien pénibles pendant lesquels il multiplia les démarches afin d'être appelé au quartier général des souverains en qualité de représentant du roi, ou au moins d'être reçu officiellement en prince de la maison royale, ou enfin d'être admis comme volontaire dans une des armées. Il s'adressa directement ou indirectement à l'empereur Alexandre, à Metternich, à Hardenberg, à Castlereagh, à Schwarzenberg, et n'obtint que des refus absolus, à peine déguisés sous des formes courtoises. En dernier lieu il entama une espèce de négociation par l'intermédiaire d'un Suisse au service autrichien, M. de Wildermeth, qui fut chargé de présenter aux ministres des cours alliées la restauration des Bourbons comme le seul moyen de mettre fin en Europe au trouble des esprits, aux rivalités et aux ambitions nationales et de s'engager au nom du roi et du lieutenant général à donner à la France une constitution adaptée à la position du moment, à respecter les situations acquises et les intérêts individuels, notamment à rassurer les propriétaires des biens nationaux.

Le personnel de la cour de Vesoul se composait du comte d'Escars, capitaine des gardes, de l'abbé de Latil, confesseur, de Melchior de Polignac et du valet de chambre Basset, venus d'Angleterre avec le prince ; de Jules de Polignac et d'Alexis de Noailles, qui se disputaient la direction des affaires politiques ; des aides de camp Trogoff, la Salle et de Wall, et de quelques courtisans qui avaient rejoint le prince à Bâle, Custine, d'Olonne, de Widranges, de Noinville, Lhuillier, Berthier. A ces personnages on doit ajouter quelques Francs-Comtois, de Scey, Monciel, ancien ministre de Louis XVI, l'abbé Breluque, les comtes de Grammont et de Saint-Mauris, etc. L'attitude de la population n'était pas faite pour donner grand espoir; seuls les nobles et les prêtres insermentés embrassaient franchement la cause royale ; les fonctionnaires, les bourgeois, les magistrats, les artisans, les paysans restaient froids ou ne cachaient pas leur hostilité

Finalement le comte d'Artois, excédé du séjour de Vesoul, irrité de la surveillance tracassière des Autrichiens, alarmé par les coups de mains des partisans de la levée en masse, se décida à gagner Nancy, où sous la protection des Russes et des Prussiens il pourrait tenir une cour digne de son rang, et il notifia ses intentions à d'Alopeus, gouverneur général pour les alliés de la Lorraine, dn Luxembourg et du Barrois.

Le 13 janvier le préfet de la Meurthe, les principaux fonctionnaires, même l'évêque, obéissant aux ordres reçus, quittèrent Nancy. Le 14 les troupes du duc de Bellune ne firent que traverser la ville, battant en retraite sur Toul; l'arrière-garde, formée par les gardes d'honneur sous les ordres du comte de Ségur, y entra au moment même où les cosaques y pénétraient par une autre porte et se lançaient dans les

rues en poussant des cris sauvages. Il se produisit même une courte échauffourée, mais les gardes d'honneur réussirent à se dégager et Ségur put emmener en otage le maire qui avait refusé d'accepter une réquisition présentée par ordre du duc de Bellune en vue d'obtenir le fer nécessaire à la ferrure des chevaux de cavalerie et d'artillerie, ou 15.000 francs pour en acheter. Dans ce désastre les partisans des Bourbons, escomptant la chute de l'empire, jetèrent le masque et se réjouirent ouvertement, certains même imprudemment, s'il faut en croire Ségur :

Quoique la Lorraine se soit montrée aussi bonne Française que l'Alsace, raconte-t-il, déjà le parti royaliste, si faible et si malheureusement pour lui allié à l'invasion, osait paraître. En effet les Cosaques momentanément contenus, un seul coup fut porté par nous, et ce fut à l'un de nos compatriotes. L'esprit de parti l'avait enivré ; un revers de sabre le punit des sarcasmes dont il osait insulter notre douleur d'être forcés d'abandonner à l'étranger une des plus belles villes de notre malheureux pays ! Il n'était sans doute pas le seul de sa couleur[1]...

Blücher ne fit que passer à Nancy ; bien qu'il ne restât aucune trace des anciennes fortifications, il affecta de considérer la ville comme place de guerre et s'en fit apporter les clefs, probablement pour humilier les habitants, au milieu desquels se trouvait naguère le dépôt des prisonniers prussiens ; il tint aux magistrats le langage d'un vainqueur politique en leur promettant la suppression d'impôts onéreux, en leur annonçant l'intention des alliés de ramener la France bien en deçà des frontières de 1792 et de rattacher la Lorraine à l'Allemagne sous forme de duché, comme au bon vieux temps. Avant de poursuivre sa marche il prit soin de nommer un préfet intérimaire, Pinodier, ancien conseiller de préfecture, homme sans mœurs et sans autorité, qui s'était découvert sur le tard des opinions royalistes, et qui accepta de servir l'envahisseur.

Les changements annoncés par Blücher parurent s'acheminer vers la réalisation lorsqu'un fonctionnaire russe, Alopeus, vint établir à Nancy les services d'un gouvernement général comprenant la Lorraine, le Barrois et le Luxembourg ;

1. *Histoire et Mémoires*, par le général comte de Ségur, T. VI, Livre III, ch. V, p. 230 (et note p. suivante).

car un des premiers actes des alliés fut de supprimer le nom révolutionnaire du département. Cet Alopeus était un type parfait d'étranger au service russe ; Finlandais d'origine, de famille obscure, n'ayant plus de patrie propre, ne concevant pas que d'autres pussent en avoir, plus attaché aux formes bureaucratiques qu'au fond des affaires, recouvrant d'un vernis d'éducation une absence complète de moralité et de probité, il jugea politique, élégant, d'afficher des sentiments aristocratiques, de s'appuyer sur les anciens nobles, et il s'appliqua, en reconstituant une espèce d'administration, à donner aux différents services et à leurs chefs les appellations et les titres d'ancien régime. Ainsi il forma pour remplacer la gendarmerie une maréchaussée lorraine, portant le brassard blanc, commandée par un sieur Legrand de Chambrey ; il dota Nancy d'un nouveau corps municipal, d'autant mieux dans sa main qu'il en nomma les membres, d'un lieutenant-général de police subdélégué du gouverneur pour l'arrondissement, l'avocat Mique, royaliste forcené[1], d'une partie publique et requérante (?) dans les affaires concernant la police, la ville et les particuliers, et même d'un conseiller pour la noblesse, qui eut le bon sens de se contenter du titre, sans chercher à remplir des fonctions assez mal définies d'ailleurs. S'il avait eu le temps, certainement, Alopeus eût remplacé le code Napoléon par un code russo-finnois !

Les pseudo-fonctionnaires au service des alliés furent recrutés parmi les royalistes nobles ou bourgeois[2], auxquels

1. Mique, né en 1757, exerça la profession d'avocat. Quoique royaliste ardent, il ne fut pas mêlé aux événements de la Révolution et n'émigra pas. Les services rendus aux alliés et au comte d'Artois pendant l'invasion lui valurent le titre de comte et les fonctions de préfet de la Meurthe à la première Restauration; son administration fut déplorable; il lassa le gouvernement royal par son habitude de discuter les ordres reçus et sa prétention de donner des conseils aux ministres ; il exaspéra la population par ses abus d'autorité et son langage insultant pour la République et l'Empire, qu'il trouvait spirituel d'appeler l'intérim de la royauté. Mique s'enfuit pendant les Cent-Jours, revint à Nancy après Waterloo, mais ne fut pas rétabli dans ses fonctions. Mort en 1817 des suites d'un accident de voiture près de Charmes.

2. Les royalistes de 1814 se croyaient sincèrement dans leur droit en s'alliant avec les puissances ennemies envahissant en armes le territoire français. Leur doctrine a été exposée et résumée par Vitrolles dans un passage de ses Mémoires (T. I, p. 338), où il défend les princes contre le grief d'avoir été imposés par les baïonnettes étrangères :

« Ce fut dans nos revers des Cent-Jours que Bonaparte produisit cet argu-

souriait fort la reconstitution d'un duché de Lorraine, où ils espéraient bien avoir les premières places ; mais ces sentiments particularistes n'avaient plus de bien fortes racines ; dès que la présence en France d'un Bourbon fut connue, toutes les espérances se tournèrent vers lui. Les prêtres avaient été désorientés par le départ de l'évêque[1] mais, comme celui-ci n'avait pas reçu l'institution canonique, ils se ressaisirent rapidement et se préparèrent discrètement à évoluer, dès que les événements auraient pris une tournure décisive. Quant à la masse de la population elle craignait pardessus tout d'être séparée de la France ; elle était irritée ou attristée par les vieilles nouveautés d'Alopeus ; mais elle était désarmée, inorganisée, privée de ses chefs naturels, et ainsi réduite à l'impuissance.

Alopeus fut désagréablement surpris par la nouvelle de l'arrivée prochaine du comte d'Artois, il était parfaitement résolu à ne pas lui abandonner la moindre parcelle d'autorité et il essaya de retarder le voyage afin de gagner le temps nécessaire pour demander à son souverain des instructions appropriées aux circonstances et pour les recevoir. En effet,

ment d'une politique ennemie. En suivant l'histoire de la Restauration on verra combien ce paradoxe était faux et que les souverains étrangers n'auraient point prêté leurs mains au rétablissement de l'ancienne race, si le sentiment public de la France ne l'avait pas hautement demandé et universellement proclamé. *D'ailleurs il faut réduire à sa plus juste valeur cette inculpation que les partis se jettent ordinairement à la tête de chercher des secours étrangers dans leurs divisions intestines. On aurait tort de s'en étonner ; chez tous les peuples, à toutes les époques de l'histoire, la forte conviction du bien public a conduit les cœurs animés d'un ardent amour de la patrie à chercher son salut par tous les moyens, même par le secours des influences étrangères, lorsqu'ils ne pouvaient l'accomplir par eux-mêmes, car secours n'est pas domination.* »

1. Costaz (Benoît), né à Champagne (Ain) le 27 février 1761, émigra plutôt que de prêter le serment constitutionnel ; il rentra en France avant le Concordat, fit sa soumission, et sur la recommandation de son frère tribun, puis conseiller d'État et préfet, fut nommé curé de la Madeleine à Paris. Lorsque d'Osmond, évêque de Nancy, fut nommé archevêque de Florence, Costaz le remplaça à la tête de son important diocèse, qui comprenait les trois départements de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges ; mais comme il ne reçut point l'institution canonique, il se vit bientôt en butte à l'hostilité d'une partie de son clergé, notamment des prêtres insermentés. Il quitta Nancy le 13 janvier avec les autorités et n'y revint pas, car il donna sa démission le 12 mai 1814 et fut remplacé, grâce à l'intervention de Talleyrand, par d'Osmond, revenu en toute hâte de Florence réclamer son ancien siège. Il se retira à Paris, où il mourut le 13 mars 1842.

Alexis de Noailles et Custine, qui avaient quitté Vesoul avant le comte d'Artois, rencontrèrent le 14 mars, à Luxeuil, un officier russe chargé par le gouverneur de Nancy de dépêches pour Monsieur, et apprirent de lui qu'Alopeus conseillait au prince de retarder de quinze jours son arrivée ; ils se sentirent profondément découragés à la perspective d'être obligés de retourner sur leurs pas.

Qu'allons-nous faire? Quel rôle allons-nous jouer à Vesoul pendant quinze jours? écrivait le soir même Custine à sa mère. Nous allons attacher notre nom à un parti qui ne sera pas celui de la France et que nous ne pourrons quitter sans déshonneur, sans infamie ; nous allons nous lier les mains et nous ôter tout moyen d'agir efficacement pour le bien de notre patrie ; des hommes tarés n'ont plus le pouvoir de faire le bien ! Jamais on ne se trouva dans une position plus difficile. M. de Noailles a la ressource de s'en aller au quartier-général du prince Schwarzenberg pour recevoir des coups de fusil. J'irais bien aussi, mais aujourd'hui les intentions des alliés paraissent trop louches pour qu'un Français puisse quitter la cause des Bourbons pour la leur. M. de Noailles les sert depuis six mois ; sa position est donc toute particulière ; il me dit lui-même que, s'il avait à prendre du service aujourd'hui, il n'en prendrait pas, mais qu'il est trop heureux d'avoir un prétexte honorable pour quitter la cour de Vesoul[1].

Cependant la question fut bientôt réglée : le comte d'Artois ne tint aucun compte des conseils d'Alopeus et se mit en route le 16 mars ; son départ s'opéra sans plus d'éclat que son arrivée, mais sans obstacle de la part des Autrichiens, enchantés de passer aux Russes les embarras de sa présence. La première étape du voyage fut Plombières ; le prince y fit son entrée à quatre heures de l'après-midi et eut lieu d'être satisfait, car la réception fut cette fois vraiment chaleureuse ; il descendit de voiture aux cris de *Vive le roi ! Vivent les Bourbons ! Vive la France !* et fut complimenté par le maire ; dans la soirée toutes les maisons furent illuminées. Dans cette ville d'eau, vivant de l'exploitation de l'étranger, beaucoup d'habitants se souvenaient encore des fructueux séjours de Mesdames tantes et d'autres personnages de la cour. Le prince poursuivit son voyage par Épinal et Charmes sans

1. *En 1814. A la suite du comte d'Artois.* Correspondance inédite du marquis de Custine avec sa mère. Publié par Paul Bonnefon. *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 11 octobre 1907.

incident fâcheux, mais aussi sans provoquer les manifestations de sympathie que la réception des habitants de Plombières avait fait espérer ; le 19 mars à 2 heures de l'après-midi il arriva à Nancy.

Alopeus fit contre mauvaise fortune bon cœur ; n'ayant pu empêcher Monsieur de venir à Nancy, il lui fit faire une entrée honorable ; il envoya un détachement de maréchaussée pour lui faire escorte ; il donna par écrit et verbalement l'ordre à la municipalité et aux fonctionnaires de se porter au-devant de lui jusqu'à l'église de Bon-Secours ; mais il tint à affirmer son autorité en présentant au prince la députation à la tête de laquelle il plaça Mique, son propre subdélégué. Du reste le prince se soumit de bonne grâce, et accepta la tutelle du gouverneur russe ; il se rendit droit à l'hôtel occupé par d'Alopeus, y dîna, y tint cercle, entouré d'officiers russes et prussiens. Ce ne fut qu'après s'être ainsi reconnu l'hôte et le protégé des alliés, qu'il se rendit à pied à la maison Mique (17-4, rue de l'Évêque, maintenant rue Girardet), où il devait habiter jusqu'à ce que l'évêché fût en état de le recevoir. La journée ne s'était pas trop mal passée ; les royalistes s'étaient multipliés sur le passage du prince qui avait pu se faire illusion sur leur nombre; au bruit de leurs acclamations les curieux étaient accourus et avaient suivi l'exemple donné par les personnages les plus considérés de la ville ; on pouvait parler de foule ; on n'y manqua pas et Custine put écrire à sa mère :

Le peuple s'était rassemblé en foule sur la place. On a beaucoup crié *Vivent les Bourbons ! Vive le roi !* Mais la scène vraiment touchante n'a commencé que lorsque Monsieur, suivi de nous tous, sortit à pied pour traverser la place et gagner la maison de M. Mique, en attendant qu'on ait arrangé l'évêché. Les femmes, les enfants et même les hommes se précipitaient au-devant de notre prince, en disant : C'est le petit-fils du roi de Pologne! Vive le roi! On lui baisait la main, on l'arrêtait, des femmes fondaient en larmes ; enfin je n'ai jamais rien vu de semblable, ni Bonaparte non plus, même dans ses plus beaux jours. C'est notre père ! criait-on de toutes parts ; il est au milieu de sa famille!

Le calme profond et l'indifférence dans lesquels retomba dès le lendemain la ville de Nancy montrent assez le côté factice d'une explosion de sensibilité passablement ridicule,

même à une époque où il était de bon goût d'épuiser en l'honneur des princes les expressions laudatives, et de se pâmer d'admiration à leurs moindres gestes, à leurs paroles les plus banales! Les royalistes rentrèrent dans leurs hôtels et attendirent patiemment la chute de l'usurpateur. Alopeus trouva qu'il avait assez fait en organisant une réception pour le prince ; il ne lui donna pas de garde d'honneur, n'admit aucune immixtion dans les affaires du gouvernement, ne permit même pas l'affichage des proclamations qu'on fut réduit à faire circuler de mains en mains, n'encouragea aucun mouvement royaliste, soit à Nancy, soit dans les villes voisines ou dans les campagnes. Les autorités, constituées d'ailleurs par lui, observèrent la même attitude ; les ordres, les compagnies, les associations suivirent l'exemple donné, ou la consigne reçue ; ainsi le secrétaire de l'ordre des avocats, Regnault de Châtillon, prit l'initiative d'une démarche des fonctionnaires auprès du prince ; il ne trouva que huit personnes disposées à présenter leurs hommages au lieutenant général du royaume et dut battre piteusement en retraite [1].

La joie d'avoir échappé à la surveillance des Autrichiens, l'espérance de jouer un rôle s'évanouirent vite. Monsieur dut se résigner à vivre en simple particulier, et même assez modestement, car des 100 000 francs emportés d'Angleterre, des quelques sommes fournies par des partisans dévoués, il ne lui restait que 60 000 francs environ. Les réparations de l'évêché se prolongeant, il continua d'habiter la maison Mique, demeure assez peu convenable pour l'héritier de la couronne : pas de sentinelles ; pas même de concierge ; la porte ouverte à tout venant ; l'escalier ni fermé, ni éclairé ; l'accès libre à l'antichambre précédant le salon de réception. Au point de vue politique Monsieur avait de moins en moins lieu d'être satisfait : les alliés n'avaient voulu le recevoir ni au quartier-général en qualité de représentant du roi, ni aux armées comme simple volontaire ; les royalistes, noyés dans la masse de la population, n'arrivaient pas à créer un mouvement d'opinion favorable à leur cause ; les Lorrains formaient

1. *L'Esprit public dans le département de la Meurthe de 1814 à 1816*, par René Perrin, Berger-Levrault, 1913.

bien des vœux pour une prompte paix, mais ils l'attendaient de la sagesse de l'empereur, enfin convaincu de la nécessité de poser les armes, et non des Bourbons, presque inconnus, dont les prétentions leur paraissaient de nature à prolonger la guerre. Aussi le prince et ses amis ne tardèrent-ils pas à retomber dans un profond découragement ; à l'activité presque fiévreuse qui avait caractérisé le séjour à Vesoul, succédèrent le calme et presque l'inertie. Monsieur eut cependant la satisfaction de voir sa cour s'augmenter de quelques personnages de marque. Le comte de Bruges, qui avait reçu du roi les pouvoirs l'accréditant auprès des souverains alliés et qui n'avait pas réussi à se faire reconnaître en qualité d'ambassadeur, rallia Nancy où il joua le rôle de ministre des affaires étrangères en expectative. Le comte Roger de Damas arriva de Bâle ; Monsieur fondait un grand espoir sur les talents militaires de cet ancien officier, qui seul de l'entourage avait quelque expérience de la guerre.

Cette cour s'efforçait de se donner un caractère militaire qui aurait fort étonné les vieux habitués de Versailles, où d'étiquette les officiers ne paraissaient en uniforme que le jour où ils prenaient congé avant le 1er juin pour rejoindre leurs régiments [1]. Mais au contact des cours et des armées étrangères les idées s'étaient modifiées ; on avait senti le peu de considération inspiré par un individu en habits bourgeois, fût-il prince du sang, aux officiers et soldats alliés. La mode des cheveux coupés n'était plus compatible avec le port de l'habit habillé, jadis exclusivement en usage dans toutes les cérémonies pour les princes et les grands. Donc, chacun voulut un uniforme, le plus brillant possible, et naturellement un grade, le plus élevé possible, non à raison de services militaires inexistants ou difficiles à établir, mais à la convenance du rang et de l'âge ; et si pour le moment on se contenta de porter les insignes de ce grade, on entendait bien plus tard jouir du traitement, exercer l'emploi et se pousser dans la carrière ainsi ouverte. Les plus pressés parlaient de reconstituer sans plus tarder la maison militaire, tout au moins les gardes du corps, dont la maréchaussée lorraine

1. *Journal d'une femme de cinquante ans* (La marquise de La Tour du Pin). T. I, p. 73.

aurait formé le noyau, dans l'espérance de s'assurer les premières places. Monsieur laissait faire, accordait libéralement des grades, autorisait les tenues les plus fantaisistes, sans comprendre que les temps avaient changé et que l'armée avait acquis une considération et une importance toutes nouvelles ; il inaugurait ainsi la fatale politique qui devait faire des officiers et des vieux soldats les plus redoutables adversaires de la Restauration. Mais à Nancy on n'en était encore qu'au ridicule.

Nous avons ici une cour en règle et en toute magnificence, écrivait Custine ; j'y suis gauche à faire plaisir. Mon sabre dans les jambes, mon chapeau sous le bras, en uniforme coupé par un tailleur de Morges, tout cela compose un costume à mourir de rire. Je n'ai pas encore laissé tomber mon chapeau, mais je m'accroche dans mes éperons et puis je n'ai jamais une main de libre pour rien faire. Tu ne peux pas te faire une idée de moi ! Heureusement qu'il y a beaucoup de gens aussi mal fagotés et qu'on n'y fait pas la moindre attention... Notre attitude est si peu militaire que je n'ose encore me permettre les moustaches ; je suis cependant assez enfant pour les désirer.

Comme à Vesoul, les journées s'écoulaient assez mornes, mal remplies par de menues occupations, dont une étiquette minutieuse s'efforçait vainement de rehausser l'importance : offices religieux auxquels le prince assistait avec une piété sincère, tout en profitant de l'occasion pour assurer aux prêtres que le roi allait remonter sur son trône pour le plus grand avantage de la religion et désirait vivement faire renaître le règne de Dieu ; dîners insipides où, du ton de fausset qu'il avait jadis mis à la mode, il entretenait longuement ses convives de chevaux, de chiens, de bonne chère, et d'autres sujets aussi peu intéressants ; cercle plus ennuyeux encore, où s'accentuait chaque jour la mésintelligence entre les derniers émigrés, les revenants de l'armée de Condé, et les royalistes ayant vécu en France, plus jeunes, plus au courant des idées et des besoins de leurs concitoyens, qui, ayant couru plus de risques et fait plus de sacrifices pour rejoindre le prince, estimaient avoir acquis le droit de faire entendre des vérités utiles. Peu ou pas écoutés, ils se rendaient de mieux en mieux compte de la médiocrité de leur chef et de ses principaux conseillers ; ils appréhendaient les

effets d'un système, dont l'application au retour du roi aurait vite fait de creuser un abîme entre la cour et le gouvernement, et le reste du pays. Dans les lettres de Custine se retrouve la trace des pensées de ceux qui regrettaient de s'être fourvoyés dans cette peu glorieuse aventure :

Je déplore le parti que j'ai pris, écrivait-il, non que j'en craigne les conséquences pour notre fortune, mais parce que cette cause ne deviendra jamais celle de la France. Je le disais encore tantôt : si j'avais pu penser qu'il faudrait qu'un prince français fût appuyé par 500 000 baïonnettes étrangères pour reconquérir la France, je n'aurais jamais adopté sa querelle; je voulais servir l'opinion de la France et je vois que je l'ai méconnue; je la cherche, cette opinion, et ne puis la trouver; elle n'existe nulle part et la France n'est pas plus chez M. Mique qu'à Saint-Cloud.

Ce fidèle royaliste voyait juste, mais sa naissance, son éducation, ses habitudes de courtisan l'empêchaient de voir au delà du cercle étroit où se mouvaient souverains, ministres, dignitaires, hauts et bas domestiques. Non certes, la France n'était pas dans le salon de Mique avec Monsieur et ses gentilshommes ; elle n'était pas davantage à Saint-Cloud, vide d'ailleurs à cette époque de l'année, ou aux Tuileries, avec Marie-Louise, molle et sensuelle Viennoise toute prête à recevoir de la main de son père l'amant qui la consolerait de la perte d'une couronne ; elle était encore moins dans les salons de Paris où les hommes élaboraient leurs trahisons futures, où les femmes s'apprêtaient à se prostituer aux cosaques. Mais Custine l'aurait trouvée, la France, s'il l'avait cherchée dans le peuple, aux armées, meurtries, sanglantes, mais jamais lasses, et surtout dans quelque chaumière de Champagne où entre deux combats Napoléon épuisait toutes les ressources de son génie pour conserver à la patrie son territoire, ses lois, sa gloire !

Et quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui bravant tous les dangers
Semblait seul tenir la campagne.

Cependant la fin du drame auquel les Bourbons prenaient une si modeste part, était proche. Le 22 mars un certain

M. de Saint-Vincent vint demander au comte d'Escars s'il n'avait point reçu deux lettres adressées de Troyes à Monsieur sous son couvert et fort importantes pour le service du prince. C'était Vitrolles[1], arrivé à midi à Nancy, où il était descendu dans une mauvaise auberge, afin de dissimuler sa présence, tout au moins à ses concitoyens, car aux étrangers il pouvait présenter ses passe-ports russe et autrichien et la lettre de recommandation de Nesselrode pour Alopeus ; prudence fort explicable, car il lui fallait ménager sa rentrée à Paris, et, s'il pouvait compter sur l'appui de Talleyrand, de

1. Le baron de Vitrolles, ayant appris à Paris le départ du comte d'Artois pour le continent, se décida à le rejoindre dans l'intention de l'éclairer sur la situation intérieure de la France, de connaître ses projets et de recevoir ses instructions; chemin faisant il espérait s'aboucher avec les souverains alliés et travailler utilement au triomphe de la cause royale en leur représentant les Bourbons comme appelés par le vœu de la nation française et comme seuls capables de donner à l'Europe les garanties d'une paix durable. Dans ses Mémoires il prétend avoir agi spontanément ; mais, d'après Semallé, il aurait été envoyé par Talleyrand pour convaincre les alliés et les princes que rien n'était possible en France sans la conservation des principes, du drapeau et des hommes de la Révolution, et pour obtenir du comte d'Artois son adhésion à la constitution déjà préparée, qui devait être ultérieurement proposée par le Sénat. Quoi qu'il en soit, Vitrolles, muni par Dalberg des signes de reconnaissance pour Stadion et Nesselrode, par la comtesse Etienne de Durfort d'un anneau et d'un billet destinés au comte d'Artois, quitta Paris le 6 mars sous le nom de Saint-Vincent, se fit arrêter le surlendemain par les avant-postes autrichiens, conduire à Auxerre et ensuite à Châtillon, où il fut bien accueilli par Stadion. Le 11 mars il fut reçu à Troyes par Metternich et eut avec lui jusqu'au 16 des entretiens assez peu satisfaisants ; le 17 mars il obtint une audience de l'empereur Alexandre, qu'il trouva fort mal disposé pour les Bourbons ; il suivit Metternich à Bar-sur-Seine et à Bar-sur-Aube, plaidant sa cause avec persévérance et gagnant peu à peu du terrain au point d'être admis à développer ses idées dans une conférence à laquelle prirent part les ministres des cours alliées ; il obtint enfin le 21 mars l'autorisation d'aller rejoindre le comte d'Artois et quitta le quartier général, croyant avoir obtenu de Metternich et de ses collègues l'engagement de se refuser à traiter désormais avec Napoléon et de ne conclure la paix qu'avec Louis XVIII ou avec son représentant, le lieutenant général du royaume. Cependant les choses étaient loin d'être aussi avancées ; les puissances alliées, à part l'Angleterre, n'avaient point encore arrêté leur politique vis-à-vis des Bourbons ; Vitrolles lui-même était encore suspect aux ministres, comme le prouve l'attitude de Metternich à son égard ; il n'obtint que de très vagues renseignements sur les allées et venues du comte d'Artois ; il ne put lui faire parvenir aucune lettre ; il ne fut mis en rapport avec aucun des émissaires qui faisaient la navette entre le quartier général et Vesoul ; il ignora même la présence de Wildermeth qui arrivé à Troyes le 17 mars et attaché à la chancellerie autrichienne reçut le conseil de l'éviter : pour plus de sûreté tous deux furent mis sous la surveillance du comte de Bombelles, émigré, entré, sans esprit de retour en France, au service de l'Autriche.

Dalberg, peut-être même du préfet de police Pasquier, il ne jugeait point cet appui si assuré qu'il ne dût redouter une indiscrétion l'exposant à une comparution devant une commission militaire, inévitablement suivie d'un tour à la plaine de Grenelle. A trois heures de l'après-midi il s'était présenté à la maison du prince et avait été éconduit, Monsieur venant de se mettre à table et aucune affaire ne devant troubler cet instant solennel de la journée. A 5 heures il était revenu et avait été reçu par le comte d'Escars dans l'antichambre précédant le salon où se tenait le prince ; il l'aperçut par la porte entr'ouverte; « dans ce moment il parlait à quelques bonnes sœurs de charité, premiers et dignes courtisans d'un Bourbon ». Le comte d'Escars ni Monsieur n'avaient eu connaissance d'aucune lettre ; néanmoins M. de Saint-Vincent fut avisé qu'il serait reçu le même jour à sept heures du soir. Mis en présence du prince, Vitrolles se fit connaître et remit ses lettres de créance, c'est-à-dire le billet de madame de Durfort et l'anneau. Alors s'engagea une conversation qui se poursuivit pendant les journées des 23, 24 et 25 mars, en tête à tête et si secrètement que les plus intimes furent seuls à se douter de leur existence et encore sans en connaître l'objet[1]. Cependant Vitrolles crut devoir faire visite à Alopeus dans la matinée du 23 ; sur le vu de la lettre de Nesselrode il fut bien reçu et eut lieu d'être satisfait des dispositions personnelles du gouverneur russe à l'égard de Monsieur.

Vitrolles commença naturellement par exposer le but et les circonstances de son voyage, en insistant particulièrement sur l'audience que lui avait accordée l'empereur de Russie et sur la conférence de Bar-sur-Seine, dans laquelle il avait

1. Dans la préface de ses Mémoires rédigés en 1827 Vitrolles écrit que Charles X voulut en prendre connaissance, en fut satisfait et témoigna le désir qu'ils fussent publiés et ainsi transmis à l'histoire. On peut donc les considérer, sinon comme un exposé exact des faits, du moins comme l'expression des sentiments et des intentions de Monsieur et de ses amis au mois de mars 1814. Toutefois il convient de remarquer que toute la partie relative au voyage de Vitrolles à Châtillon, Troyes, Bar-sur-Seine et Nancy fut écrite de souvenir. Comme on le verra plus loin, Vitrolles en regagnant Paris fut appréhendé par des paysans de la levée en masse et détruisit alors tous les documents qui pouvaient le compromettre. Par suite les mémoires donnent la substance, mais non la lettre, de ses entretiens avec Monsieur. Dans les lignes qui suivent on s'est efforcé d'en dégager les idées directrices

débattu et résolu avec les ministres des puissances alliées la question du principe de la restauration ; il en fournit les preuves écrites, notamment une lettre de Metternich qui, sans être parfaitement explicite, annonçait cependant un changement favorable aux Bourbons dans la politique européenne [1]. Monsieur l'écouta d'abord avec bienveillance, mais sans paraître attacher à ses paroles une grande importance ; son attitude se modifia peu à peu ; il ressentit une profonde émotion, lorsqu'il vit luire l'espérance d'un meilleur avenir, et il témoigna de ce moment une confiance absolue à l'homme qui avait bravé tant de dangers pour venir le joindre. Vitrolles en profita pour l'interroger sur ses projets et ses moyens d'action ; il eut la surprise de constater une totale absence de plan tracé à l'avance, soit au point de vue des institutions à conserver, à supprimer ou à rétablir, soit à celui des hommes à employer : à Nancy en 1814 le prince pensait comme à Versailles en 1787 lorsqu'il présidait le fameux 2e bureau de l'Assemblée des notables : faire reconnaître par l'Europe le principe de la légitimité, saisir et exercer au nom du roi l'autorité souveraine, soulager les populations des maux de la guerre, il ne voyait rien au delà ; son cœur, son esprit, sa conscience répugnaient également aux ménagements que réclamait la crise où se débattait la France.

Relativement aux institutions, il admit, à la suggestion de Vitrolles, que les provinces fussent appelées à se consulter sur les moyens de salut par la création de conseils siégeant auprès des gouverneurs nommés par le roi, l'administration royale se réservant de leur donner le lien, la force d'unité et l'appui des alliés ; implicitement l'existence de ces conseils devait être éphémère et prendre fin lorsque la paix et l'ordre régneraient en France et en Europe. Mais, lorsque Vitrolles passa à l'organisation de l'État, chercha à dégager ce que le roi et son frère étaient disposés à conserver des institutions de l'Empire, à accorder de garanties à la nation, il trouva l'esprit de Monsieur rebelle à toutes les propositions et disposé à y trouver des sujets d'effroi pour la monarchie plutôt qu'à chercher les points d'appui possibles. Était-il question des

1. Vitrolles ne donne dans ses Mémoires ni le texte, ni même le résumé de cette lettre importante, dont il dut laisser au moins une copie à Monsieur.

États-généraux? Ils avaient conduit à une Assemblée nationale subversive, à une Convention régicide. Des assemblées de province? Elles étaient une invention de Turgot et de Necker et de ces bourgeois on ne pouvait rien attendre de bon. Des assemblées du clergé? Pourquoi rendre une existence et un pouvoir politiques à un corps respectable assurément, mais dont la majorité avait eu une attitude rien moins que favorable à la noblesse aux premiers jours de la Révolution? Des Parlements? N'avaient-ils pas mis leur gloire à entraver sans cesse l'exercice de l'autorité royale et sonné le tocsin de la révolte finale? D'ailleurs Vitrolles lui-même n'était pas plus réaliste ; avec la prodigieuse ignorance historique de ses contemporains, il concevait la restauration comme n'étant pas seulement celle de la maison de Bourbon, mais aussi celle de l'ancienne France, avec ses pouvoirs aux formes mal définies mais réputées immuables dans l'esprit de la monarchie, ses institutions et ses franchises usées par le temps, sa noblesse décimée, mais qu'il croyait possible de vivifier par l'incorporation des grands propriétaires et de quelques soldats illustres, son clergé rendu indépendant matériellement et influent moralement par le monopole de fait de la direction des établissements charitables et scolaires ; il se flattait de pouvoir remettre en vigueur un système de gouvernement brisé par la Révolution et dont l'Empire avait anéanti jusqu'aux derniers vestiges. Les concessions du manifeste de Hartwell lui semblaient le maximum de ce que le roi pouvait accorder à ses sujets révoltés, et dans son for intérieur il les jugeait même exagérées.

La question des personnes à employer n'avait pas été étudiée davantage. Le prince s'étonnait des noms mis en avant par Vitrolles : Fouché l'effarouchait, non sans cause ; l'abbé de Pradt le faisait rire ; le duc Dalberg, l'abbé Louis, Rémusat, quelques autres disgraciés par Napoléon, quelques généraux mécontents retenaient un instant son attention. Mais Monsieur les jugeait insuffisants et se sentait d'autant moins porté à les employer qu'il avait à Nancy ses hommes à lui ; ces fidèles serviteurs n'avaient pu jusqu'alors donner la mesure de leur talent, mais ils valaient bien les traîtres qui s'offraient cyniquement et ils inspiraient plus de confiance. Un seul person-

nage était considéré comme capable d'imprimer un mouvement, de prendre en main le gouvernement de Paris, et c'était Talleyrand ! Vitrolles le prônait adroitement ; Monsieur se familiarisait peu à peu avec l'idée de faire de lui le restaurateur de la monarchie. En effet Talleyrand avait sur ses peu redoutables rivaux un avantage immense, surtout avec un Bourbon : son nom avait retenti aux oreilles des princes dès leur enfance ; il n'était pas un inconnu, un homme nouveau. Sous le prêtre apostat et l'évêque marié, sous l'homme politique traître au Roi, à la République, à l'Empereur, Monsieur retrouvait le grand seigneur de l'ancienne cour, le petit-maître de l'ancien monde où il était si doux de vivre. Ceci faisait passer cela et non sans tristesse, mais d'assez bonne grâce, le prince subissait la fatalité qui lui imposait de se servir d'un tel instrument.

De son côté Vitrolles était introduit dans le milieu de la cour de Hartwell, dont il soupçonnait à peine l'existence; il faisait connaissance avec le roi, impotent, incapable de monter à cheval, mais exerçant sur sa famille et son entourage tous les genres de supériorité et, par une singulière faiblesse de caractère, appréciant surtout celle de bel esprit ; avec le duc d'Angoulême et Madame, sans enfants, asservis à partager la vie de leur oncle, soupirant pour un autre avenir, non par ambition des grandeurs perdues, mais par lassitude des journées mornes et sans intérêt ; avec le duc de Berry, trompant son activité en cultivant les beaux-arts et en fréquentant la société des femmes, vivant maritalement avec une Anglaise, digne des sentiments qu'elle lui avait inspirés. Autour de ces personnages principaux s'agitait sans ardeur un petit groupe de fidèles. Le plus important était le favori du roi, M. de Blacas, successeur de d'Avaray, comme lui habile à s'assurer la faveur du maître en sondant et en caressant ses faiblesses, peu aimé et peu estimé au point de vue de l'aptitude aux affaires par les plus intelligents des émigrés, par les princes, par Monsieur lui-même, mais affermi dans sa situation équivoque par les dégoûts et les affronts qu'on ne lui épargnait pas ; au demeurant homme à ménager, car entre lui et les membres de sa famille, ses plus dévoués serviteurs, le choix du roi était fait d'avance. Gentilshommes de la chambre, capitaine des gardes, dames d'honneur, faisaient

un semblant de service auquel cette ombre de souverain tenait impérieusement pour conserver dans sa vie d'exilé une apparence de royauté.

Quelques personnes demeurées en France ou vivant à l'étranger jouissaient de la confiance du roi; en première ligne l'abbé de Montesquiou, qui avait entretenu longtemps avec lui une correspondance suffisante pour des caractères et des circonstances inertes ; Royer-Collard et Becquey, qui avaient été les collaborateurs de l'abbé ; Dambray, ancien avocat général, et Ferrand, ancien membre du parlement, tous deux ensevelis dans la retraite, les marquis de Bonnay et d'Osmond, quelques autres plus obscurs. D'aucun Monsieur ne paraissait faire grand cas, car tous étaient éloignés des affaires depuis de longues années et n'avaient fourni aucune preuve de leurs capacités ; mais il prenait les hommes tout faits ; si Vitrolles lui accordait « un jugement quelquefois exquis à connaître les hommes », il était obligé de s'avouer que ce jugement était uniquement basé sur les rapports du monde et les relations de salon.

Cependant il fallait en finir, car Vitrolles était pressé de repartir. Monsieur décida de l'accréditer auprès des souverains alliés au nom du roi ; il le chargea de leur notifier les lettres patentes de lieutenant-général du royaume, établissant ses droits et justifiant les pouvoirs donnés par lui ; de hâter la conclusion des traités portant reconnaissance du roi, paix et alliance avec les puissances en guerre avec la France. Ces premiers résultats acquis, Vitrolles devait gagner Paris et là, profitant des circonstances, soulever l'opinion contre le gouvernement impérial, grouper et renseigner les royalistes, les armer si possible, et se tenir prêt à seconder par un coup de force les opérations des armées étrangères, si celles-ci se portaient sur la capitale. A toutes fins utiles Monsieur lui remit, avec une copie des lettres patentes, les pouvoirs les plus étendus, « ceux d'un *alter ego* », pour agir à Paris et en France avec une pleine autorité, quelques lettres de commandement, les noms en blanc, pour les généraux à employer au premier moment, la nomination également en blanc d'un gouverneur de Paris à investir d'une autorité absolue au moment où l'on aurait fait reconnaître le roi. A la demande

de Vitrolles les pièces les plus essentielles furent copiées en double à l'encre sympathique par Monsieur lui-même, qui le chargea en outre de deux grosses enveloppes destinées au roi, contenant la copie du rapport relatif à son voyage et à ses négociations, le résumé de son séjour à Nancy, l'exposé des résolutions prises, ainsi que des lettres des personnes de sa suite pour l'Angleterre ; ces paquets devaient être envoyés à Londres par des courriers de lord Castlereagh. La partie essentielle de la mission confiée de la façon la plus authentique à Vitrolles était évidemment de traiter avec les alliés, car le comte d'Artois restait immuablement fidèle aux principes qu'il avait fait admettre à la conférence de Pillnitz en 1791, solidarité des couronnes devant les peuples, droit d'appel à l'étranger pour restaurer la monarchie. Tout étant convenu, Vitrolles quitta Nancy le 26 mars au matin en compagnie du baron de Weissenberg, diplomate et aide de camp du prince Paul de Wurtemberg, commandant une division de l'armée russe, avec lequel Alopeus l'avais mis en rapport. Le convoi dont il faisait partie comprenait plusieurs hauts fonctionnaires et officiers d'état-major se rendant au quartier-général ; il devait marcher fort lentement, avec beaucoup de précautions, car les routes étaient rendues de moins en moins sûres par des bandes de paysans insurgés, trop tardivement hélas !

Le 25 mars les nouvelles reçues à Nancy étaient satisfaisantes : Paris était sauvé, c'est-à-dire que Bonaparte en était coupé ! tout au plus pourrait-il essayer de faire une trouée sur la Lorraine, afin de débloquer les forteresses, d'en joindre les garnisons à ses débris d'armée, et de soulever la population exaspérée par la conduite des barbares [1]. Ce dernier point

1. Le 25 mars l'Empereur était à Doulevant dans la maison du notaire Jeanson qui peu après mourut des suites d'un coup de crosse en pleine poitrine lancé par un cosaque. Sur l'état d'esprit des populations Vitrolles, témoin non suspect, donne les renseignements les plus intéressants dans le récit de son arrestation à Saint-Thibaut par une bande de paysans conduite par un employé inférieur de l'administration des forêts (T. I, Ch. IV) Les décrets de Fismes publiés dans le *Moniteur* du 7 mars avaient appelé aux armes tous les citoyens en leur enjoignant, lorsqu'ils entendraient le canon des troupes françaises, de se réunir, de parcourir les bois, de rompre les ponts, d'attaquer les flancs et les derrières de l'ennemi, et en leur promettant que la mort de tout citoyen fait prisonnier et exécuté par les alliés serait immédiatement vengée par repré-

était inquiétant ; les alliés redoutaient une formidable insurrection qui pouvait s'étendre des plaines de Champagne aux montagnes des Vosges, de la forêt d'Ardenne aux bois du Morvan ; déjà les communications des armées en marche sur Paris et du quartier général avec l'arrière, en particulier avec Nancy, devenaient très difficiles ; entre Bar-le-Duc et Vitry, dans la vallée de la Meuse, des populations entières avaient déserté les villages, s'étaient réfugiées dans les bois et traitaient en ennemis ceux qui passaient sur les grandes routes. Aussi Monsieur n'était nullement rassuré et s'attendait à être obligé de quitter Nancy, au moins provisoirement. En effet, sur la nouvelle que des partisans ont arrêté des courriers et battent le pays à quelques lieues de Nancy, pendant quelques jours toute la cour est en alerte et se prépare à partir ; cependant Monsieur hésite, veut attendre des renseignements plus sûrs. L'événement lui donne raison, car le 31 il reçoit d'heureuses nouvelles : Bordeaux est occupé par les Anglais, Lyon par les Autrichiens ; de cette ville Monciel fait augurer un changement favorable ; le comte d'Albon, maire, MM. de Laurençin, de Varax, de Cotton, de Cazenove, membres du corps municipal, surtout de Senneville, commissaire de police, ont

sailles par la mort d'un prisonnier ennemi. A en juger par les proclamations et les ordres du jour de Schwarzenberg et de Blücher les décrets de Fismes produisirent une recrudescence de patriotisme dans les départements envahis. L'histoire de la levée en masse de 1814 reste à faire, mais sera fort difficile, car sous la Restauration ceux qui avaient pris part à la lutte contre nos amis les ennemis, comme écrivaient les journaux royalistes, durent se taire et faire disparaître les documents de nature à les compromettre ; on connaît à peine l'existence de quelques corps francs tels que le premier corps du département de la Seine, colonel Simon, le deuxième corps franc de la Seine, colonel de Bruyne, les chasseurs de la Seine et de Seine-et-Marne, colonel Bouchet, les éclaireurs de Compiègne, le corps lyonnais, le corps franc de la Nièvre formé par Forbin Janson, chambellan de l'Empereur, les compagnies franches de la Meurthe et le corps franc de la Meurthe, de la Marne et de la Meuse, colonel Viriot et général Achille Duvignau, les partisans des frères Brice, dans la région de Blamont, du capitaine Claude de la Blaisière, dans la région de Buligny, de Wolf en Alsace, etc. De certains corps francs on connaît seulement le nom des chefs, Perki, Drouot, Bauffremont, Dumont, Demeezemaker, Demaulde, Le Normand de l'Osier. En outre une infinité de bandes n'eurent qu'une existence intermittente ; elles se formaient en vue d'une entreprise déterminée ou pour protéger les femmes et les enfants contre les maraudeurs, se dissolvaient ensuite pour se reformer en cas de besoin. Enfin beaucoup d'hommes, parfois même des femmes, n'hésitaient pas à détruire les isolés qui leur tombaient sous la main.

reçu ses propositions avec empressement et les suivent avec chaleur, mais n'osent encore arborer le drapeau blanc, car un autre commissaire de police, Saunier, reste fidèle à l'usurpateur et menace de soulever contre les royalistes une foule d'employés des douanes et des droits réunis, refoulés sur Lyon par l'invasion et exaspérés par les sévices dont ils ont été victimes à la suite de la diffusion de la proclamation de Bâle annonçant la suppression de leurs services. Sentant le besoin de s'entourer d'hommes réputés capables, Monsieur expédie Mique à Lyon et le charge de lui ramener Monciel. Les nouvelles du théâtre de la guerre sont excellentes : « Bonaparte joue à la clique installé en Champagne ; on le dit coupé, entouré » : mais personne n'en sait rien au juste. Une ombre au tableau : le prince royal de Suède voyageant incognito arrive inopinément à Nancy; quelques heures après son entrée à l'auberge, Alexis de Noailles vient se présenter à sa porte de la part de Monsieur et lui propose une entrevue ; à son grand scandale le prince la refuse, alléguant le désir de passer inaperçu, soulevant de futiles questions d'étiquette ; Noailles insistant, il a le front de lui déclarer que les souverains ont jusqu'à présent écarté de leurs personnes les princes français, que la cause des Bourbons n'est ni la sienne ni celle de la France, que le canon n'a pas dit son dernier mot et qu'enfin il va repartir immédiatement pour l'armée. On se sépare froidement ; cependant le prince royal envoie dans la journée Löwenhielm, un diplomate de sa suite, adoucir par quelques paroles de regret la dureté de sa réponse ; le lendemain matin à cinq heures il reprend en toute hâte la route de Liége, laissant Monsieur fort intrigué, fort inquiet. A la cour on commente avec fureur un mot de lui : « Les Bourbons sont une tige pourrie ; il faut renouveler les races, lorsqu'on commence une époque nouvelle. » Ce Bernadotte rêverait-il de succéder à Napoléon? N'aurait-il pas partie liée avec Alexandre? Grave sujet d'inquiétude [1] !

1. Au sujet de la visite du prince royal de Suède à Nancy voir *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons*, par Léonce Pingaud, Paris, Plon, 1901, Ch. XVIII. En substance Charles-Jean se trouvant à Liége sans nouvelles expédia au tzar un de ses hommes de confiance, le général Skjöldebrand, afin, d'une part, d'assurer sa situation vis-à-vis de l'Europe par la reprise de son autorité militaire sur Bulow et Winzingerode, d'autre part, de le représenter comme seul

Mais le 1er avril les nouvelles sont excellentes, c'est Fère-Champenoise ! 60 pièces de canon, 8 000 prisonniers, le maréchal Victor tombés au pouvoir des alliés ! la route de Paris ouverte ! Bonaparte tourne comme une bête fauve dans sa cage, traînant avec lui 13 à 18 000 hommes harassés, désarmés, habillés en blouses comme des charretiers, afin qu'on ne puisse pas les distinguer des paysans ! Tout va bien ! L'empereur de Russie est à Meaux, Blücher à Fontainebleau ; tout est au mieux ! Pourtant quelques courtisans font de piteuses réflexions :

Quand je pense, écrit Custine, à ce qu'on dira dans cent ans de la cour de Monsieur à Nancy, je ne puis m'empêcher de sourire de pitié ! Fiez-vous à l'admiration de la postérité. Cependant il y aura toujours une réflexion bien avilissante à faire ; c'est que nous ne nous serons montrés Français qu'après que 500 000 étrangers nous l'auront permis ; l'histoire sera trop juste pour nous épargner la honte qui doit en rejaillir pour nous.

Ce sentiment honorable est partagé par quelques rares royalistes qui comprennent l'impossibilité de rétablir l'ancien régime « avec les abus », qui redoutent un malentendu entre le roi et le pays, le premier se voyant remis sur le trône uniquement par des étrangers et ne croyant rien devoir à ses « fidèles sujets », le second très capable de se ressaisir, une fois les étrangers partis. Alors pourquoi ne pas utiliser le Sénat : c'est un corps assurément méprisable, mais il a une existence légale ; il peut être ou paraître l'interprète de la volonté nationale, que ne peuvent exprimer ni les alliés, ni les Bourbons. Mais Monsieur repousse toutes les suggestions en ce sens.

candidat au trône, à la fois roi soldat et libéral, utile à la Russie, nécessaire à la France. Mais Skjöldebrand fut enlevé par un parti français.

Ne recevant pas de nouvelles de son envoyé, surexcité par de nouveaux avis venus de Paris, Charles-Jean quitta Liége le 25 mars incognito, en chaise de poste, accompagné des comtes Löwenhielm et Brahé, et se dirigea vers le théâtre des événements. Il voyait les chances des Bourbons subitement s'accroître, dépasser les siennes et commençait à se douter qu'il pourrait tout au plus, au moment de la crise prochaine, jouer un rôle temporaire en France. Peut-être s'imaginait-il devoir trouver à Nancy ces députés que les mécontents de Paris avaient espéré un moment y appeler et y constituer en assemblée délibérante. Le voyage de Liége à Nancy fut difficile. Charles-Jean dut faire un énorme détour et ne put entrer en France que par Sarreguemines ou Sarrebruck ; en outre sa marche dut être fort lente à travers un pays dévasté, où il devait se procurer des chevaux le pistolet à la main.

Le 2 avril la journée finit mal ; à 7 heures du soir le bruit se répand que la garnison de Metz a fait une sortie, qu'elle est à deux lieues de Nancy. Panique générale ; la troupe russe prend les armes, les courtisans s'agitent, les partisans des Bourbons sont atterrés, les femmes poussent des cris affreux, tout le monde veut avoir des chevaux de poste. Monsieur se décide au départ et s'inquiète du retard. Cependant au bout de deux heures de tumulte la nouvelle est reconnue fausse et chacun va se coucher. En revanche le lendemain grande joie : Monsieur va enfin avoir une armée, car le commandant de Phalsbourg, Brancion, l'a fait assurer de sa soumission et de son désir de traiter ; il offre de former avec la garnison un régiment sous le nom de Royal Français ; toutefois, prudemment, il ne veut pas encore livrer la place aux alliés. Le 4 et le 5 Monsieur est tout occupé de cette négociation, sans se douter que le sort des Bourbons se décide en ce moment même dans le cabinet de Talleyrand, par les soins de quelques hommes qui s'en sont arrogé le mandat, avec l'adhésion et l'appui de l'étranger. La contre-révolution est faite !

Dans la nuit du 5 au 6 un courrier parti de Paris le 2 apporte les grandes nouvelles : Paris est pris ! Bonaparte est déchu du trône ! les Bourbons sont rappelés ! Alopeus fait réveiller Monsieur pour les lui communiquer ; de la maison Mique elles se répandent dans les vieux hôtels des nobles. Les royalistes manifestent une joie exubérante ; les hommes tirent des coups de pistolet par les fenêtres, allument des pétards, pavoisent de blanc leurs maisons ; les femmes confectionnent des cocardes blanches, couvrent leurs toilettes de rubans blancs, leurs chapeaux de plumes blanches. Au son des cloches, Monsieur quitte la maison Mique pour le palais du gouvernement ; de là il se rend à la cathédrale pour assister à un *Te Deum* chanté afin de remercier la Providence d'un bienfait si désiré et la prier de bénir à jamais les libérateurs de la France ! A la sortie Alopeus fait passer en revue par le prince les libérateurs, quelques milliers de Russes assez minables, troupe de garnison chargée de la garde des lignes de communication.

Pendant la cérémonie de la cathédrale le valet de chambre Basset vint tout ému prévenir le comte d'Escars que Vitrolles arrivant de Paris était au palais. La nouvelle donnée aussitôt

à Monsieur le rendit fort joyeux, car à Nancy, tout le monde était persuadé de sa mort. Le convoi dont il faisait partie n'était pas arrivé à bon port ; après avoir fait étape le 26 à Neufchâteau, il s'était dirigé le 27 sur Langres par la route de la vallée de la Meuse et avait été arrêté à Saint-Thiébault, à une vingtaine de kilomètres de Neufchâteau, par une bande de paysans ; fait prisonnier avec ses compagnons, Vitrolles avait réussi à dissimuler son identité en se faisant passer pour attaché à la personne de Weissemberg et à détruire tous ses papiers compromettants, y compris les pouvoirs de Monsieur et les pièces écrites à l'encre sympathique ; il avait été conduit à Chaumont, à Joinville, à Bar-sur-Aube et enfin à Troyes ; chemin faisant il avait essuyé de nombreuses disgrâces et pu se convaincre de la haine que les habitants portaient aux alliés ; à Troyes il s'était évadé et, par Sens et Nemours, avait regagné Paris non sans peine et sans fatigue ; il était arrivé dans la nuit du 2 au 3 avril, et le 5 avril dans la matinée il s'était présenté chez Dalberg. A son grand dépit, il avait appris que l'empereur Alexandre, bien que sollicité fortement en faveur des Bourbons, avait résolu de laisser la France décider elle-même de son sort, que le Sénat, réuni à la convocation et sous la présidence de Talleyrand, avait nommé un gouvernement provisoire, délégué naturellement Talleyrand lui-même et ses complices à l'administration des affaires et les avait chargés de lui présenter une constitution dont il avait déterminé les bases principales. C'était la négation de ses principes, la ruine de ses projets ! Les hommes auxquels il allait avoir affaire admettaient bien la restauration de la monarchie bourbonienne, mais non du pouvoir absolu ; ils entendaient limiter l'autorité du roi en lui imposant une constitution, des chambres indépendantes, peut-être la liberté de la presse, sûrement le vote annuel de l'impôt, et, comble d'horreur, la consolidation de la vente des biens nationaux ! Et ces hommes n'étaient pas les premiers venus ; pendant plus de vingt ans ils avaient vaincu et gouverné la France et une partie de l'Europe ; ils étaient difficiles à émouvoir ; ils avaient vu tant de régimes, violé tant de serments, qu'ils étaient dénués de toute moralité politique ; et si, l'Empereur vaincu, ils envisageaient le retour du roi, c'était moins par

attachement aux Bourbons que par une sorte de système rotatif, avec l'intention bien nette de prendre leurs sûretés contre les abus dont ils avaient été témoins ou victimes pendant leur jeunesse.

Ainsi Vitrolles arrivait trop tard ! Ayant détruit ses pouvoirs, il ne pouvait songer à jouer le rôle de l'*alter ego* du lieutenant-général ; c'était à Monsieur à prendre en main la direction des affaires, dans le plus bref délai possible, et pour cela il fallait qu'il fût à Paris. Pour obtenir ce résultat, Vitrolles, pendant trente-six heures, déploya une extraordinaire activité ; il eut des entretiens avec Dalberg, Talleyrand, Nesselrode, l'empereur Alexandre, madame de Durfort, l'abbé de Montesquiou, le général Dessoles, commandant la garde nationale de Paris, la duchesse de Courlande, la comtesse Edmond de Périgord ; surtout il revint sans cesse à l'hôtel de la rue Saint-Florentin où Talleyrand tenait les séances du gouvernement provisoire dans sa chambre à coucher, où Dupont de Nemours et Roux-Laborie formaient avec quelques expéditionnaires les bureaux de ce gouvernement. Non sans peine il arracha à Alexandre, fort embarrassé de son rôle, et à Talleyrand, fort incertain du sien, l'autorisation d'aller chercher Monsieur à Nancy ; il régla avec Talleyrand les détails de l'entrée du prince et obtint que le gouvernement provisoire s'engageât à exercer toute son influence pour empêcher le Sénat de délibérer une constitution ou tout autre acte de nature à compromettre l'autorité du roi. Ce point acquis il fut convenu que Monsieur ferait son entrée à cheval, en habit de garde national, mais avec la cocarde blanche, escorté par la garde nationale ou par des troupes françaises, si l'on pouvait en réunir d'assez sûres ; qu'il recevrait à la barrière les clefs de la ville, présentées par le préfet de la Seine à la tête du corps municipal, qu'il se rendrait directement à Notre-Dame, où le Sénat, le Corps Législatif et toutes les autorités civiles et judiciaires seraient réunis pour assister à un *Te Deum*, et qu'enfin il irait établir sa résidence aux Tuileries. Le jour même de son arrivée Monsieur devait aller visiter les souverains alliés ; le lendemain le président et les membres du gouvernement provisoire porteraient au Sénat, pour y être vérifiées et enregistrées en séance solen-

nelle, les lettres patentes du roi nommant Monsieur lieutenant-général du royaume.

Vitrolles repartit dans la soirée du 4 avril pour Nancy où il arriva le 6 à 9 heures du matin pendant que le prince était à la cathédrale. Dans le conseil tenu au palais du gouvernement après la revue de la garnison russe, il exposa la situation politique et les raisons qui militaient en faveur d'un prompt départ : il fallait mettre un terme aux empiétements de l'empereur de Russie, qui prétendait au pouvoir suprême, mais ne savait qu'en faire ; il fallait se hâter de rendre à la France de la force et de la dignité devant l'Europe, la sortir de la fausse position où le nonchaloir de Talleyrand, la débilité du gouvernement provisoire l'avaient placée ; il fallait surtout diriger l'opinion, qui flottait au caprice des événements et montrait à l'égard des Bourbons plus de surprise que d'entraînement. Mais Monsieur n'était pas d'un caractère à prendre une décision rapide ; il rentrait dans son rôle de prince et le voyage d'un fils de France comportait des préparatifs compliqués, ne fût-ce que la confection d'uniformes de gardes nationaux pour le prince et pour sa suite. Le départ fut remis au lendemain.

Mais le soir un fâcheux vint troubler la fête ! Depuis Vesoul on était sans nouvelles de Wildermeth ; il arriva à Nancy en compagnie de l'inévitable Bombelles. Depuis Bar-sur-Aube, il avait fait du chemin ; après la délibération du grand conseil de guerre où fut décidée la marche sur Paris, l'empereur François, bien qu'il eût au plus haut point des entrailles d'État, eut une colique de pudeur, et laissant à ses alliés, avec ses propres troupes, le soin de précipiter du trône son gendre, sa fille et son petit-fils, prit le parti d'aller jouer du violon à Dijon ; Metternich l'y accompagna, Castlereagh et Hardenberg suivirent Metternich ; Wildermeth, avec la chancellerie autrichienne, se trouva également, à Dijon où, d'une façon tout à fait inattendue, il vit le succès couronner ses efforts.

Le 27 mars, vingt-quatre heures après son arrivée dans la capitale de la Bourgogne, Metternich reçut des nouvelles de nature à modifier singulièrement la position qu'il avait prise à l'égard des Bourbons. D'une part le duc d'Angoulême

était entré à Bordeaux, grâce à la complaisance de Wellington, à la trahison de Lynch, et aux intrigues des royalistes ; ainsi le drapeau blanc était arboré dans une grande ville ; le concours de personnages influents et d'une nombreuse population paraissait assuré ; on pouvait croire, ou du moins feindre de croire, que le Midi entier allait se soulever au cri de *Vive le roi !* D'autre part, l'entrée du comte d'Artois à Nancy, bien préparée par d'Alopeus, avait excité une apparence d'enthousiasme. Avec beaucoup de bonne volonté, on pouvait admettre que le peuple français s'était prononcé en faveur des Bourbons, spontanément, comme le demandaient les alliés, et qu'il acceptait de bonne grâce la restauration de l'ancienne dynastie. Il fallait ressaisir les cartes : Metternich, après avoir conféré avec Hardenberg et Castlereagh, se décida à faire une réponse favorable aux demandes et aux propositions du comte d'Artois et chargea Wildermeth de la lui porter.

Le texte de ce précieux document manque jusqu'ici à l'histoire, mais Wildermeth, qui avait assisté à sa rédaction, l'a résumé avec une fidélité contre laquelle aucun doute raisonnable ne peut s'élever : l'Europe, selon Metternich, était prête à appuyer le rétablissement des Bourbons ; toutefois elle y mettait quatre conditions : Louis XVIII serait un roi constitutionnel, il ratifierait la vente des biens nationaux, le libre exercice des cultes serait confirmé, les situations des fonctionnaires seraient maintenues, ainsi que la dette publique [1].

Le 31 mars Wildermeth se mit en route pour Nancy, porteur du document officiel dont il vient d'être question, en compagnie ou plutôt sous la surveillance de Bombelles ; celui-ci était chargé de remettre à Monsieur une lettre autographe de l'empereur d'Autriche l'invitant à se rendre au quartier-général à Langres, ainsi qu'une cocarde blanche ; Il eut l'adresse, bien digne d'un homme de cour, d'enlever au pauvre Suisse l'honneur et le profit de ses travaux ; introduit le premier auprès du comte d'Artois, il lui présenta la lettre de son souverain, puis la cocarde, que Monsieur fixa séance tenante à son chapeau, et il lui fit

1. Valfrey. *Le comte d'Artois en Alsace et en Lorraine dans les premiers mois de 1814.*

connaître les conditions mises par les puissances alliées à la reconnaissance des Bourbons ! La stupeur, la déception du prince et de ses courtisans furent immenses ; ainsi les monarques foulaient eux-mêmes aux pieds le droit monarchique, limitaient les pouvoirs du roi, refusaient les réparations dues à la noblesse et au clergé, imposaient aux catholiques le respect des cultes dissidents, maintenaient en leurs places usurpées les fonctionnaires de Bonaparte. Que devenait dans ces conditions le principe de la légitimité. Comment l'initiative réparatrice du lieutenant-général du royaume pourrait-elle s'exercer? Et l'invitation de se rendre au quartier-général ne cachait-elle pas l'arrière-pensée de retarder son arrivée à Paris jusqu'à ce que le Sénat eût mis sur pied une constitution, dont l'acceptation serait la carte forcée?

Bombelles interrogé chercha à expliquer les intentions de son maître par les motifs les plus honorables ; les alliés jugeaient nécessaire que le prince arrivât à Paris avec l'appui de l'Europe ; il serait environné de force et de conseils et pourrait prendre avec plus d'indépendance et de maturité les déterminations convenables à l'avenir ; on pourrait mettre à sa disposition les Français au service étranger, afin de former le noyau et les cadres d'une armée royale. Mais ses protestations dissimulaient mal la vérité ; Metternich recherchait la personne du prince pour en augmenter l'influence de l'Autriche, diminuer le rôle joué avec délices par l'empereur de Russie ; l'esprit de Hardenberg et de Castlereagh avait inspiré l'article garantissant aux protestants la liberté de leur culte. D'autre part, Wildermeth dut avouer qu'en dépit des déclarations de Vitrolles lors des conférences de Bar-sur-Seine, les alliés restaient en défiance de Monsieur et de ses amis, redoutaient les écarts de leur imagination et désiraient vivement les retenir loin de Paris jusqu'au moment où le roi pourrait prendre en main la direction des affaires.

Mais Monsieur et ses courtisans avaient soif de pouvoir, d'honneurs, d'argent. Ils écoutèrent donc favorablement Vitrolles qui s'éleva avec violence contre les propositions de l'Autriche : à son avis, il fallait arriver au plus tôt à Paris, le terrain politique était déblayé par les événements ; mais ne devait-on pas craindre qu'en l'absence du prince les survi-

vants de la République et de l'Empire n'essayassent de bâcler une constitution plus ou moins voisine de celle de 1791, de rendre ainsi impossible la reconstruction d'un édifice politique où le roi pouvait se mouvoir trop librement à leur gré? Bonaparte était encore à Fontainebleau ; la présence du lieutenant-général à Paris était nécessaire pour consommer la ruine de ses espérances et donner un centre de ralliement à ses adversaires. Enfin il serait beau de se confier sans réserve à la France, de se jeter entre elle et les vainqueurs, de la défendre des maux de la guerre, afin de donner à la cause des Bourbons un caractère national, qu'on lui contestait déjà.

Vitrolles eut gain de cause : Monsieur décida de se rendre à Paris et réexpédia Bombelles à l'empereur d'Autriche pour lui faire connaître la détermination prise et les motifs qui l'avaient entraînée. Toutefois, il remit son départ à la nuit du 8 au 9, peut-être par scrupule religieux, le 8 étant le Vendredi-Saint ; par prudence il fit répandre le bruit qu'il allait conférer à Dijon avec l'empereur d'Autriche ; le bruit courait en effet que le général de Piré se tenait sur la route de Paris pour enlever le prince et le livrer à Napoléon.

La fin du séjour à Nancy fut marquée par un incident hautement significatif de l'état d'esprit et des intentions de Monsieur. Il était naturel de faire reconnaître l'autorité royale dans les départements de l'Est où l'on se trouvait et où il fallait concilier les intérêts des populations, des troupes alliées et des garnisons françaises occupant encore de nombreuses places. Pour remplir cette mission extrêmement délicate, il eût été prudent de choisir un homme connaissant bien le pays, jouissant d'une influence et d'une réputation acquises par d'honorables services, dont l'hostilité au régime issu de la Révolution ne risquât pas de faire scandale. Or, le comte d'Artois alla prendre le comte Roger de Damas, homme de l'ancienne cour, émigré, officier de l'armée des princes, de l'armée de Condé et enfin de l'armée de Naples, dont le passé devait inspirer la plus juste défiance à ces officiers, à ces soldats qu'il eût été si nécessaire de s'attacher. C'était une faute de confier à un tel homme la mission de traiter avec les gouverneurs qui, au milieu d'une inondation d'ennemis, faisaient des efforts désespérés pour conserver à la France les

places de Lorraine et d'Alsace. C'en était une plus grande encore de donner à cet émigré qui ne savait rien de la France des pouvoirs pratiquement illimités, en l'autorisant à prendre telle mesure civile ou militaire, à contracter tels engagements, à passer telle transaction que le bien du service du roi lui suggérerait, en s'engageant par avance à ratifier tout ce qu'il ferait pendant la durée de son gouvernement. C'en était une capitale de s'arroger le droit de modifier les subdivisions administratives en désignant le territoire soumis à l'action de Roger de Damas comme les provinces de Lorraine, d'Alsace et des Trois Évêchés ; en affectant d'ignorer les départements, Monsieur laissait clairement entendre que dans son esprit, avec les princes anciens devaient revenir les anciennes institutions, les anciens titres, les anciennes dénominations, et comme premier résultat il inquiétait sur leur avenir tous les magistrats, tous les fonctionnaires, tous les employés de l'ordre administratif et judiciaire basé précisément sur l'existence des départements !

Qu'importaient d'ailleurs les détails au comte d'Artois ? Tout n'allait-il pas s'arranger à Paris ? Dans la soirée du Vendredi-Saint Monsieur quitta Nancy : dans sa berline prirent place le comte d'Escars, le duc de Polignac, le comte de Bruges ; Vitrolles suivait dans sa calèche avec l'abbé de Latil ; une troisième voiture contenant le personnel de service, fermait la marche. La dernière étape sur la route de Paris commençait.

Monsieur, incapable de mesurer les immenses difficultés de sa tâche, partait satisfait du présent, confiant dans l'avenir, persuadé qu'il était tout à coup devenu l'objet de l'amour de ce peuple dont plusieurs générations avaient été élevées dans des passions et des maximes opposées en tout à celles de la monarchie. L'exil, la guerre, les ruines, les deuils ne lui avaient rien appris ; il allait rentrer aux Tuileries comme un chef de famille dans sa maison après un long voyage, avec l'intention de faire bon accueil à ses amis et clients, de passer l'éponge sur les peccadilles, mais aussi d'exercer prompte et sévère justice sur les fautes graves. Surtout il ne se doutait pas des sentiments tumultueux que le retour des Bourbons allait soulever : dans le peuple des campagnes par l'inquié-

tude du rétablissement des droits féodaux ; dans la classe des acquéreurs de biens nationaux, par la crainte de voir leur propriété contestée ; dans celle des individus qui s'étaient fortement prononcés pour la République ou l'Empire, par les menaces pour leur sûreté personnelle ; dans celle des hommes éclairés qui voulaient pour leur pays des garanties d'ordre national et individuel analogues à celles possédées depuis tant de siècles par l'Angleterre, par l'étonnement où les jetait la prétention de faire émaner toutes les institutions de la puissance héréditaire du souverain ; dans l'armée enfin, par la perte ou le regret de tant d'espérances de fortune, de hauts grades, de gloire, que Napoléon présentait sans cesse à l'ambition ou à l'imagination des soldats et des généraux.

Et Monsieur ne pouvait être autrement. Les frères de Louis XVI se réveillaient d'un sommeil de vingt-cinq ans, l'esprit embrumé de quelques bribes de traditions médiévales, de théories des vieux légistes, de doctrines des théologiens gallicans ; ils avaient du pouvoir royal l'idée la plus absolue ; le roi, et donc son lieutenant-général, devaient se retrouver le naturel commandant et propriétaire de la France et des Français, l'unique et perpétuel représentant de la nation, le délégué spécial et sacré de Dieu lui-même ; comme tel, il avait non seulement le droit, mais même le devoir de ne tenir aucun compte des événements passés, des habitudes prises, des situations acquises, de remettre toutes personnes et toutes choses en leur ancienne place. Et si, par une extrême condescendance pour des sujets égarés, il consentait à faire étudier certaines réformes propres à donner des garanties à la nation contre le renouvellement des abus du pouvoir absolu, c'était avec l'intention bien arrêtée de n'en promulguer les formules qu'au moment choisi par lui. Le roi, les princes, leurs partisans n'étaient d'ailleurs nullement d'accord sur les modifications à apporter à l'antique constitution française : peut-être rétablirait-on les États généraux dans leur forme primitive, sur laquelle personne n'avait de notions bien précises ; peut-être admettrait-on la nécessité de leur consentement, mais pour les impôts fonciers seulement ; ceux-ci une fois votés, la périodicité des convocations ne

devant être nullement obligatoire ; au roi seul il appartiendrait de rendre au tiers-état le bonheur et l'indépendance, à la noblesse un juste éclat, au clergé une dignité convenable à cet ordre ; de reconstituer les provinces avec leurs assemblées locales et leurs magistratures traditionnelles ; de rétablir les bases de la propriété en résolvant la question des biens nationaux, sinon en obligeant les détenteurs à une restitution pure et simple, du moins en éveillant adroitement leurs scrupules et en leur facilitant les transactions avec les légitimes et anciens propriétaires [1].

Avec une loyauté parfaite, Monsieur dévoilait les doctrines qu'il se proposait d'appliquer, s'entourait des hommes qu'il comptait employer. La politique de 1830 est en germe dans celle de 1814 ; Jules de Polignac est le chef du cabinet du lieutenant-général du royaume comme il sera celui de Charles X ; l'abbé de Latil est son directeur de conscience, son conseiller secret, comme seize ans plus tard, revêtu de la pourpre romaine, il sera celui du roi de France. Et si pendant ces seize années la volonté de Louis XVIII, l'opposition grandissante du pays font échouer les audacieuses tentatives de retour à l'ancien régime, le prince et ses amis, fidèles aux convictions de toute leur vie, ne cesseront de souhaiter ce retour et d'y travailler par les moyens légaux ; n'obtenant pas le résultat désiré, ils trouveront légitime de recourir à un coup d'État pour restaurer la monarchie dans la plénitude de son droit et ils la précipiteront dans l'abîme.

FRANCIS LEFEBVRE DE BÉHAINE

1. Mémoires du baron de Frénilly.

LE MÉNAGE CLAYHANGER[1]

IX

DARTMOOR

— Qu'est-ce que c'est que ce télégramme que vous avez reçu cet après-midi, Hilda?

Edwin avait cette question sur le bout de la langue en revenant de l'imprimerie à côté de sa femme. Mais il ne put la formuler. Il y avait un an qu'il avait suivi le même trajet avec elle en revenant de chez les Benbow, et à présent il se rappelait naturellement sa colère de ce jour-là. Dans l'intervalle il avait acquis jusqu'à un certain point l'habitude de refréner sa curiosité et son envie de critiquer. Mais Hilda avait de son côté consolidé sa position. Et bien que son mari eût gagné en prestige, elle demeurait son égale. Elle semblait tirer de lui la force qu'il lui fallait pour continuer à lutter contre lui.

Pendant la dernière demi-heure passée à l'imprimerie, le grand, l'énorme problème qui préoccupait Edwin avait été de savoir s'il demanderait à Hilda d'expliquer certains phénomènes inquiétants dont son boudoir avait été le théâtre. Depuis douze mois environ, Hilda, il le savait, avait tenu une

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 octobre et du 1er novembre 1920.

correspondance irrégulière dont elle ne lui avait pas soufflé mot ; elle ne s'en cachait pas exactement, mais elle ne s'ouvrait pas à ce sujet. Dernièrement, autant qu'il avait pu s'en rendre compte, cette correspondance avait cessé. Et voici qu'aujourd'hui, il avait aperçu dans la corbeille à papiers de sa femme une enveloppe de télégramme. Seul dans le boudoir et jetant derrière lui vers la porte un regard coupable, il avait ramassé le papier roulé en boule et, en ayant effacé les plis, avait lu ces mots : « Mrs Edwin Clayhanger. » A cette époque, les femmes, même de notables commerçants, n'avaient pas tellement l'habitude de recevoir des pluies de télégrammes que l'arrivée d'un d'entre eux eût lieu sans qu'on la remarquât et sans laisser de traces dans la mémoire. Une telle arrivée constituait au contraire un événement dans la vie d'une femme. Le télégramme qu'il venait de découvrir pouvait être innocent et négligeable pour cent raisons diverses. Il pouvait par exemple avoir été envoyé par Janet ou concerner une répétition de la Société chorale ou venir d'un fournisseur d'Oldcastle ou se rapporter à la location d'un appartement au bord de la mer. Mais supposez qu'il ne fût ni innocent ni négligeable? Supposez qu'Hilda eût un secret?... Quel secret? Quel secret pouvait-on imaginer? Il n'en pouvait imaginer aucun. Et si, pourtant. Il en avait imaginé, il en imaginait un et en poursuivait l'élaboration en lui-même...

Il s'était dit à l'imprimerie : « Il se peut que je lui pose la question en rentrant. Je verrai. » Mais dans la rue, la sentant si près de son épaule, il était troublé et comprit qu'il ne dirait rien. Sa timidité et son orgueil s'unissaient pour l'en empêcher. Il savait qu'un mari sage aurait parlé. Il savait que le bon sens n'était pas la qualité maîtresse d'Hilda, et qu'en ne se livrant pas à elle, il pouvait s'attirer de nouveaux ennuis. Néanmoins il ne voulait pas parler. Dans cette grande guerre passionnée qu'est le mariage, ils s'écartaient ainsi l'un de l'autre, se tenant chacun sur la défensive, s'observant et se précipitant l'un sur l'autre parfois pour se battre ou s'embrasser. La chaleur de leurs baisers n'avait pas diminué, mais ces baisers apparaissaient souvent, à lui du moins, d'un illogisme intense. Car, bien qu'il se considérât comme un expert dans la science de la vie et un expert qui ne cessait de progresser,

il n'avait pas encore commencé à s'apercevoir que ces baisers constituaient la seule véritable logique de leur carrière conjugale.

— Il faut que j'aille voir Janet tout de suite, — dit Hilda. — Je prendrai le prochain tramway.

Il rejeta sa tête en arrière avec un air de dégoût. Elle n'en aurait donc jamais fini avec ses caprices?

— Je sens qu'il faut que j'y aille tout de suite, — dit-elle.

Il répondit :

— Et votre thé?

— Oh ! mon thé n'a aucune importance.

— Mais bien sûr que si. Si vous prenez votre thé tranquillement, vous vous apercevrez que la fin du monde n'est pas encore arrivée et vous pourrez aller voir Janet tout aussi bien sans révolutionner la maison.

Elle ferma les lèvres et sourit mystérieusement sans rien dire. Le fracas du tramway à vapeur de Hanbridge et Knype se faisait entendre derrière eux. Elle ne tourna pas la tête. Le tramway les rattrapa et s'arrêta à quelques mètres devant eux. Mais elle ne fit aucun signe au conducteur et le tramway reprit sa course.

Il avait vaincu. Les arguments étaient si convaincants qu'elle n'avait pas pu ne pas se laisser convaincre. Ils étaient plus forts que son obstination même qui, en règle générale, défiait n'importe quel raisonnement.

Lorsqu'ils arrivèrent chez eux, elle continuait à se sourire mystérieusement à elle-même. Elle ne quitta pas son chapeau — signe de trouble ! Il accomplit avec une ponctualité tranquille les rites qui précèdent le thé. Il sentait la présence de sa femme dans la maison, ordonnant le repas, lui donnant son caractère de douce intimité et de raffinement. L'odeur du poisson arrivait jusqu'à lui. Il percevait la déférence avec laquelle Ada s'adaptait à l'humeur sérieuse de sa maîtresse. Il entra dans la salle à manger. Ada le suivit avec un plateau chargé de choses chaudes. Hilda la suivit. Puis George entra à son tour, plus propre que d'habitude. Edwin savoura avec une satisfaction profonde ce fonctionnement de sa maison. Et sa femme avait cédé. Son instinct l'avait obligée à ne pas le

négliger ; elle avait été subjuguée par la sagacité de son mari. Du fond du cœur, elle devait admirer cette sagacité, quoi qu'elle dît ou parût, et sa passion irraisonnée pour lui était encore la force dominante dans sa vitalité.

— Hé bien, ça va, vous deux? — demanda-t-elle lorsqu'elle eut versé le thé et tandis qu'Edwin découpait le poisson.

Edwin leva les yeux.

— Je ne veux pas de thé, — dit-elle. — Je ne pourrais pas y toucher.

Elle se pencha, embrassa George, prit ses gants sur la desserte, et s'en alla, conservant son sourire mystérieux.

Edwin fut vexé par ce mouvement dramatique, mais se contint. Il ne s'agissait d'ailleurs de rien de grave et il lui fallait affecter devant George une sereine omniscience. D'ailleurs l'agrément du repas l'aidait à conserver son indifférence.

— Est-ce que vous ne saviez pas que votre mère avait besoin de sortir? — demanda-t-il avec une astuce étonnante.

— Si, elle me l'a dit en haut, — murmura George, — pendant qu'elle me lavait. Elle m'a dit qu'il fallait qu'elle aille revoir Tantine Janet.

Cette réponse fut un coup pour Edwin. Elle ne lui avait rien dit à lui, mais elle avait mis son fils au courant. Cependant sa sérénité ne se démentit pas. Il se mit à causer avec son beau-fils. Il y avait dans leur conversation ce mélange de liberté et de gêne qui est ordinaire aux mâles habitués à la présence d'une femme, lorsque cette femme est absente. Chacun sentait sur lui le poids d'une situation nouvelle, mystérieuse et grave. Chacun pensait à la femme absente et savait que l'autre y pensait aussi. Chacun refoulant une appréhension sérieuse, semblait dire sur un ton dégagé : « C'est assez amusant d'être un peu sans elle. Mais il faut que nous puissions compter sur son retour. » Rien ne les protégeait contre les ennuis domestiques. La stupidité possible de la cuisinière n'avait plus de frein. En ce qui concernait le simple mécanisme du ménage, ils éprouvaient un sentiment ridicule et amusant de danger lointain.

— Et qu'est-ce que vous avez fait tout l'après-midi? — demanda Edwin.

— Oh ! pas grand'chose.

— Je croyais que vous deviez venir à l'imprimerie et de là aller prendre le thé chez Tantine Clara?

— Oui. Mais maman m'a envoyé à Hanbridge.

— Oh ! — murmura Edwin sur un ton indifférent. — Ainsi votre mère vous a expédié à Hanbridge?

— Il a fallu que j'aille à la poste, — continua George. — Je crois qu'il s'agissait d'un télégramme, mais il était dans une enveloppe. Il y avait aussi de l'argent.

— Vraiment, — dit Edwin d'un air très indifférent.

Il fut néanmoins si ému qu'il quitta la table d'un saut brusque et s'en alla dans le jardin crépusculaire et froid sans plus faire attention à George. Celui-ci, habitué à ces mouvements soudains d'intérêt et d'oubli, continua son repas sans se troubler.

Vers huit heures et demie Hilda revint. Edwin fermait les rideaux dans le salon. Le gaz avait été allumé.

— Alicia a écrit à Janet, — s'écria-t-elle un peu essoufflée, — elle sait que Janet est souffrante et veut absolument qu'elle vienne chez elle à Dartmoor.

— Comment, à Dartmoor [1]? — murmura Edwin d'une voix étrange.

Ce simple nom de Dartmoor le faisait trembler.

— Ce n'est pas à Dartmoor même, — répondit-elle. — Je vais donc la conduire là-bas moi-même; elle est trop fatiguée pour voyager seule. Je lui ai tout raconté. Elle n'a pas été du tout surprise. C'est une drôle de famille.

Elle essayait de parler très naturellement, mais elle savait qu'elle n'y réussissait pas. Leurs yeux ne voulaient pas se rencontrer. Edwin se dit :

« Comme nous sommes loin de ce matin ! » Le hasard et le destin, comme des armées convergentes, semblaient le cerner.

Il pleuvait ce matin-là. Hilda déjà habillée, et n'ayant plus que ses gants à mettre pour être prête à sortir, était assise devant son bureau dans son boudoir, une tasse de thé à moitié vide à côté d'elle. Elle tourna la clef du grand tiroir central placé juste au-dessous de la table du bureau d'un geste particulier à la fois rapide et brutal. Un petit déclic très sec se

1. C'est dans la prison de Dartmoor que se trouvait George Cannon. (N. D. T.)

fit entendre. Il semblait ramasser en lui-même la tension qui, de l'esprit d'Hilda, se communiquait à toute la maison et à la ville même. Pour prendre Janet à la maison de santé et attraper à Knype le train de Crewe qui correspondait avec celui de Bristol et du Sud-Ouest, elle devait partir à neuf heures moins cinq.

Hilda ouvrit le tiroir et releva à demi la table du bureau pour en découvrir le contenu. Il était plein de papiers de toute sorte, de lettres, de factures, de buvard, de boutons et de plaques de portes, d'enveloppes. Il y avait aussi un petit livre ou deux. Un observateur partial comme l'était Edwin aurait dit que ce tiroir était extrêmement en désordre. Mais pour elle, qui y avait mis elle-même chacun de ces objets séparément et chacun pour un certain motif, il n'y avait aucun désordre. Son intelligence connaissait le plan du tiroir et tout ce qui en lui frappait son regard avait pour elle une bonne raison d'être là. Il y avait là un paquet de lettres dans une cachette, toutes de la même écriture molle et penchée et du même papier teinté. Une d'entre elles portait lisiblement la signature « Charlotte, M. Cannon » et ensuite, entre parenthèses (Cannonges). Ce dernier nom était le nom véritable du père de George et le seul que reconnût la loi. La lettre commençait ainsi : « Chère madame. Je crois de mon devoir de vous informer que mon mari persiste à affirmer qu'il est innocent du crime pour lequel il est maintenant en prison. Il désire que vous en soyez informée. Peut-être devrais-je vous dire que depuis le changement qui s'est opéré dans mes convictions religieuses, mes sentiments... » La première page finissait là. Hilda feuilleta les autres, préoccupée, les yeux fixés sur elles et lisant par-ci par-là quelques phrases au hasard. La première lettre était datée d'un an auparavant. Elle représentait le début de la résurrection de la partie de sa vie qu'elle croyait définitivement enterrée.

Elle n'avait rencontré Mrs Canonges qu'une fois, à l'occasion d'affaires légales. C'était une dame d'une vieillesse surprenante, aux cheveux tout à fait blancs, et elle s'était dit : « Quelle honte pour cette vieille femme amoureuse d'avoir acheté pour l'épouser un homme tellement plus jeune qu'elle ! Ce n'est pas étonnant qu'il se soit enfui loin d'elle ! »

Elle avait éprouvé une réelle répulsion devant cette créature décrépite mais proprette, bien vêtue et de bonnes manières, qui s'exprimait d'une voix calme avec d'aristocratiques inflexions. Et sa connaissance de la nature humaine et de ce dont elle est capable s'en trouva enrichie. Et lorsque George Cannon (que la justice ne connaissait que sous le nom de Canonges) eut été condamné à deux ans de travaux forcés pour l'avoir épousée, elle Hilda, elle avait jugé, en dépit de tout son ressentiment contre lui, que sa faute principale résidait dans son premier mariage, légal pourtant, et non point dans son second, tout illégal qu'il fût. Et c'était sa vieille épouse qui méritait le plus d'être punie. Et lorsque, avec une étrange naïveté, elle avait écrit à Hilda pour lui dire que, s'étant convertie au catholicisme, son mariage et son mari bigame et prisonnier étaient pour elle devenus sacrés, Hilda s'était dit avec un sardonique sourire : « Bien entendu ce sont toujours ces femmes-là qui tournent à la religion lorsqu'elles sont trop vieilles pour faire autre chose ! » Et lorsqu'elle avait appris que son séducteur avait été condamné à dix ans de travaux forcés (il aurait pu l'être à perpétuité) pour avoir fabriqué un billet de banque, Hilda s'était dit encore : « Évidemment, un homme qui s'est conduit envers moi comme l'a fait George est tout désigné pour devenir faux monnayeur ! Je ne suis pas du tout étonnée. Quelle nigaude j'ai été ! »

Une longue période de temps s'écoula avant l'arrivée de la lettre qui apportait la rumeur de l'innocence de George. Cette rumeur n'avait pas tout d'abord produit grand effet sur elle. Elle n'en avait pas soufflé mot à Edwin. La perspective de remuer les hontes de cette première partie de sa carrière dans une conversation avec son mari lui répugnait extrêmement. Elle ne voulait pas le faire. Elle n'en avait pas le droit. Tout ce qu'il y avait en elle de fier et d'indépendant le lui défendait. Cette histoire-là ne regardait pas Edwin. Ce fut peu à peu que cette rumeur finit par l'impressionner et cela surtout lorsque Mrs Cannon se mit à parler de témoins, de pétition au « Home Secretary » et d'un avocat pour suivre l'affaire. Elle semblait par son attitude à l'égard d'Hilda lui dire : « Vous et moi, nous nous sommes partagé cet homme. Nous

seules dans le monde entier. » Elle semblait supposer qu'Hilda s'intéressait à ses efforts. Elle avait raison. Hilda s'y intéressa. Son inflexibilité se relâcha. Sa rancune pardonna. Elle imagina, avec une compassion qui l'émouvait de façon presque intolérable, George Cannon souffrant injustement et mois après mois, interminablement, les horreurs de l'existence du forçat. Elle lut avec une avidité morbide le compte rendu des débats aux assises et puisa dans des journaux et des livres et ce que racontait Mrs Cannon des renseignements sur les prisons. Lorsque George Cannon fut transféré à Paakhurst dans l'île de Wight, puis de Paakhurst à Dartmoor, elle s'efforça d'espérer que l'air vif lui ferait du bien. Elle ne le considérait plus du tout comme un criminel, mais simplement comme quelqu'un qui avait été victime de sa passion pour elle. Elle-même avait été l'autre victime. Elle enrageait secrètement contre la justice anglaise, ses lenteurs, son inflexibilité, sa stupidité. Et, lorsque le principal témoin en faveur de la pétition mourut, elle enragea contre la fatalité. Le mouvement pour la libération de Cannon se ralentit pendant des mois. Dernièrement il avait été repris et avec bon espoir. Un de ses camarades avait quitté la prison (où il avait été envoyé pour un crime différent) et était prêt à déclarer sous serment l'innocence de Cannon.

Enfin Mrs Cannon avait écrit pour dire qu'elle était presque réduite à la misère et demander à Hilda de lui prêter dix livres comme contribution aux frais de l'affaire. Hilda ne les avait pas. Ce jour-là même, voyant Janet, elle lui avait dit :

— Dites donc, Jan, vous n'auriez pas dix livres à me prêter pour un jour ou deux?

Et elle avait eu un rire gêné. Janet toute rouge de plaisir avait répondu :

— Mais si, bien sûr ! J'ai encore ce billet de dix livres que m'a donné ce pauvre papa. Je l'ai toujours gardé en cas de malheur.

Son affection était trop grande pour qu'elle témoignât de la curiosité. Hilda avait envoyé le billet de banque à une heure tardive de la soirée. Le lendemain était arrivée une dépêche : « Télégraphiez si vous envoyez l'argent. » Hilda n'aurait

pour rien au monde voulu envoyer par l'intermédiaire du vieux directeur de la poste de Bursley un télégramme comme le sien et portant le nom de Cannon sur l'adresse. Sa crainte des racontars et des médisances était irrationnelle mais bien réelle. Elle avait donc envoyé son fidèle George porter son télégramme à Hanbridge. C'était aussi facile.

Après quelque hésitation, elle mit le paquet de lettres dans son sac à main pour l'emporter avec elle. Puis elle griffonna, de sa grande écriture décidée, une lettre dans laquelle elle donnait à Mrs Cannon son adresse temporaire et la fourra également dans son sac.

Son attitude envers Mrs Cannon, de même que son attitude envers son mari bigame, avait changé lentement et elle éprouvait maintenant en songeant à elle du respect et une sympathie attristée. Mrs Cannon avant de savoir qu'Hilda avait épousé Edwin, avait adressé sa première lettre à Mrs Cannon alors qu'elle aurait eu le droit de l'adresser à miss Lessways. A l'époque où elle tenait un boarding-house, il avait été impossible à Hilda pour des raisons commerciales d'abandonner le nom qui n'était pas légitimement le sien et de reprendre celui qu'elle portait jeune fille. La véritable Mrs Cannon, malgré la gravité de ses griefs contre son mari, avait respecté la situation difficile où se trouvait Hilda. Sa façon d'agir témoignait de sa générosité et de sa bonté et lui avait attiré la reconnaissance de l'imaginative Hilda. La ténacité dont elle faisait preuve, au cours de ses démarches pour obtenir la libération de son mari, et sa calme et raisonnable acceptation de toutes les terribles conséquences qu'entraînait pour elle le fait d'être l'épouse légale d'un forçat avaient également impressionné Hilda qui s'était dit : « Elle a de l'étoffe, cette vieille-là. » Et à présent elle ne voyait plus en elle une vieille femme aux désirs éhontés et pervers mais une victime de la passion, comme George Cannon lui-même. Elle se disait : « Cette vieille femme aime encore George Cannon. C'est dans cet amour qu'il faut chercher l'explication de sa rancune contre lui et aussi de sa compassion. »

— Maman.

George se tenait derrière elle.

— Hé bien, avez-vous fait descendre les bagages?

Elle fronçait les sourcils, mais George connaissait ces froncements nerveux et savait les interpréter.

Il fit signe que oui.

— Faut-il que je mette Dartmoor sur l'étiquette?

Elle secoua négativement la tête.

Pourquoi posait-il cette question? Elle n'avait pas une fois prononcé ce nom de Dartmoor. Pourquoi le mentionnait-il? Edwin en avait fait autant. Il avait dit « Quoi, à Dartmoor? » Est-ce qu'il soupçonnait l'existence de sa correspondance? Non. S'il l'avait soupçonnée il en aurait parlé. Elle le connaissait. Et même dans ce cas George, lui du moins, ne pouvait absolument se douter de rien... Voici qu'il était là devant elle, le fils d'un forçat, sans aucun nom qu'il eût le droit de porter. Il existait parce qu'elle et ce forçat n'avaient pas pu s'écarter l'un de l'autre. Son ignorance du passé était terrifiante et les dangers auxquels elle l'exposait terrifiants également. La belle confiance dont il faisait preuve en face du monde causait à sa mère une émotion qu'elle pouvait à peine supporter. Elle sentit qu'elle ne pourrait jamais racheter le mal qu'elle lui avait fait en lui donnant le jour.

Un bruit léger à la porte de la rue arriva jusqu'à eux.

— Voici oncle Edwin ! — s'écria l'enfant, s'empressant de courir au-devant de lui.

Elle s'avança jusqu'à la porte du boudoir.

— Edwin !

— Allo !

— Un instant.

Il entra, essuyant la pluie qui avait inondé son visage.

— Fermez la porte, voulez-vous?

Le ton à la fois pénétré et gêné sur lequel elle s exprimait réveilla les antagonismes secrets qui semblaient toujours les séparer. Elle les vit reparaître dans l'animation de ses yeux et dans la raideur de son attitude.

— Pourriez-vous me donner dix livres? — demanda-t-elle carrément.

— Dix livres? Pourquoi pas davantage?

Il se tenait sur la défensive et avait l'air de se dissimuler avec précaution derrière l'écran de ses soupçons. Elle fit avec

embarras un signe affirmatif. Elle voulait se montrer gracieuse, persuasive, enveloppante mais ne pouvait y parvenir. C'était pour rembourser Janet qu'elle avait besoin de cet argent. Elle aurait dû se le faire donner déjà, mais elle avait attendu et elle avait eu tort. Janet ne réclamerait pas son argent; elle n'en avait pas un besoin immédiat, mais Hilda ne pouvait supporter de lui devoir quelque chose. Ne point s'acquitter envers elle semblerait étrange, sinistre, équivoque. Leurs relations tout entières en souffriraient.

— Mais dites donc, ma petite, — protesta Edwin, — je vous ai déjà donné quarante fois autant d'argent que vous pouvez en dépenser.

— Je vous serais obligée de me les donner, — dit-elle, l'air sombre.

Cette façon de l'implorer, outre qu'elle manquait de force persuasive, avait un caractère trop général. Il n'y avait pas de franchise entre eux. Elle vit que ses soupçons se multipliaient. Que soupçonnait-il? Que pouvait-il soupçonner?... Ah ! Et pourquoi était-elle, elle-même, si craintive, si étrangement émue, à la pensée d'aller seulement sur les confins de la région de Dartmoor. Et pourquoi se sentait-elle coupable, et pourquoi son regard était-il embarrassé?

— Hé bien, je ne peux pas, — répondit-il. — Pas à présent, mais en cas d'imprévu je peux vous envoyer un chèque.

Elle était battue.

Le cab s'arrêta devant la maison, bien avant l'heure indiquée.

— C'est pour Janet, — murmura-t-elle avec désespoir.

Le visage d'Edwin changea d'expression.

— Pourquoi diable n'avez-vous pas commencé par là? — s'écria-t-il. — Je vais voir ce que je peux faire. Bien entendu, j'ai un billet de cinq livres dans mon portefeuille.

Il s'élança de la pièce, faisant battre la porte derrière lui.

Au bout de quelques secondes il revint.

— Voilà, — dit-il, tirant le billet de son portefeuille et y ajoutant nombre de pièces d'or et d'argent.

Hilda regardait par la fenêtre de derrière du cab. Elle ne bougea pas.

— Je n'en veux pas, merci, — répondit-elle froidement.

Et elle pensait : « Comme je suis bête ! »

— Oh ! — murmura-t-il, tout gêné.

— Vous le faites pour elle ! — continua-t-elle d'une voix coupante, — mais vous ne vouliez pas le faire pour moi !

Et elle se demanda : « Pourquoi est-ce que je parle ainsi ? »

Il plaqua l'argent avec colère sur le bureau et sortit. Elle pouvait l'entendre donnant des instructions à Ada et au cocher sur la façon de manier la grande valise.

— Allons, maman ! — cria George.

Elle regarda l'argent, le ramassa et le fourra dans son porte-monnaie. La tentation était irrésistible.

Dans le hall elle embrassa George et fit à Ada un signe de tête qu'accompagnait un sourire plaintif. Edwin se tenait sous le porche. Il ne s'avança pas vers elle et elle fit de même. Elle vit à son visage qu'il ne voudrait pas l'embrasser. L'étrange force qui l'avait obligée à le rendre hostile l'empêcha de se laisser toucher. Elle descendit les marches sous la pluie. Ils se firent un signe de tête. Il était entendu pour George et Ada que leurs adieux s'étaient faits dans le boudoir. Mais George et Ada avaient néanmoins leur idée. Il semblait à Hilda qu'au lieu d'aller faire une villégiature en compagnie de sa meilleure amie, elle s'éloignait vers une catastrophe lointaine qui impliquait la fin de son mariage. Et le fait que ni elle ni Edwin n'avait embrassé l'autre pesait davantage que tous les autres faits de l'univers. Et cependant qu'était-ce qu'un baiser? Jusqu'au moment où le cab se fût mis péniblement en route elle espéra dans un miracle. Mais il ne se produisit pas. Si seulement la veille au soir elle n'avait pas si absolument insisté pour que personne ne l'accompagnât à Knype !... Le porche de la maison disparut à ses yeux.

X

TAVY MANSION

Il faisait un doux et chaud soleil de Devonshire. Hilda était arrivée chez Alicia Hesketh la veille au soir. Harry Hesketh et elle se penchaient par-dessus la barrière en fil de fer haute d'un pied qui séparait le petit bassin de la pelouse. A côté

d'eux se trouvait un saint-bernard qui laissait pendre sa grande langue toute prête à baptiser les mains. Deux cygnes, étincelants dans la grande lumière, nageaient lentement çà et là ; l'un d'eux tenait une patte noire retournée sur son dos au milieu de ses plumes d'un blanc de duvet ; l'autre sifflait avec hostilité à l'adresse du chien qui dans la vaste bonhomie de son poil rude était absolument incapable de comprendre qu'une créature pût nourrir de la malveillance. De l'autre côté du bassin, surplombant un petit bateau amarré, un canard énorme coiffé d'une sorte de toupet vermillon reposait sur la balustrade du débarcadère. L'eau reflétait tout pêle-mêle dans un léger frisselis, le ciel bleu, les nuages arrondis et cotonneux, les oiseaux, les buissons, les fleurs, les herbes et les profondeurs d'un brun olivâtre de la garenne au delà du bassin où de petits enfants en blanc se bousculaient et criaient sous la garde d'une bonne vêtue également de blanc.

Harry se montrait extrêmement hospitalier, bon et aimable envers son invitée. A peine âgé de trente ans, il était grand et mince et distingué dans son allure. Il avait une belle moustache, de jolis yeux, des mains extrêmement brunes qui étaient velues aussi et ne faisait absolument aucun embarras. Bien qu'il eût hérité de Tavy Mansion et d'une grosse fortune à la mort d'une tante qui avait quitté Oldcastle et sa fumée pour épouser un propriétaire du Devonshire, il était dans ses façons jeune, modeste et ingénu. Hilda se disait en le regardant : « Il a tout, absolument tout ! Et pourtant le bonheur ne l'a pas gâté du tout ! » Bien qu'il n'eût rencontré Hilda que quelques fois au cours des années précédentes — et tout à fait par hasard, chez les Orgreave — il avait pris avec elle et conservé un ton d'intimité à partir du moment même où il l'avait trouvée avec Janet à la gare de Tavistock la veille au soir. Leur amitié aurait pu tout aussi bien dater de vingt ans que de vingt heures.

— Comment trouvez-vous Alicia? — demanda-t-il.

— Superbe, — répondit Hilda, jetant dans l'eau un dernier morceau de pain.

— Moi aussi, — dit-il. — Mais elle est perdue pour le tennis. C'est épatant d'avoir des bébés, seulement c'est la mort

du sport. En général elle s'arrange pour être hors de combat juste au milieu de la saison. Elle a pu jouer un peu cette année-ci, mais elle manque de feu sacré. Oui, c'est le feu sacré qui manque à madame.

— Hé oui, — dit Hilda. — On ne peut pas avoir tout ce qu'on veut, même pas vous.

— Pourquoi même pas moi? — demanda-t-il en riant.

Elle se contenta de le regarder avec un sourire mystérieux. Elle s'aperçut qu'il l'admirait, en raison probablement du caractère énigmatique de sa personnalité — si différente de celle d'Alicia — et elle éprouva une agréable satisfaction d'elle-même.

— Edwin fait beaucoup de tennis en ce moment?

— Edwin?—Elle répéta son nom tout étonnée, comme celui de quelqu'un qu'il n'était pas possible d'associer à l'idée de tennis.—Pas lui! Il n'a pas touché à une raquette de la saison. Il est bien assez occupé par ailleurs.

— On m'a dit qu'il devient un gros monsieur dans les Cinq Villes en tout cas, — dit Harry sérieusement. — Il paraît qu'il remue l'or à la pelle.

Hilda leva les sourcils et secoua la tête pour protester. Mais le respect marqué avec lequel Harry avait fait allusion à Edwin lui faisait plaisir. Elle se dit : « Ma parole, je deviens snob!

— Il faut se donner bien du mal à Bursley pour gagner de l'argent même dans notre petite sphère, — dit-elle.

Et elle semblait indiquer par là à quel point était spacieux le luxueux jardin qui s'étendait devant elle.

— J'aimerais revoir ce vieil Edwin.

— Je ne savais pas que vous étiez amis.

— Mais je le voyais assez souvent à Lane End House après mes fiançailles avec Alicia. Et même il a bien failli me battre une fois dans une partie de tennis à quatre.

— Edwin? — s'écria-t-elle.

— En personne... Il avait une façon à lui de dire des choses qui vous donnaient à penser après.

— Oh! vraiment, vous avez remarqué cela

— Est-ce qu'il le fait encore?

— Je... Je ne sais pas. Mais c'était son habitude.

— Vous auriez dû l'amener. Le fait est que je croyais bien qu'il arrivait. En tout cas j'avais dit à Alicia de l'inviter aussi dès que nous avons su que vous nous ameniez cette bonne Jan.

— Alicia m'en a dit un mot, c'est vrai. Mais lui, il n'a pas voulu en entendre parler ! Son travail, son travail ! Pas de congé de tout l'été.

— Je vais vous dire ce qu'il faut faire, — continua-t-il, l'air malin. — Refusez de revenir au domicile conjugal tant qu'il ne viendra pas vous chercher.

Elle eut un petit rire.

— Oh ! il ne viendra pas.

— Hé bien, — dit Harry avec une brusque décision, — nous verrons ce qu'on peut faire. Il faut vous dire que nous sommes assez habiles pour attirer les gens ici... Je me demande où sont ces dames?

Il se tourna et Hilda l'imita.

La maison bâtie à l'époque des George, en briques rouges, avait à ses fenêtres des carreaux octogonaux. Son large fronton cachait le centre du toit et sa peinture blanche brillait entre les cyprès et un ilex de l'autre côté de la pelouse parsemée d'arceaux de croquet. De chaque côté se dressaient des murs de doux feuillage formés par des arbustes soigneusement taillés qui s'allongeaient en allées sur le sol verdoyant aussi. Çà et là on apercevait un massif de fleurs rond ou ovale et d'autres fleurs faisaient au jardin une bordure arrondie. Tout était calme, sauf les oiseaux qui se mouvaient sur l'étang comme des navires, les enfants sous les arbres lointains et les petits nuages lents dans le ciel. La chaleur du soleil produisait l'effet d'une caresse.

Janet et Alicia se promenant enlacées, apparurent devant les cyprès. Janet portait encore le deuil et elle avait dans la main une ombrelle rouge appartenant à Alicia. Celle-ci était en blanc, un blanc point immaculé et un peu fripé. Elle n'avait que vingt-cinq ans. Elle était devenue forte, épanouie (un peu trop même) et se négligeait. Son corps avait la ligne et son visage l'amaigrissement qui caractérisent une jeune mère. Ses gestes étaient brusques, gauches et révélaient de la bonté d'âme. Sa bonne grosse affection s'étendait

non seulement à ses enfants mais à tous les êtres jeunes et à bon nombre de vieux. Elle nourrissait une passion pour ses enfants. Et elle disait ouvertement, avec une espèce de défi, qu'elle avait l'intention d'en avoir d'autres — beaucoup d'autres.

— Hé bien, ma fille ! — cria Harry.

Les deux sœurs s'arrêtèrent et dégagèrent leurs bras.

— Hé bien, mon garçon ! — répondit Alicia.

Mais elle regardait plus loin que son mari dans la direction de ses enfants.

Janet sourit, de son sourire éternellement résigné. Hilda, tout en le lui rendant malgré la distance qui les séparait, se rappela le ton sur lequel Harry avait dit : « cette bonne Jan » — et dans lequel il y avait de l'affection et un peu de mépris. Elle était « la bonne Jan » à présent. Si elle disparaissait, la vie se refermerait immédiatement sur elle et ni parent ni ami ne se trouverait privé d'elle. Quelques-uns diraient : « Peut-être vaut-il mieux pour elle qu'il en soit ainsi. » Et Janet le savait. Pendant les années qui avaient précédé immédiatement la mort de Mr et de Mrs Orgreave sa bonne et douce nature avait pris quelque aspérité dans ses rapports avec tout le monde, sauf son père et sa mère qu'elle protégeait. Maintenant elle était de nouveau toute tendresse et la douceur avec laquelle elle acquiesçait à tout semblait dire : « Je suis sans défense et demain je serai vieille. »

— Je vais télégraphier à Edwin Clayhanger de venir passer le « week-end » ici, — cria Harry.

Et Alicia cria de son côté :

— Épatant !

Hilda dit avec agitation :

— Vous n'allez pas le faire, si?

Elle n'avait nullement l'intention d'approuver cet agréable projet. Il y avait entre Edwin et elle une séparation définitive et la perspective de la maintenir ou de la faire cesser chez des étrangers lui semblait inconcevable. On ne pouvait faire ces choses-là que chez soi. Elle lui avait télégraphié qu'elle était bien arrivée, mais ne lui avait pas encore écrit ni même décidé sur quel ton le faire.

— Qu'est-ce que voulait cette dame Rotherwas? — demanda Harry en train de tailler un crayon pendant qu'Alicia servait le thé.

— C'était vous qu'elle voulait, naturellement, — répondit Alicia. — On joue au tennis chez elle lundi. Elle veut que vous jouiez contre le jeune Truscott. C'est moi qui lui en ai parlé. Nous irons tous. Vous aussi, Hida. Elle sera ravie. Je vous aurais demandé de venir si elle n'avait pas été si pressée.

Hilda demanda :

— Qui est-ce que Mrs Rotherwas?

— Son mari est un gros propriétaire de mines de charbon à Cardiff. Mais elle est la nièce ou quelque chose d'approchant du gouverneur de la prison de Dartmoor, et elle semble aider son cher oncle à tenir sa maison en ce moment. Ils nous feront visiter la prison avant le tennis. C'est extrêmement intéressant. Harry et moi l'avons vue une fois.

— Oh ! — murmura Hilda abasourdie.

— Voyons cette dépêche maintenant, — dit Harry. — Qu'est-ce que vous pensez de ça?

Il tendit la formule qu'il venait de remplir. Son télégramme était assez long et il n'y avait plus de place que pour deux mots.

Hilda ne put le déchiffrer. Elle voyait les lettres avec ses yeux, mais était incapable d'en interpréter le sens. Tout le temps elle se disait :

« J'irai dans cette prison. Je n'y peux rien. Je ne pourrai pas m'empêcher d'y aller. J'irai dans cette prison. Il faut que j'y aille. Qui aurait pu imaginer cela? Je suis obligée d'y aller et j'irai. »

Mais au lieu de s'opposer en bloc à l'envoi du télégramme, elle dit d'une voix étrange :

— C'est bien aimable à vous.

— Remplissez le reste, — dit Harry lui tendant son crayon.

— Qu'est-ce qu'il faut que je mette?

— Hé bien, vous pourriez mettre : « Contresigné, Hilda. » Ça l'achèvera.

— Voulez-vous l'écrire? — murmura-t-elle.

Il obéit.

— Mais Hilda, vous ne mangez rien ! — dit Alicia avec reproche.

— Je ne prendrai que du thé, — répondit Hilda sur un ton indifférent tout en se demandant si les autres avaient remarqué quelque chose dans l'expression de son visage.

Edwin et Harry se serrèrent la main avec un plaisir réciproque à la gare de Tavistock. Devant la porte se trouvait un dog-cart, avec un groom devant le cheval et un merveilleux fox-terrier couché dessous en position d'alerte. En une minute ils furent sortis de la ville. La campagne, quoique d'aspect froid avec ses haies minces et ses murs de granit, avait, dans la lumière du matin, une exquise beauté. Elle était coquette, soignée, en pleine maturité. On eût dit qu'elle n'avait rien à apprendre de l'avenir. Dans le lointain s'élevaient les pentes de la lande sévère et vivifiante. Une impression de santé, morale et physique, se dégageait de partout. Le passant robuste et bienveillant qu'on rencontrait vous ravigotait rien que par son salut. Le trot du cheval sur la route unie et serpentante, les bonds du chien, le rude contact de l'air sur la joue, tout contribuait à augmenter chez Edwin le plaisir de se sentir vivre. Il ne pouvait se refuser à reconnaître qu'il avait eu besoin d'un changement d'air. Il avait eu des préoccupations, dues peut-être à un excès de travail. Il avait tort de trop travailler. Il comprenait à présent qu'il n'y avait aucune raison qui l'empêchât d'être toujours heureux même avec Hilda. Il avait reçu d'elle une lettre courte mais gentille et qui contenait presque des regrets. Et en ce qui concernait ses appréhensions, quelle importance cela avait-il que Dartmoor fût si près? Aucune. Ce pays avait quelque chose de merveilleusement rassurant.

— Vous avez déjeuné? — demanda Harry.

— Oui, merci.

— Mettons que non. Nous serons là-bas juste à temps pour le break-fast. Vous ferez bien de manger un peu. Nous vous avons préparé une journée fatigante.

— Oh !

— Oui. Lunch de bonne heure et puis nous irons en voiture

à Princetown. Partie de tennis avec le gouverneur de la prison. Il nous la fera visiter. Ça vaut la peine d'être vu.

Edwin s'écria impulsivement :

— Nous tous? Hilda y va aussi?

— Certainement. Pourquoi pas?

Il leva son fouet et désigna un point à l'horizon :

— Contemplez nos nobles tours.

Edwin, vraiment scandalisé, se disait :

« Hilda est folle. Elle est complètement folle... Morbide n'est même pas le mot ! »

Il en restait confondu.

A Tavy Mansion une femme de chambre les informa que Mrs Hesketh et miss Orgreave se trouvaient dans la nursery et allaient descendre, mais que Mrs Clayhanger avait mal à la tête et restait couchée jusqu'au breakfast. Le maître de la maison amena lui-même Edwin jusqu'à la porte de la chambre de sa femme. Edwin s'était tout de suite rasséréné devant l'habileté de ce mal de tête d'Hilda. Il n'y avait pas à en douter, les femmes étaient adroites, encore que leur adresse fût peut-être dénuée de scrupules et de délicatesse, et que leurs façons de procéder dépassassent entièrement le savoir-faire masculin. Grâce au simple expédient du mal de tête, Hilda évitait l'épreuve qui consistait à rencontrer en public un mari avec lequel elle était quelque peu brouillée; elle se ménageait aussi un prétexte pour ne pas aller à Princetown et à la prison. Il valait certainement mieux, en ce qui concernait cette excursion à Dartmoor, se dégager au dernier moment que d'avoir refusé dès le début.

Comme il ouvrait la porte, il y avait en lui un mélange d'appréhension et de joyeuse espérance. Il nourrissait un gros grief contre Hilda dont l'attitude au moment de son départ avait été d'après lui inexcusable. Mais la chaleur de la brève dépêche qu'elle lui avait envoyée et de la lettre presque aussi brève où elle lui déclarait une fois de plus qu'elle l'aimait passionnément équivalait en réalité à une lettre de regrets qu'il s'empressait d'accepter. D'ailleurs son voyage en Devonshire représentait un gros effort de sa part, dont il se complimentait et pour lequel il s'attendait à de la gratitude.

Néanmoins, en dépit de ses dispositions pacifiques, il ne put sourire en entrant. Non, il ne le put pas !

Hilda se trouvait couchée au milieu d'un très grand lit et ses cheveux noirs étaient largement répandus sur l'oreiller. Sur un guéridon était placé un plateau à thé. Appuyé à son bras gauche, un petit bébé d'un an environ, habillé pour la journée, était confortablement accroupi. C'était Cecil, né le lendemain de l'enterrement de ses grands-parents. Ouvrant la bouche et tendant ses mains roses dont les doigts ressemblaient aux rayons d'une moitié d'étoile de mer, il regardait Edwin en faisant de grands yeux avec une curieuse expression de douce ironie. Hilda souriait avec amour et sans réserve. Puisqu'il en était ainsi Edwin pouvait sourire et son cœur se trouva soudainement allégé.

Hilda se disait : « Ce regard pensif et un peu triste de ses yeux n'a jamais changé et ne changera jamais. Quand on pense que ce grand nigaud a voyagé le dimanche alors qu'il aurait aussi bien pu venir le samedi s'il avait eu quelqu'un pour le décider ! Il a voyagé pendant vingt-quatre heures ou davantage et maintenant le voilà ! Comme j'ai honte de l'avoir entraîné ici malgré lui ! Mais il a bien voulu le faire pour moi ! Il l'a fait... Il fallait que je l'aie, cet après-midi !... Après tout, il doit s'entendre très bien aux affaires. Tout le monde le respecte, même ici. Nous pouvons devenir réellement riches à la fin. Est-ce que je l'ai jamais apprécié à sa valeur?... Et maintenant bien entendu je vais encore lui causer des ennuis. Pauvre chou ! »

— Allo ! Qui est-ce? — s'écria Edwin.

— Cecil. Sa maman l'a laissé ici avec sa Tantine Hilda.

« Encore un petit truc à elle ! » se dit-il. Il était content que le bébé fût là.

Il s'approcha du lit et, jetant autour de lui un regard inquiet, vit que sa valise était déjà mystérieusement arrivée.

— Hé bien, mon pauvre vieux ! Quel voyage ! — murmura Hilda avec compassion.

Elle ne pouvait s'empêcher de lui faire voir qu'elle était comme sa mère pour la sagesse et le bon sens.

— Oh ! pas si long ! — protesta-t-il aimablement.

Il était debout à côté d'elle. Elle le regardait bien en face

avec un air timide d'attendre quelque chose. Il se pencha et l'embrassa. Sous son baiser elle bougea un peu, passa son bras autour de son cou et se souleva légèrement pour se rapprocher de lui. Elle ferma les yeux. Elle ne voulait pas relâcher son étreinte. Elle semblait une fois de plus aspirer la vie qui se trouvait en lui. A la fin elle l'abandonna et poussa un grand soupir. Tout le passé qui ne cadrait pas avec ce baiser et ce soupir rentra immédiatement dans le néant et Edwin se sentit envahi par une assurance immense.

— Ainsi vous avez mal à la tête?

Elle fit une série de petits signes affirmatifs, conservant un sourire heureux.

— Je suis bien contente que vous soyez venu, mon chéri, — dit-elle au bout d'un moment. — Elle ressemblait avec son air soulagé et content à une jeune fille et même à une enfant. — Que devient George?

— Hé bien, comme c'était à moi à prendre une résolution, j'ai pensé qu'il valait mieux demander à Maggie de venir s'installer à la maison. C'était bien préférable à l'expédier chez Tantine Hamps.

— Et elle est venue?

— Oh, oui ! — répondit-il sur un ton indifférent comme s'il eût dit : « Mais bien sûr qu'elle est venue. »

— Alors vous avez reçu ma lettre à temps?

— Je ne l'aurais pas eue si j'étais parti le samedi matin comme vous le vouliez. Oh ! et voici une lettre pour vous.

Il la tira de sa poche. L'enveloppe était de ce papier de couleur spéciale qui lui était déjà familier. Hilda parut gênée en l'ouvrant. Edwin l'était aussi. Pour sauver la situation il mit son petit doigt dans la bouche du bébé. Cecil apprécia beaucoup ce genre de plaisanterie et, dès que le doigt eut abandonné ses gencives sans dents, il produisait une sorte de bruit de salive et de ronron et agita les bras pour indiquer qu'il fallait que le jeu continuât. Hilda se mit à lire en fronçant les sourcils. Edwin s'assit avec précaution sur le bord du lit et se pencha un peu en arrière de façon à se trouver à portée pour chatouiller le bébé à travers les broderies de sa robe. Et il jetait sur Hilda des regards prudents par-dessus le papier à lettre. Elle n'avait aucun mal de tête ; cela était évident. Et

pourtant, elle avait, de la façon la plus innocente et la plus touchante, répondu à sa question là-dessus par des signes de tête affirmatifs. Il lui aurait été tout à fait impossible de lui dire : « Voyons, vous savez bien que vous n'avez pas mal à la tête ! » Elle n'aurait pas toléré la vérité. La vérité l'aurait fait se transformer instantanément en martyre et l'aurait transformé lui en brute. Elle aurait soutenu, même si le tribunal du jugement dernier s'était soudain trouvé installé au pied de son lit de cuivre, qu'elle avait vraiment mal à la tête.

C'était avec une mentalité de cet ordre, réfléchit-il (impliquant bien entendu que sa propre mentalité n'aimait rien tant que la vérité) qu'il lui fallait vivre jusqu'à ce que l'un d'eux eût expiré. Il avait la sagesse de se remémorer que le code moral de la femme est différent de celui de l'homme. Mais la probité de son intelligence rejetait une telle explication, une telle excuse. Ce n'était pas que le code féminin fût différent. La femme n'en avait aucun, à moins que ce ne fût un code à l'usage du parfait opportuniste. Vivre avec elle était vivre avec un animal merveilleux et sauvage, plein de grâce, de ruse, aux gestes magnifiques et passionnés, capable d'affection terrifiante et de cruauté. Elle était à la fois indispensable et intolérable. Il sentait que pour lui tenir tête il avait besoin de toute sa force, de tout son flair, de toute sa duplicité. Le mystère qui avait demeuré une année entre lui et Hilda était contenu dans la lettre qui se trouvait à moins d'un mètre du bout de son nez. Il pouvait l'observer tandis qu'elle lisait et étudier son visage ; il savait qu'il était le plus avisé des deux et qu'elle se trouvait en état d'infériorité. En ce qui concernait la lettre elle avait à lutter sur un terrain choisi par lui. Et pourtant il lui était impossible de prévoir ce que seraient les dix prochaines minutes, si elle avancerait, reculerait, ferait une feinte ou se rendrait.

Elle dit :

— Voilà !

Et elle lui fit passer la lettre. Il put alors s'apercevoir qu'elle s'agitait.

La lettre était envoyée par la légitime Mrs Cannon. Et elle annonçait que, bien que rien d'officiel ne fût annoncé ni même chuchoté, son « sollicitor » avait appris d'un impor-

tant sous-ordre occupant une situation permanente au « Home Office » qu'on estimait que l'innocence de George Cannon était démontrée et que le pardon de la reine allait être incessamment accordé. Cette lettre était émouvante. Edwin, totalement ignorant de tout ce qui l'avait précédée, n'en saisit pas immédiatement la signification. Il ne comprit même pas d'abord ce dont il s'agissait. Lorsqu'il commença à le faire il eut un instant la sensation de s'en aller à la dérive. Il s'était attendu à tout sauf à cela. Ou plutôt il ne s'était absolument attendu à rien. Le choc fut rude.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-il, apparemment impatienté.

Hilda répondit :

— Il s'agit de George Cannon. Il paraît qu'il était absolument innocent dans cette affaire du billet de banque. C'est sa femme qui m'a écrit à ce sujet. Je ne vois pas pourquoi elle devait le faire. Mais elle l'a fait et bien entendu il a fallu que je réponde.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Je ne voulais pas vous ennuyer, mon chéri. Je savais que vous aviez assez de préoccupations avec votre imprimerie. D'ailleurs, je n'avais pas le droit de vous ennuyer avec une affaire comme celle-ci. Mais naturellement je veux vous montrer toutes ses lettres. Je les ai gardées.

Sans réplique ! Sans réplique ! Insincère, manigancé à l'avance, mais sans réplique !

Les allégations implicites que contenait son plaidoyer étaient de la plus simple, de la plus profonde ingénuité et pourtant il en était blessé : par exemple cette insinuation que l'effort nécessité par ses nouvelles occupations dépassait ses forces ! Comme s'il ne pouvait pas supporter cette fatigue-là et ne l'avait pas déjà supportée facilement ! Comme si le fonctionnement de sa nouvelle imprimerie devait entraîner chez lui l'incapacité de remplir ses devoirs dans l'association conjugale ! Et puis cette adresse diabolique avec laquelle elle prétendait que ses cachotteries étaient nécessaires au point de vue moral, puisqu'il ne fallait pas le tourmenter avec des histoires datant d'avant son mariage ! Et enfin cette assertion sous-entendue que cette correspondance devait exciter sa

jalousie et qu'il pouvait exiger qu'elle la lui montrât... Il restait impitoyablement insensible à présent aux signaux que lui faisait Cecil pour attirer son attention... Il savait qu'il ne recevrait aucun autre éclaircissement sur le long mystère de ces derniers douze mois. Ses craintes, ses appréhensions, ses tourments devaient disparaître devant ces quelques mots. Elle ne rachèterait rien, ne donnerait aucune compensation, ne le dédommagerait pas. La grande scène d'explications et de soumission à laquelle il avait droit ne viendrait jamais. Du point de vue sentimental il était volé et ne pouvait se faire rendre justice. Et pour couronner le tout, il lui fallait avoir l'air de croire et d'affirmer que la justice régnait encore en ce monde.

— N'est-ce point terrible? — murmura Hilda. — Penser qu'il est resté en prison tout ce temps-là !

Il vit que ses yeux étaient humides et que son émotion augmentait.

Il fit un signe de tête pour montrer sa sympathie.

Il se dit :

« Il va falloir du doigté avec elle. Je vois ça ! »

Lui aussi, aussi bien qu'elle, imaginait et comprenait ce qu'avait de terrible cette tragédie de l'emprisonnement injustifié de George Cannon. Il avait assez de cœur pour se réjouir que cet innocent (innocent du moins de ce crime-là) dût être relâché. Mais en même temps il ne pouvait étouffer une inquiétude et un regret où il y avait de la bassesse. Les yeux fixés sur sa femme, il craignait le moment où George Cannon allait sortir de prison ayant acquis ce prestige de victime qui est si puissant sur les femmes. Oui, l'amoureux qu'il y avait en lui eût préféré que George Cannon restât en prison pour toujours. N'avait-il pas entendu dire, n'avait-il pas lu, n'avait-il pas vu au théâtre qu'une femme n'oublie jamais son premier homme? C'était absurde tout cela ! Et d'une psychologie artificielle et théâtrale ! Et pourtant... Si c'était vrai !... Regardez ses yeux !

— Je suppose qu'il est innocent? — dit-il sur un ton bourru.

Car il se méfiait ou affectait de se méfier de ce que pouvaient faire ces deux femmes liguées ensemble — l'épouse légitime de Cannon et sa victime. Est-ce que par hasard elles n'avaient

pas été abusées? Il ne savait rien, n'était au courant d'aucun détail utile, de rien qui fût convaincant — et ne saurait jamais rien ! n'était-ce point stupéfiant que ce bigame eût ces deux femmes pour lui, travaillant à sa défense ou pleurant sur ses malheurs?

— Il est sûrement innocent, — répondit Hilda, pensive et d'une voix défaillante.

— Où est-il maintenant, là-bas?

Il indiqua d'un geste les hauteurs de Dartmoor qu'ils avaient encore à visiter.

— Je le crois.

— Je croyais qu'on les renvoyait toujours à Londres avant de les relâcher.

— Je pense qu'on le fera; c'est peut-être déjà fait.

Il s'adoucit, devint plus indulgent. Il reconnut que l'émotion de sa femme était naturelle. Elle avait été intimement associée à la vie de cet homme. La culpabilité reconnue de Cannon sur un point, et tout ce qu'elle avait souffert en conséquence ne rendaient que plus poignant le fait qu'il fût innocent sur l'autre point. Contrairement à ce qu'on croit généralement, un coquin malheureux doit provoquer plus de sympathie qu'un honnête homme dans le même cas. Edwin sentait tout cela. Lui, il était à plaindre, mais personne excepté lui ne s'en apercevait. Son rôle serait difficile. Mais tout son orgueil, toute sa confiance en lui-même s'unissaient pour lui ordonner de le bien jouer, de faire appel à toutes les ressources de son savoir-faire masculin et de montrer ainsi qu'il était réellement ce qu'il croyait être. L'avenir serait assuré parce qu'il se montrerait à la hauteur des circonstances. Pourquoi redouter cet avenir? Son cœur gonflé de bonté et de tendresse se rapprochait de celui d'Hilda et il voyait ou s'imaginait voir que toute leur guérilla avait tendu à ce résultat, avait peut-être été causée par lui et trouverait en lui une noble fin.

Juste à ce moment, un bruit mystérieux pénétra dans la chambre augmentant peu à peu de volume jusqu'à devenir un fracas assourdissant, puis il diminua lentement et mourut.

— Je suppose que c'est le breakfast, — dit Edwin d'un ton indifférent.

L'organisation du home anglais fonctionnait. Même dans cette calme retraite de leur chambre, Hilda et Edwin sentaient l'influence irrésistible de son mécanisme. Le gong produisit sur Cecil un effet physique. Ses déceptions, le sentiment qu'il avait d'être délaissé se concentrèrent dans sa gorge gonflée et éclatèrent dans un hurlement. Hilda le prit dans son bras droit, le caressa et l'appela de toutes sortes de petits noms tendres.

Comme Edwin se levait, elle le retint de sa main gauche et l'attira doucement vers elle, demandant un baiser. Il l'embrassa. Elle demeura contre lui. Il pouvait voir à une distance de quelques centimètres la sombre couleur de ses yeux éblouis et humides que voilaient à demi ses longs cils. Et il pouvait sentir le tout petit corps du bébé qui reniflait quelque part tout près de sa tête.

— Vous feriez mieux de rester où vous êtes, conseilla-t-il sur un ton détaché.

Hilda se dit :

« Le moment est venu. Il va être furieux, mais je n'y puis rien. »

Elle dit tout haut :

— Oh, non ! Je serai vite bien. Je vais me lever dans une demi-heure.

— Mais alors, comment ferez-vous pour ne pas aller à Princetown?

— Oh, Edwin ! Il faut que j'y aille ! Je leur ai dit que j'irais.

Il fut renversé. Elle était déconcertante au delà de toute limite ! Son irritation fut violente. Il se leva et s'écarta d'elle.

— Vous leur avez dit que vous iriez ! — s'écria-t-il. — Qu'est-ce que ça peut bien faire? Êtes-vous absolument folle?

Elle se raidit. Ses traits prirent de la dureté. Elle était poussée à bout par le terrible soulagement qu'elle éprouvait à l'égard de George Cannon et par l'émotion également terrible que provoquait en elle l'énigmatique et irrésistible fascination de la prison de Dartmoor. Un profond ressentiment contre Edwin s'empara d'elle. Elle sentit la brute en lui, et que jamais il ne comprendrait tout à fait les choses. Elle sentit toute l'étendue de sa propre faiblesse et de sa force à lui,

mais elle était décidée. Au fond elle savait que sa faiblesse était plus forte que la force de son mari.

— Il faut que j'y aille ! — répéta-t-elle.

— C'est une idée maladive tout simplement ! — dit-il avec fureur. — Maladive !... Hé bien, je ne veux pas. Je ne vous y laisserai pas aller. C'est clair?

Elle garda le silence. Terriblement agité, maudissant les femmes, oubliant complètement et subitement ses magnifiques résolutions, Edwin descendit au breakfast servi dans cette grande maison qui lui était étrangère. L'existence était quelque chose de monstrueux.

Et avant que la matinée fût à moitié passée, Hilda vint dans le jardin où tout le monde flânait. Alicia et Janet l'embrassèrent avec affection. Elle dit que son mal de tête avait disparu.

— C'est bien sûr que vous vous sentez la force de venir cet après-midi, ma chérie? — demanda Janet.

— Oh oui ! — répondit-elle d'un ton léger. — Ça me fera du bien.

Edwin était désarmé. Il se dit, se rappelant avec vexation la défense suprême qu'il avait faite à Hilda avec tant de fermeté dans leur chambre :

« Personne ne pourrait être à la hauteur de circonstances pareilles. »

XI

LA PRISON

Harry avait fait atteler deux cobs vigoureux et rapides à son phaéton léger. Il conduisait lui-même et Hilda était assise à côté de lui. Il se vantait de couvrir les dix milles de la route, qui comprenaient une montée de mille pieds, en une heure et quart. Une voiture de louage aurait mis deux heures.

Lorsqu'ils eurent quitté la ville et se trouvèrent sur la longue montée en ligne droite qui traverse la lande dans la direction de Longport, les chevaux se montrèrent dignes

de la confiance qu'ils inspiraient. C'étaient des bêtes ardentes, généreuses, ayant une noble conception de la grandeur de leur tâche en cette vie, et l'accomplissant d'un élan irrésistible et magnifique. Les pierres mal jointes de la route volaient sous leurs sabots qui se posaient en de grandes foulées sur la bruyère douce et sombre étendue sur les deux côtés. Le fouet d'Harry planait affectueusement sur leurs dos jumelés sans jamais les toucher et il se souriait mystérieusement à lui-même. Il ne désirait pas parler. Hilda non plus. Le mouvement de la voiture avait sur elle une influence vivifiante et enivrante qui rendait toute pensée impossible. Elle débordait d'une émotion semblable à un liquide inanalysable et dangereux. Elle n'était pas heureuse, elle n'était pas malheureuse ; la sensation de sa propre existence et de l'existence de l'air et de la terre si intimement rattachée à la sienne était accablante. Elle aurait prolongé cette promenade indéfiniment et pourtant elle désirait la prison avec intensité, quelque terreur qu'elle lînt en réserve pour elle. De temps en temps, elle relevait la couverture, ornée de broderies et d'un monogramme, qui glissait lentement, découvrant sa jupe, le pantalon de tennis en flanelle d'Harry et deux raquettes placées entre eux comme dans une presse. Harry songeait peut-être à certains coups.

Ils se trouvaient à présent au milieu de la lande. Derrière et devant eux, et de chaque côté, il n'y avait qu'elle et le ciel. Celui-ci, vaste hémisphère de nuages, de bleu et de soleil à la géographie compliquée et toujours décevante, faisait apercevoir toutes les teintes de la bruyère et du granit. Il faisait une de ces journées où chaque couleur se divise en milliers de nuances chacune plus riche et d'une beauté plus douce que les autres. Sur la pente du « Great Mis » la pluie tombait, tandis que sur le petit « Vixen Tor » des points de mica étincelaient dans la lumière. Rien ne se laissait apercevoir sur toute l'étendue de la lande, sauf çà et là un poney à longue queue ou une petite chaumière isolée dans cette solitude. Edwin n'avait jamais vu jusqu'ici les parties sauvages de l'Angleterre et ce qu'il y avait en elles de primitif et de sain éveillait en lui l'homme primitif. La beauté vigoureuse, simple et grandiose de ce paysage donnait l'illusion

sublime que la civilisation ne valait pas la peine qu'on la conservât. Les Cinq Villes lui apparaissaient intolérables avec leur malpropreté, leur laideur, l'ennuyeuse complication de l'existence qu'on y menait. La lithographie — il suffisait de songer à ce mot-là pour sentir la médiocrité de la chose ! La fortune, les possessions, les convenances, toutes les garanties de la vie moderne, que c'était donc futile cela ! Il aurait volontiers vécu avec Hilda sur cette lande, procréant des enfants, regardant avec satisfaction s'arrondir son épouse féconde et celle-ci entourée de sa nichée, tous avec des visages battus par le vent et la pluie et brunis par le soleil. Il avait un désir extraordinaire, douloureux, d'une vie de ce genre. Et il songea qu'Hilda serait capable de la partager avec lui. Oui, il en était sûr !

Il se sentit envahi par un sentiment d'optimisme exalté et grave. Il comprit qu'il s'était tourmenté pour des riens. Puisqu'elle voulait visiter la prison qu'elle le fasse ! Pourquoi pas? Lui du moins n'en ferait rien. Il avait une horreur de la perversion qui était presque aussi forte que son horreur de la sentimentalité. Mais cette perversion d'Hilda était inoffensive. Il était impossible qu'elle rencontrât George Cannon. Une pareille occurrence était entièrement improbable. Sa perversion se guérirait d'elle-même. Il avait pitié d'elle, la chérissait et en pensée l'enveloppait tendrement dans sa sagesse protectrice qui savait sympathiser avec elle.

Une ville où le granit dominait plus que sur la lande elle-même, montra peu à peu ses toits au cœur même de ce désert. Les chevaux infatigables accélérèrent l'allure. Des villas, une école, une église, une lourde tour d'église se succédèrent. Tout autour, au delà de la petite ville, les collines dressaient leurs pentes tourmentées et surmontées de masses de pierres colossales, qui faisaient songer à la jeunesse de notre planète. Dans l'air flottait quelque chose qui produisait l'effet d'un merveilleux tonique. Le phaéton dépassa un gros bouquet d'arbres qui cachait une maison, puis, l'instant d'après, apparut comme par magie une grande entrée voûtée en briques et pierres surmontée de cette inscription :

PARCERE SUBJECTIS

La voiture s'arrêta et aussitôt des nuages de vapeur s'élevèrent des chevaux.

« Virgile ! » pensa Edwin, considérant cette entrée qui le remplissait d'horreur soudaine comme une chose déplacée, répugnante.

Moins de dix minutes plus tard, lui, Hilda et Alicia se trouvaient sous cette voûte en compagnie de trois étrangers. Les événements s'étaient vite succédé et à son détriment. Le gouverneur avait été obligé de s'absenter et en son absence un haut fonctionnaire de la prison avait été député pour faire visiter l'établissement à ses hôtes, Le fonctionnaire était le premier des trois étrangers ; les deux autres étaient des visiteurs. Janet avait dit qu'elle ne voulait pas voir la prison parce qu'elle avait l'intention de jouer au tennis et ne voulait pas se fatiguer. Alicia déclara aimablement qu'elle, en tout cas, accompagnerait Hilda, et que, bien qu'elle eût déjà vu la prison, celle-ci était assez intéressante pour mériter une autre visite.

Edwin là-dessus avait décidé qu'il resterait avec Janet. Mais Mrs Rotherwas, qui l'avait reçu de la façon la plus charmante et la plus amicale, avait montré de la surprise, presque du chagrin. Comment, venir à Princetown, sans visiter cette merveilleuse prison quand l'occasion s'en présentait ! Edwin dut céder. La dernière recommandation de la maîtresse de la maison fut de ne pas être trop longtemps. Mais le haut fonctionnaire dit confidentiellement aux visiteurs qu'il fallait tout au moins s'approcher des bâtiments avec le décorum voulu, et il les conduisit fièrement, en propriétaire, jusqu'à l'entrée principale où le phaéton s'était arrêté.

Un geôlier qui se trouvait de l'autre côté de cette porte immense agita un gros trousseau de clefs d'un geste théâtral. Le portail s'ouvrit, faisant se rengorger le haut fonctionnaire, et, l'instant d'après, ses hôtes se trouvèrent enfermés dans la cour extérieure. La lande et tout ce qu'elle contenait se trouva séparée d'eux par une infranchissable barrière. Comme le groupe traversait lentement l'espace clos de tous côtés par des façades jaune sombre, et se dirigeait vers une perspective

d'autres portes et bâtiments, le haut fonctionnaire et les deux visiteurs étrangers se mirent à causer par-dessus la tête d'Hilda et d'Alicia. Les deux femmes se tenaient tout près l'une de l'autre et le haut fonctionnaire les protégeait chevaleresquement ; les deux hommes étaient amis et Edwin se trouvait en dehors de cet arrangement. Il marchait à la remorque comme quelqu'un que personne ne désire, mais qu'on ne peut pas abandonner. Il allait, gêné, misérable, plein de rancune et d'une sombre irritation.

Une seconde paire de portes de fer furent ouvertes avec les mêmes minuties et d'une façon aussi théâtrale que la première. Vint ensuite un autre espace découvert, puis une troisième paire de portes de fer, dernier et terrible obstacle, et l'on se trouva enfin à l'intérieur d'un bâtiment, perdant ainsi jusqu'à la vue du ciel de la lande. Edwin, ennuyé, dégoûté, honteux et abattu, se soumit avec un abandon orgueilleux à cette horrible épreuve.

Hilda n'avait qu'une pensée — allait-elle apercevoir le prisonnier innocent? Les excursionnistes se trouvaient maintenant engagés dans une série de corridors et d'escaliers. Leur guide leur avait dit que, la visite devant être courte, il se bornerait à leur montrer surtout la partie moderne de la prison. Jusque-là on n'avait pas rencontré de prisonniers et guère de geôliers. Les deux messieurs apportaient à la question des évasions un intérêt scientifique. Est-ce que les prisonniers s'échappaient jamais?

— Jamais, — répondit le haut fonctionnaire avec un air satisfait.

— C'est impossible, je suppose. Même lorsqu'ils travaillent dehors, sur la lande? Les gardiens sont d'assez bons tireurs, hé?

— C'est pratiquement impossible, — répondit leur interlocuteur. — Mais il y a un moyen.

Il leva les yeux en haut et en bas de l'escalier dont ils occupaient un palier et baissa la voix avec précaution. :

— Bien entendu, ce que je vous dis là est confidentiel. Si un de nos brouillards de Dartmoor arrivait brusquement et que de bons amis du dehors aient préparé des vêtements et des vivres dans un endroit convenu d'avance, alors, théo-

riquement — je dis théoriquement — un homme pourrait s'échapper. Mais ce n'est jamais arrivé.

— Je suppose que vous avez toujours le système du silence?

Le haut fonctionnaire fit un signe affirmatif.

— Silence absolu?

— Absolu.

— Comme ça doit être terrible ! — dit Alicia avec un rire nerveux.

L'autre haussa les épaules et les deux messieurs murmurèrent des axiomes rassurants sur la discipline.

Émergeant de l'escalier, ils entrèrent dans une salle de fer sonore et colossale. Elle était vide et tout autour couraient des galeries en fer perforé protégées par des balustrades, en fer également. Les visiteurs se trouvaient sur celle qui formait le second étage et dominaient de cette hauteur le rez-de-chaussée de pierre. Il y avait encore deux galeries au-dessus d'eux. Dans le lointain, venant du côté opposé, un rayon de soleil frauduleusement glissé à l'intérieur de la salle en perçait la demi-obscurité et éclairait une série de portes. Ces portes s'alignaient le long de chaque galerie. Chacune avait un judas, un trou de serrure et un numéro. Plus Hilda les considérait et plus elles semblaient nombreuses, s'alignant à l'infini comme dans un cauchemar. On eût dit un énorme clapier destiné à renfermer des lapins innombrables. A travers toute la largeur et dans toute la longueur de l'énorme salle s'étendait un grand filet, suspendu à la hauteur de la première galerie.

— C'est pour empêcher les suicides? — suggéra un des messieurs.

— Oui, — répondit le haut fonctionnaire.

— Bonne idée.

Lorsque l'écho, mis en branle par ces mots, se fut tu, un moment de silence suivit. L'oreille tâchait vainement de saisir le moindre son. Dans cette absence de tout bruit, les murs de granit et les mailles de fer également implacables prenaient dans l'horrible vision une importance obsédante. L'âme ici n'avait pas de place.

— Est-ce que ces cellules sont occupées? — demanda timidement Alicia.

— Pas encore, Mrs Hesketh. Il est trop tôt. Quelques-unes le sont.

Hilda songea :

« Il est peut-être ici, derrière une de ces portes. »

Son cœur défaillait sous la double influence de sa compassion et de sa révolte.

« Non, se dit-elle, se rassurant. On a dû l'emmener déjà. Il est impossible qu'il soit ici. Il est innocent. »

— Peut-être voudriez-vous voir une de ces cellules? — demanda le haut fonctionnaire.

Un gardien apparut, et, avec l'inévitable bruit de clefs, ouvrit une porte. Tout le monde entra. La cellule était longue et étroite, assez haute de plafond, peinte en blanc bleuâtre, et à peine éclairée par une petite fenêtre à la vitre obscure qui s'ouvrait très haut dans un mur extrêmement épais. Le lit se touvait contre le mur. Il n'y avait avec lui qu'un escabeau, une tablette et quelques ustensiles pour garnir l'horrible moitié de la pièce. Quelqu'un prit le vieux livre qui se trouvait sur la tablette. C'était une Bible en grec. On s'étonna de cette marque de culture chez un prisonnier et la hauteur de la chute sociale qu'elle semblait indiquer.

Le haut fonctionnaire sourit.

— Ils font souvent exprès de demander des choses de ce genre-là, — dit-il. — Ils s'imaginent que ça produit de l'effet. Ils sont très naïfs au fond, vous savez.

« Cette cellule-ci est peut-être la sienne, songea Hilda. Peut-être est-il resté ici pendant tous ces mois, toutes ces années, sachant qu'il était innocent. Peut-être a-t-il pensé à moi dans cette cellule. »

Elle jeta dans la direction d'Edwin un regard prudent, mais celui-ci se refusa à le rencontrer.

On sortit. En se dirigeant vers les ateliers, les visiteurs aperçurent les vieux bâtiments de la prison qui avaient servi pendant les guerres du premier Empire. Ils étaient sombres à un degré incroyable et ressemblaient à des catacombes.

— Nous n'employons pas cette partie de la prison à moins que nous ne soyons très à l'étroit, — dit le haut fonctionnaire.

Et il fit remarquer le contraste qui existait entre elle et

les avantages offerts par la salle claire, spacieuse et hygiénique qu'ils venaient de quitter, pour prouver que la civilisation ne cesse jamais de progresser.

Puis, soudain, au bout d'un corridor, une porte s'ouvrit et l'on se trouva dans l'atelier du tailleur. C'était une grande pièce de forme irrégulière, qu'emplissaient une puanteur vigoureuse et de grotesques êtres humains assis à la turque Ils étaient pour la plupart vêtus d'une étoffe spéciale de couleur brune ornée de larges flèches. Leur uniforme consistait en veste courte, culottes bouffantes, bas noirs et souliers de couleur. Leurs cheveux étaient coupés si court qu'ils avaient l'air d'être chauves et leurs grandes oreilles écartées formaient avec leur crâne pelé un angle impressionnant. Tous les âges étaient représentés ; tous ces hommes paraissaient néanmoins ridicules dans leurs effroyables oripeaux. Certains considérèrent avec indifférence les nouveaux arrivants ; d'autres ne parurent pas s'apercevoir de leur entrée. Ils étaient tous en train de coudre, accroupis, dans cette puanteur, sous la surveillance de huit gardiens vêtus de bleu et armés.

— Combien? — demanda machinalement le haut fonctionnaire.

— Quarante-neuf, monsieur, — répondit un gardien.

Et Hilda examina attentivement toutes ces figures répugnantes et sans expression pour y trouver celle de George Cannon. Il n'était pas là. Elle trembla — était-ce sous l'influence d'un sentiment de soulagement ou de désappointement — elle n'en savait rien. Elle souffrait atrocement, mais en dépit de ses tortures elle exultait à la pensée qu'elle était venue.

Personne ne fit de réflexion dans l'atelier, le haut fonctionnaire ayant prévenu qu'il convenait de garder le silence. Mais, lorsqu'on se trouva dans une sorte de vestibule, on s'arrêta au beau milieu d'une discussion sur le sujet de la discipline. Les hommes, à l'exception d'Edwin, témoignèrent de beaucoup d'intelligence et de détachement. Ils parurent comprendre immédiatement comment il se faisait qu'on pût laisser pendant des heures quarante-neuf coquins accroupis coudre laborieusement et se servir de ciseaux et d'autres armes sans les enchaîner au sol. Ils s'entendaient certainement

quelque peu au maniement des hommes. Le haut fonctionnaire triomphant déclara que tout prisonnier avait le droit de s'adresser directement au gouverneur tous les jours.

— Ils arrivent avec leurs plaintes et leurs histoires, — dit-il avec une tolérante dérision.

— Qui souvent ne contiennent rien de vrai?

— Jamais, — répondit-il tranquillement, — Jamais. Ce sont des mensonges !... Ça vous montre à qui nous avons affaire !

Il eut un petit rire.

— Vraiment ! — dit un des messieurs, agréablement intéressé par cette affirmation de mensonge universel.

— Je suppose, — dit Edwin intervenant brusquement, — que vous pouvez toujours être certains que ces hommes ne disent pas la vérité?

Tout le monde le regarda avec surprise comme si un muet se fût mis soudain à parler. Le coup d'œil que lui jeta le haut fonctionnaire témoigna qu'il soupçonnait quelque sarcasme et était porté à s'en froisser

— Certainement, — répondit-il sèchement et imposant à ses traits un léger sourire. — Et maintenant je me demande ce que va dire Mrs Rotherwas si je ne vous rends pas à elle.

On convint qu'il fallait respecter les arrangements pris par cette aimable maîtresse de maison, quoique la prison fût vraiment bien intéressante et digne d'être étudiée.

La compagnie entra dans un large corridor qui conduisait vers l'entrée principale. Une file de forçats venait de l'autre bout et s'approchait sous la surveillance de deux gardiens armés de fusils. Le haut fonctionnaire ne fit aucune remarque et continua à s'avancer. Hilda, ralentissant son allure, se rapprocha d'Edwin dans la procession. Elle était partagée entre une frayeur terrible et un espoir qui était également terrible. C'étaient les seuls prisonniers qu'elle eût vus avec ceux de l'atelier du tailleur, et ils semblaient déplacés dans la demi-liberté du corridor. Car on ne pouvait imaginer un prisonnier que dans une cellule ou un atelier, et ceux-ci marchaient sans chaînes dans un passage public.

Puis elle reconnut George Cannon parmi eux. C'était le troisième avant-dernier. Elle le reconnut à son nez, à la

forme de son menton et à sa démarche, bien qu'il ne restât pas grand'chose de sa fière allure dans cette façon de traîner les pieds du forçat où il y a de la désolation et du désespoir. Ses cheveux étaient gris de fer. Elle put apercevoir tous ces détails et s'assurer de leur réalité malgré l'éloignement et l'obscurité du corridor. Elle n'avait plus d'estomac ; il avait disparu. Et pourtant elle eut une horrible nausée. Elle s'écria intérieurement :

« Pourquoi suis-je venue? Pourquoi suis-je venue? Je fais toujours de ces folies. Edwin avait raison. Pourquoi ne l'ai-je pas écouté? »

Les visiteurs conduits par le haut fonctionnaire et la file de forçats surveillés par leurs gardiens en armes se rapprochaient peu à peu dans le large corridor. Il sembla à Hilda qu'une effrayante collision était inévitable et qu'il fallait faire quelque chose. Mais personne parmi les gens qui l'accompagnaient ne faisait rien ni ne paraissait troublé. Tout le monde était silencieux, et dans le corridor plein d'échos on pouvait entendre le pas ferme des messieurs accompagnant le pas délicat des dames ainsi que la démarche militaire des gardiens et le traînaillement confus des pieds des forçats.

« M'a-t-il reconnue? » se demanda Hilda affolée.

Elle espérait que oui et espérait que non. Elle se rappelait avec une douleur poignante les quelques jours qu'avait duré leur union, leurs heures d'intimité, ses baisers, la conscience secrète qu'elle avait de son pouvoir sur lui et de sa passion pour elle. Elle aurait voulu crier :

« Cet homme que vous voyez là est aussi innocent que n'importe lequel d'entre vous et bientôt le monde entier le saura ! Il n'a jamais commis d'autre crime que de trop m'aimer. Il ne pouvait pas se passer de moi et en conséquence j'ai été la cause de sa ruine. Il est horrible qu'il se touve ici dans cet enfer. Il faut le libérer tout de suite. Le ministre sait qu'il est innocent, mais il y a tant de longueurs ! Comment peut-on supporter qu'il reste ici un instant de plus? »

Mais elle ne pouvait émettre aucun son. L'immense force de l'antique organisation sociale fermait ses lèvres et la faisait marcher à sa place avec les autres. Elle songea, désespérée :

« Nous nous rapprochons et je ne peux pas le rencontrer. Je vais tomber. »

Elle regarda Edwin pour lui demander du secours, mais il fixait les yeux droit devant lui.

Alors un gardien s'arrêtant cria avec la dure brièveté d'un sergent commandant l'exercice :

— Halte.

Les forçats s'arrêtèrent.

— A droite, droite !

Ils se tournèrent, leurs visages tout contre le mur du corridor, obéissants, humiliés, sans force et pliant les épaules. Cette rangée de dos avait un aspect des plus ridicules. Le caractère volontairement grotesque de leur uniforme à l'invraisemblable laideur apparaissait davantage dans cette position qui les faisait ressembler à des épouvantails alignés, des épouvantails sachant qu'ils n'avaient même pas le droit de lever les yeux sur les hommes libres. Tous, sauf George Cannon, avaient de grandes oreilles en saillie qui complé taient la monstruosité de leur apparence.

Le haut fonctionnaire regarda ses hôtes avec un air satisfait qui semblait dire :

« Voilà comment nous nous tirons de ces rencontres accidentelles. »

Les visiteurs passèrent en silence, s'écartant instinctivement des prisonniers. Lorsque vint le tour d'Hilda, elle chancela et s'appuya lourdement contre Edwin puis se ressaisit. Edwin la prit par le bras près de l'épaule et vit qu'elle était pâle. Les autres marchaient devant eux.

Derrière eux ils purent entendre le gardien :

— A gauche, gauche ! En avant, marche !

Et l'on entendit de nouveau le double bruit du traînement des pieds et du pas cadencé.

Dans le jardin du gouverneur, le tennis était déjà commencé lorsque le haut fonctionnaire ramena ses visiteurs. Ceux-ci, à leur entrée dans le jardin paisible et ensoleillé, eurent une vision de décor de théâtre, devant ces arbres, ce gazon, ces fleurs, ces toilettes, ces balles envolées, la grâce de ces joueurs

et la grise solidité de la maison du gouverneur qui formait l'arrière-plan.

Alicia courut gauchement vers Janet qui avait trouvé quelque part une boîte de chocolats, et un de ses compagnons la suivit en riant. Hilda s'assit à l'écart ; elle était moins pâle. Edwin resta prudemment près d'elle. Il ne l'avait pas quittée depuis qu'elle avait trébuché contre lui dans le corridor. Il savait, il devinait que ce qu'il redoutait par-dessus tout s'était produit, et que la folie d'Hilda avait reçu sa punition suprême. Il n'avait pas absolument reconnu George Cannon, car il ne le connaissait pas et n'avait fait jadis que l'entrevoir une fois ou deux dans les rues de Bursley ou de Turnhill. Mais il avait distingué parmi les six prisonniers quelqu'un qui pouvait être lui et qui avait certainement quelque chose du type des Cinq Villes. En voyant Hilda chanceler, il avait compris que le destin vindicatif avait fait passer George Cannon tout près d'elle.

Il ne s'était pas occupé de sa propre émotion. La sensation d'avoir une minute le poids du corps d'Hilda sur le sien lui avait produit un effet étrange.

« Voilà, pensa-t-il, le fardeau que j'ai à porter. Voilà, et non pas la lithographie ni la poursuite de la fortune, ce qui doit être ma préoccupation principale. Elle s'appuie sur moi. Je suis son seul soutien. » Il éprouvait tout au fond de lui de la douceur à imaginer ce fardeau avec les responsabilités immenses et complexes qu'il entraînait. Il se sentait stimulé et en oubliait son ressentiment. Sa pitié pour elle était pure. Il sentait qu'il lui fallait vivre plus noblement — oui, plus héroïquement — qu'il ne l'avait fait jusqu'ici ; que toutes ses petitesses irritantes devaient disparaître et que son existence, en tant qu'elle touchait à la sienne, devait avoir de la simplicité et de la grandeur. Il sentait toujours le poids de son corps sur le sien. Il ne lui avait pas parlé ; il n'avait pas osé. C'est à peine s'il avait rencontré son regard. Mais il était préparé à tous les événements. De temps en temps, dans le jardin, Hilda jetait un regard derrière elle dans la direction de la maison, comme si ce regard eût pu la percer et apercevoir au delà la prison sinistre.

Mrs Rotherwas parla de prendre le thé, bien qu'il fût assez

tôt et tout le monde, y compris Hilda, se dirigea vers un grand if sous lequel se trouvait une table.

— Vous n'en pouvez plus, — dit-elle à Harry pour le taquiner.

— Vous verrez, — répondit-il.

— Non, — reconnut-elle avec une grâce charmante. — Vous êtes épatant et j'adore vous voir jouer. Je suis sûre que vous pourriez rendre un « demi-quinze » à Mr Truscott.

— Vous croyez? — demanda-t-il enchanté et se sentant vivre avec une intense plénitude.

— Vous voyez ce que c'est que d'avoir un but dans la vie, Hesketh, — remarqua Edwin tout d'un coup.

Harry le regarda avec incertitude, mais aussi avec une certaine admiration ingénue. En même temps une balle blanche roula près de l'arbre. Il plongea sous les branches basses, renvoya la balle et se dirigea lentement vers le « court ».

— Alicia me dit que vous êtes parmi ses très vieux amis, — dit aimablement Mrs Rotherwas à Hilda.

Celle-ci sourit avec calme.

— Oui, tous les deux.

Qui aurait pu deviner en ce moment qu'elle n'était pas tout à fait dans son état normal?

— Quelles charmantes gens que ces Hesketh, n'est-ce pas? — continua Mrs Rotherwas. — Absolument charmantes. C'est un couple idéal. Et j'aime leur maison. Elle a un délicieux petit air vieillot, n'est-ce pas, Mary?

— Oh ! délicieux, — répondit sa fille.

C'était un monde idéal, rempli d'êtres idéaux.

Peu de temps après, l'irrésistible attraction qu'exerçaient ses bébés sur Alicia l'entraîna vers chez elle. Et avec elle partirent le champion de tennis, Janet, Hilda et Edwin. Mrs Rotherwas les laissa s'en aller avec un regret qu'elle exprima adorablement. Harry aurait voulu rester, mais, d'un autre côté, il montrait un empressement délicieux à céder à sa femme.

En arrivant à Tavy Mansion, Hilda annonça qu'elle allait se coucher. Elle dit à Edwin d'une voix épuisée mais amicale qu'elle n'avait besoin que de repos, et il comprit avec raison

qu'il fallait la laisser seule. Ils n'échangèrent pas un mot au sujet des événements de la prison. Après l'avoir quittée, Edwin passa le temps qui le séparait du dîner avec Harry Hesketh. Celui-ci eut l'idée d'occuper ses loisirs avec une partie de boules, ce qui rendit nécessaire d'enlever les arceaux du croquet. Lorsque Edwin remonta s'habiller, très calme dans ses allures, sa femme avait le visage tourné du côté du mur et loin de la lumière. Il fit le tour du lit pour aller la regarder.

— Je vais bien, — murmura-t-elle.

— Vous ne voulez rien? — demanda-t-il avec une brusquerie qui trahissait son énervement.

Elle secoua la tête.

Elle attendait son départ avec une grande impatience, plus exaspérée qu'elle ne l'avait jamais été par sa façon méticuleuse d'accomplir certains détails de sa toilette. Dès qu'il fut parti elle se mit à pleurer, mais les larmes tombaient si doucement de ses yeux, avec une passivité si indépendante de sa volonté, qu'elles ressemblaient au sang échappé d'une blessure.

Elle en voulait à Edwin. Au moment critique de sa visite à la prison elle s'était blâmée pour ne s'être pas laissé guider par lui. Mais à présent il se faisait en elle une réaction contre ce repentir et elle lui en voulait justement pour son bon sens, sa sérénité, son art de se tenir à l'écart du malheur, l'absence chez lui d'impulsions violentes et sa formidable respectabilité. Elle était une rebelle et lui pas. Il ne faisait jamais rien de mal ni même de dangereux. Jamais, jamais il n'aurait besoin du secours d'un ami. Il conduirait toujours si bien sa barque que la société le protégerait. Il était un élément solide de la structure de cette société et l'ennemi des mouvements impulsifs. Lorsqu'il prévoyait un danger, il se rendait toujours compte de ce qu'il pouvait être ; elle l'avait remarqué et cela lui déplaisait. Il était infiniment au-dessus des George Cannon de ce monde. Il était incapable de bigamie, incapable de se laisser prendre au milieu de circonstances qui le feraient soupçonner d'un crime quel qu'il fût. Et pourtant aux yeux d'Hilda les George Cannon avaient une qualité qui lui manquait, qu'il ne pourrait jamais posséder et qui lui aurait donné une perfection impossible —

la qualité d'être héroïque, absurde, la qualité du martyr ! Elle n'était pas loin d'être d'avis que la complète sécurité sociale dont il jouissait était due à sa poltronnerie, et que sa sécurité morale en était le résultat !... Pouvait-il vraiment éprouver de la pitié comme elle pour les méprisés, pour les tombés de ce monde? Avait-il de l'injustice une haine égale à la sienne?

Cette double émotion la consumait. Sans relâche elle refaisait en esprit le tour de toutes les tortures de George Cannon et songeait à la dureté de la société. Il avait péché et elle avait eu horreur de lui. Mais son péché à lui et son horreur à elle avaient été tous deux le fruit de la passion. Il avait été un homme orgueilleux et elle avait partagé son orgueil. A présent il était ruiné, humilié au delà de toute expression et elle partageait son humiliation. L'animal grotesque et battu qu'elle avait rencontré dans le corridor représentait tout ce que la société avait laissé de celui qui avait jadis suscité son dévouement, qui avait le pouvoir de la faire rougir et pour la satisfaction duquel elle se serait follement prodiguée. La situation était intolérable et pourtant il fallait la supporter. Mais elle finirait certainement ! Demain sûrement au plus tard le prisonnier serait relâché. On lui donnerait de bonnes paroles, on lui rendrait sa position !... Pardonné? Non ! Un pardon serait une insulte, pire même. Elle ne voulait pas entendre prononcer ce mot. La société pouvait l'employer pour ses propres desseins, mais elle, non. Pardonner à un homme après avoir délibérément, atrocement accompli sa ruine? Elle en aurait ri.

Puis l'épuisement survint chez elle, tempérant son émotion et la réduisant à une mélancolie profonde et désespérée qu'agitait de temps en temps un mouvement frénétique de révolte. La lumière baissa. Les fenêtres devinrent de vagues carrés couleur d'argent. Au dehors des poules caquetaient ; un sabot de cheval résonna sur les pierres ; des domestiques se parlèrent de leurs grosses voix cordiales. La paix du monde eut de l'effet sur elle, quoi qu'elle en eût. Puis un petit coup se fit entendre à la porte. Elle ne répondit rien et ferma les yeux. La porte s'ouvrit doucement et quelqu'un entra à pas légers. Elle entendit remuer devant la table de toilette...

C'était une femme de chambre. Il y eut un frottement d'allumette. Les stores furent baissés furtivement, les rideaux tirés, les vêtements rassemblés en ordre et la porte se referma enfin.

Elle ouvrit les yeux. La chambre était très faiblement éclairée. Une veilleuse abritée par un hémisphère en verre rose pâle se trouvait sur la table de toilette. L'ordre avait été magnifiquement rétabli. Un broc contenant de l'eau chaude brillait dans la blancheur de la cuvette, une serviette posée sur elle. La chambre était toute pénétrée de la première tranquillité de la nuit. Aucun bruit ne se faisait entendre. Des profondeurs de l'amertume d'Hilda s'élevait lentement la sensation de la beauté de l'existence, tout enveloppée de tristesse qu'elle fût...

Au bout d'un long moment, il lui vint à l'esprit, dans l'obscurité, que le lit était défait. Elle avait dû tourner et se retourner beaucoup. Il fallait arranger ce lit avant l'arrivée d'Edwin. Il avait à le partager avec elle. Après tout il n'avait point commis de faute ; il était entièrement innocent. C'était elle et sa destinée qui à elles deux lui avaient imposé ces difficultés et ces tracas. Il n'avait rien dit ou presque rien, mais sa sympathie allait à elle. Lorsqu'elle avait trébuché contre lui elle avait senti sa force masculine qui la soutenait. Elle pouvait avoir confiance en lui et jusqu'au bout. Il fallait que le lit n'eût pas un pli quand il viendrait ; c'était le moins qu'elle pût faire. Elle se leva.

Edwin entra, portant un plateau. Il ferma la porte et elle se mit aussitôt à s'occuper du lit.

— Ma pauvre petite, — dit-il avec une calme bonté, — qu'est-ce que vous faites?

— J'arrange un peu le lit, — répondit-elle, et, presque d'un seul mouvement, elle se glissa entre les draps.

Il versa du thé et lui offrit une tasse. Elle se souleva sur un coude.

— Est-ce que vous l'avez reconnu? — murmura-t-elle soudain.

— Pas tout à fait, — répondit-il. — Mais je n'ai pas hésité un instant. J'ai tout de suite vu qui ça pouvait être.

Ayant ainsi abordé ce sujet, Hilda éprouva une extraordi-

naire impression de soulagement et de détente. Tous deux causaient en sûreté, avec une tranquille et aimable gravité, bien entre eux et chez eux dans cette maison étrangère — lui bienveillant, calmant, compréhensif et elle empressée à recevoir ce baume qu'il pouvait lui donner. Il semblait qu'ils ne s'étaient jamais parlé sur ce ton-là.

— N'es-ce point terrible, terrible ! — s'écria-t-elle.

— Oui, — dit Edwin.

Et il ajouta prudemment, tendrement :

— Je pense bien qu'il est innocent.

Pour un peu elle se serait emportée contre lui et eût crié : « C'est bien de vous de supposer qu'il pourrait ne pas l'être ! » Mais elle répondit :

— J'en suis tout à fait sûre. Dites, je veux que vous lisiez toutes les lettres que j'ai reçues de Mrs Cannon. Je les ai ici dans mon sac. Lisez-les maintenant. J'ai naturellement toujours eu l'intention de vous les montrer.

— Très bien, — approuva-t-il.

Et, approchant une chaise de la table de toilette sur laquelle se trouvait le sac, il prit les lettres et se mit à lire.

— Oui, — dit-il quand il eut fini. — Je dois reconnaître qu'il est innocent cette fois-ci, sans aucun doute.

— Mais il faudrait agir ! — s'écria-t-elle. — Ne pensez-vous pas qu'il y aurait quelque chose à faire, Edwin?

— Il n'y a qu'une chose à faire, — répondit-il. — Attendre. C'est tout. Il est absolument inutile d'essayer d'activer ces bureaux. Vous ne pouvez pas le faire. Vous ne récolterez que des ennuis. Croyez-moi, ma chérie.

Il s'exprimait avec une délicatesse si persuasive, un désir si évident de venir en aide, qu'Hilda se sentit convaincue et se résigna. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il avait pris une grande résolution qui l'avait élevé au-dessus de l'Edwin qu'elle connaissait. Elle se dit qu'elle l'avait jusqu'ici mal jugé et estimé au-dessous de sa valeur.

— Je voulais vous donner des explications au sujet de ces dix livres, — ajouta-t-elle.

— Ça va bien, ça va bien, — dit-il précipitamment.

— Mais il faut que je vous explique. Vous avez vu la lettre où Mrs Cannon me demande de l'argent. Hé bien ! j'ai

emprunté les dix livres à Janet. Alors, bien entendu, il fallait que je les rende, n'est-ce pas?

— Comment va Janet? — demanda-t-il d'une voix changée et plus légère.

— Elle paraît aller magnifiquement. Ne trouvez-vous pas?

— Bon. Hé bien, nous rentrerons chez nous demain.

— Oui.

Elle leva les bras et il se pencha vers elle. Elle pleurait. Au bout d'un instant elle se mit à sangloter. Elle lui donna de violents baisers au milieu de ses larmes et le tint serré contre elle jusqu'à ce que sa crise fût passée. Puis elle dit d'une voix qui semblait devenue enfantine :

— A quelle heure est le train?

XII

LE REVENANT

Edwin entendit la voix claire d'Hilda demander dans le premier bureau : « Est-ce que Mr Clayhanger est là? » et la réponse de l'employé dont l'embarras se trahissait dans sa façon de répéter plusieurs fois une énergique affirmation. Et lui-même, le patron, bien que tout seul encore dans son sanctuaire, prit aussitôt un air très occupé.

Pendant le mois qui s'était écoulé depuis la partie de Dartmoor, Edwin, en dépit de sa résolution de vivre en héros et en philosophe, avait dû quelquefois malgré lui se dire dans le secret de son âme : « Cette femme me tuera, mais sans elle la vie ne m'intéresserait pas assez pour valoir la peine d'être vécue. » Il la dominait parfois moralement au point d'en concevoir de la vanité, et parfois lui était incroyablement inférieur. Mais généralement il vivait dans un plan différent du sien. Elle n'avait plus reçu de nouvelles de Mrs Cannon ; elle ne savait rien de ce qu'avait pu devenir le bigame, bien qu'elle eût plus d'une fois écrit pour tâcher de s'informer. Son humeur était imprévisible et déconcertante, et, comme elle formait le principal objet des préoccupations d'Edwin, l'effet

qu'elle produisait sur lui n'avait rien de tranquillisant. D'abord il s'était montré à la hauteur de la situation ; mais il ne pouvait demeurer d'une façon permanente à une telle altitude. Cette situation cependant semblait être devenue stationnaire. Ses exaspérations, secrètes ou déclarées, n'étaient pas seulement indignes d'un philosophe, mais indignes même d'un homme ordinaire. « Pourquoi me tourmenter? » se disait-il. Mais il se tourmentait néanmoins. « Le ton — le ton qu'il faut ! » se disait-il, se rémémorant ses résolutions. Il pouvait assurément retrouver la façon de donner à sa voix le ton qu'il fallait. Hé bien, non ! Cela lui était impossible. Il pouvait infailliblement penser à remonter sa montre, mais il ne pouvait pas se rappeler ce fameux ton. De plus il sentait, et l'avait déjà senti au cours d'occasions précédentes, qu'il aurait beau l'employer, il ne parviendrait jamais à entretenir avec sa femme des rapports faciles, parce que leurs principes à tous deux s'opposaient. Ne pouvait-elle comprendre? Non, elle ne le pouvait pas. Il fallait l'accepter telle qu'elle était dans son inaltérable intégrité, sans qu'il fût possible de supprimer ce qu'il y avait de gênant en elle ; et elle ne pouvait ou ne voulait pas comprendre — ce qui dans la pratique revenait au même.

Et pourtant quelques-uns des moments les plus exquis de leur vie conjugale avaient trouvé place dans ce mois fiévreux et inquiet. Ç'avait été des moments d'abandon absolu, de dévotion de la part d'Hilda et d'amoureuse protection de la sienne ; ç'avait été aussi de longs moments de paix.

Et, dans son bureau, il se dit à présent :

« Elle est venue me chercher. »

Il en éprouvait du plaisir. Mais il ne fallait pas qu'il le montrât. Il fallait maintenir la dignité du travail et le droit du travailleur à ne pas être dérangé. Il fronça les sourcils, feignant avec plus d'application encore d'être occupé. Elle entra avec cet air de s'excuser et pourtant de défi qu'ont les femmes quand elles se risquent dans le réduit sacré où travaille leur mari.

— Allo, madame ! — s'écria Edwin sans témoigner de surprise.

Lui tendant une lettre qu'elle avait tirée de son sac d'une main agitée, Hilda lui dit :

— Je viens de recevoir ceci, par le courrier de l'après-midi. Lisez.

Il reconnut aussitôt l'écriture penchée.

« Chère Mrs Clayhanger,

» Rien qu'un mot pour vous dire que mon mari est enfin relâché. Cette attente a été bien longue. Nous sommes ensemble et je le soigne. En vous renouvelant mes remerciements pour votre sympathie et votre aide, je vous prie d'agréer mes meilleurs sentiments.

» CHARLOTTE M. CANNON »

La signature était à peine lisible. Il n'y avait ni adresse ni date.

La première et méprisable pensée qui traversa le cerveau masculin d'Edwin fut : « Elle ne parle pas des dix livres ! » Mais elle ne fit que le traverser. Il était heureux. Une impression intense de soulagement le pénétrait tout entier. Il se dit :

« Maintenant que c'est fini nous allons pouvoir repartir du pied gauche. »

— Hé bien, — murmura-t-il, ça va. — Ne vous ai-je pas toujours dit que ça prendrait du temps?... C'est très bien.

— C'est une lettre bien sèche, ne trouvez-vous pas? — demanda Hilda d'un ton singulier. — Surtout après tout ce temps-là.

Il leva les yeux vers elle, tournant un peu la tête pour rencontrer son regard.

— Cette lettre, — dit-il d'une voix aussi étrange que celle de sa femme, — est exactement ce qu'elle devait être. Elle ne pouvait pas être mieux tournée... Vous ne voulez pas la conserver, n'est-ce pas?

— Non, — murmura-t-elle.

Il la déchira en tous petits morceaux qu'il jeta dans la corbeille à papier sous le bureau.

— Et brûlez toutes les autres, — ajouta-t-il, baissant la voix.

— Edwin, — ajouta-t-elle après un silence.

— Oui?

— Ne croyez-vous pas qu'il faudrait que George fût informé? Ne croyez-vous pas qu'un de nous deux devrait lui dire, vous ou moi? Vous pourriez le faire.

— Lui dire quoi? — demanda-t-il sèchement en repoussant sa chaise.

— Mais tout !

Il s'irrita sourdement. Il s'en rendait compte. Il se sentait animé d'une juste colère.

— Certainement non ! — prononça-t-il d'une voix où il y avait du ressentiment et une irrésistible autorité. — Certainement non !

— Mais supposez que des étrangers le lui apprennent?

— Ce n'est pas la peine de se mettre à supposer.

— Mais il faudra bien qu'on le lui dise un jour.

— C'est possible. Mais il ne va pas l'apprendre maintenant ! Pas avec mon consentement. C'est de la folie, absolument !

Hilda murmura, presque dans un souffle :

— Très bien, mon chéri. Puisque c'est votre idée.

— Certainement.

Il eut brusquement une grande pitié d'elle. Il était tout disposé à exécuter ses idées extraordinaires en raison des tribulations extrêmes qu'elle venait de traverser. Il ajouta avec une brusque bonne humeur :

— Et vous serez de mon avis demain matin, ma petite.

Et il regarda fixement son registre de paie.

Elle se pencha.

— Embrassez-moi, — demanda-t-elle d'une voix pleine de larmes.

Comme il l'embrassait et qu'elle le serrait contre elle, il absorba et comprit toutes les émotions à travers lesquelles elle avait passé et passait encore, et de lui à elle se communiqua une tendresse inexprimable qui le rendait honteux de la dureté de ses refus en même temps qu'elle la rachetait.

Elle partit sans fermer la porte.

Un courant d'air venant de celle qui se trouvait à

l'autre bout du bureau des employés la fit s'ouvrir en grand.

Il appela :

— Simpson. Fermez la seconde porte et celle-ci aussi.

Il n'y eut pas de réponse. Il se leva et entra dans la seconde pièce. Hilda l'avait traversée comme une flèche. Simpson n'était pas là. Mais il y avait un homme appuyé contre la cheminée. Il tenait, largement déployé, un numéro du *Signal* qui cachait toute la partie supérieure de sa personne à l'exception de ses doigts et du sommet de son crâne. Il abaissa son journal avec un froissement de papier et regarda Edwin. C'était un homme grand et fort, portant un complet gris sombre, un pardessus bleu et un chapeau de feutre luisant et tout neuf. Il avait un nez droit et proéminent et des yeux noirs, enfoncés, au regard inquiet. Ses cheveux courts tournaient au gris, mais sa petite moustache restait noire.

— Est-ce que vous attendez là pour me voir? — demanda Edwin.

Oui, — répondit l'autre d'une voix profonde et pleine qui dénotait cependant de l'incertitude. — L'employé m'a dit qu'on ne pouvait pas vous déranger et m'a demandé d'attendre. Puis il est parti.

— Que puis-je faire pour vous? Je ne reçois plus à cette heure-ci à vrai dire, mais certains d'entre nous travaillons tard.

L'homme jeta un coup d'œil à la porte donnant sur l'extérieur qu'Edwin était en train de fermer, puis à celle par laquelle on apercevait le bureau de ce dernier.

— Je suis George Cannon, — dit-il, faisant un pas en avant, comme par défi.

Un instant Edwin fut effrayé de l'aspect mélodramatique que prenait soudain la situation. Puis il se dit :

« Me voici devant cet homme. C'est un instant décisif. »

Oubliant ce que George Cannon avait souffert, Edwin n'éprouvait envers lui que la méfiance hostile et instinctive de l'individu qui n'a jamais été en conflit avec la société, lorsqu'il se trouve en présence de quelqu'un qui s'est trouvé une fois et pour toujours aux prises avec elle. A ce sentiment s'ajoutait une forte irritation de ce que cet homme fût venu — et surtout sans se faire annoncer — le trouver lui, le

mari de la femme qu'il avait déshonorée. C'était un acte monstrueux, et, sans aucun doute, caractéristique de l'individu. C'était ce qu'on pouvait attendre de lui. Il était peut-être innocent d'un crime en particulier, avait peut-être été injustement emprisonné. Mais qu'avait-il commencé par faire avec les scélérats qui formaient ses compagnons pour qu'on pût même le soupçonner d'un crime? Cette présence stupéfiante de George Cannon, si peu de temps après sa libération, à l'imprimerie d'Edwin Clayhanger, était quelque chose d'impardonnable. Edwin eut envie de lui crier, sauvagement :

— Dites donc. Déguerpissez. Vous comprennez l'anglais, n'est-ce pas? Vous pigez?

Mais il n'avait pas la brutalité nécessaire. D'ailleurs l'employé revint.

— Voulez-vous entrer? — dit-il sèchement. — Simpson, je ne suis pas visible.

Les deux hommes passèrent dans le second bureau.

— Asseyez-vous, — dit Edwin, l'air sombre.

Il regardait George Cannon avec curiosité, mais un peu à la dérobée, tâchant de décider s'il était possible de voir en lui un forçat relâché. Il se prononça pour la négative. George Cannon avait le regard fuyant comme beaucoup d'autres hommes, mais l'expression n'était pas celle d'un misérable vaincu. Ses cheveux étaient un peu courts, mais beaucoup d'hommes les ont ainsi, sinon la plupart. Il était apparemment en bonne santé. Et, si ses traits gros et vigoureux étaient vieillis, marqués de petits points noirs, creusés et ravagés dans l'ensemble, ils ne l'étaient pas plus que ceux de nombreux citoyens de Bursley qui avaient la cinquantaine, mettaient de l'argent de côté, récoltaient des honneurs et s'attiraient l'envie de gens présumés intelligents. Et, à mesure qu'il s'en rendait compte, la pénible appréhension qu'il éprouvait rétrospectivement à l'égard de ce qui aurait pu arriver si Hilda avait reconnu George Cannon dans le premier bureau diminuait au point qu'il put la chasser entièrement de son esprit. Le hasard avait voulu qu'elle ne le remarquât pas. Peut-être l'avait-elle à peine aperçu en traversant, tant elle était préoccupée. Peut-être l'avait-elle vaguement pris pour

un client. Mais à supposer qu'elle l'eût reconnu, que se serait il donc passé? Il y aurait eu une scène embarrassante, rien de plus. On ne meurt pas d'une scène embarrassante, l'effet qu'elle produit est passager. Il aurait été nécessaire pour Hilda de faire preuve d'un bon sens sévère dans sa façon d'agir et elle n'y aurait point manqué. Lui-même, Edwin, aurait fait face à la situation... Il saurait certainement prendre cet homme, sans pharisaïsme, ni cruauté, ni dureté, tout en lui faisant clairement comprendre que le fait de se trouver où il était constituait une indiscrétion blâmable

— Est-ce qu'elle m'a reconnu, là-bas, à Dartmoor? — demanda George Cannon, sans préparer le terrain, d'une voix profonde et tremblante.

Et comme il parlait, une rougeur se répandit lentement sur son visage bruni.

— Heu... oui ! — répondit Edwin dont la voix tremblait aussi.

— Je n'en étais pas sûr. On nous a fait arrêter avant que j'aie pu la voir. Et je n'ai pas osé me retourner, j'aurais été puni. On m'avait déjà puni pour regarder le ciel pendant l'exercice.

Il parlait plus vite, puis s'arrêta brusquement et souffla.

— Mais je n'ai pas fait tout ce chemin pour vous parler de prison, ne craignez rien.

— Pourquoi êtes-vous venu? — demanda Edwin.

George Cannon se racla la gorge. Edwin attendait son aveu avec frayeur. Il ne pouvait rien lire sur le visage de son visiteur ; son expression révélait de l'anxiété et attirait la sympathie, mais il y avait quelque chose en elle qui refroidissait cette sympathie et semblait dire : « Je saurai m'occuper de moi-même. » Ce visage restait fermé. On pouvait prendre en pitié le cœur qui battait chez cet homme sans pour cela l'aimer ni l'estimer. « Puni pour avoir regardé le ciel... » Des visions de l'existence en prison traversèrent l'imagination d'Edwin. Il revit George Cannon faisant halte et se tournant comme un serf vers le mur du corridor. Et cet homme qui se trouvait en face de lui, tout près de lui, dans cette pièce familière ne formait avec le serf qu'une seule et même personne. Mais était-ce bien vrai?... Elle était inscru-

table, l'énigme de cette existence dont il entendait faiblement le souffle venant de l'autre côté de sa table.

— Vous êtes au courant de tout : je veux parler de mon histoire.

— Mais, — dit Edwin, — je pense bien que vous savez jusqu'à quel point.

— Je suis un honnête homme : vous ne l'ignorez pas. Je n'ai pas besoin de commencer par vous l'expliquer.

Edwin se raidit pour répondre :

— Si vous allez par là, vous n'avez pas été honnête avec Hilda.

Il donnait à sa femme son petit nom en parlant à cet homme pour la première fois. Et il le faisait naturellement, inévitablement. Il n'avait pas envie de dire « ma femme ». Désigner ainsi Hilda lui aurait produit l'effet de lui communiquer comme une espèce de souillure et par contre-coup à son mari aussi.

— Quand je dis honnête, je veux dire : vous savez ce que je veux dire. En ce qui concerne Hilda, je ne me défends pas. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher... Je suis sûr que j'agirais encore de même.

Edwin eut aux yeux comme un picotement et clignota. Pourtant il éprouvait de l'irritation contre cet homme qui continua :

— Ça ne sert à rien d'en parler. C'est passé. Et je ne pouvais pas m'en empêcher. J'ai dû agir comme je l'ai fait. Elle s'en est tirée à son avantage. Elle n'a pas eu de mal, Dieu soit loué. S'il y avait eu un enfant vivant... ah ! ça aurait fait une différence !

Edwin tressaillit. Cet homme ne savait pas qu'il était père et que son fils se trouvait à quelques mètres de lui, pouvait à tout moment entrer en courant ! Était-il possible qu'Hilda eût caché l'existence de son enfant ou eût annoncé sa mort? S'il en était ainsi, elle ne s'était jamais montrée plus avisée et cette preuve de sagacité lui parut héroïque.

— Tout ce que je veux dire, c'est que je suis un honnête homme. J'ai été affreusement traité. Ce n'est pas que je veuille revenir là-dessus. Non ! Je suis fataliste. C'est passé. C'est fini. Je ne pleurniche pas. Ce sur quoi j'insiste, c'est

que je ne suis pas un voleur ni un faussaire et que je n'ai rien à cacher. Peut-être me suis-je moi-même attiré les ennuis que m'a causés ce billet de banque. Mais, quand on a été une fois en prison, on ne peut pas choisir ses amis, c'est impossible. Je n'ai jamais rien fait de mal ni même d'absurde, sauf quand je me suis laissé allé à trop aimer quelqu'un. Cela pouvait arriver à n'importe qui. Ça m'est arrivé. Mais il n'y a rien d'autre. Vous me comprenez? Je n'ai jamais...

— Oui, oui certainement, — dit Edwin l'arrêtant au moment où il allait tout recommencer.

Il s'était montré convaincant.

— Hé bien, — continua George Cannon, — pour dire la chose en deux mots, j'ai besoin d'aide. Et c'est pour cela que je suis venu vous trouver.

— Moi? — s'écria Edwin faiblement.

— Vous, Mr Clayhanger! Je suis venu de Londres tout droit ici. Je n'ai pas un seul ami dans le monde entier, pas un. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Je sais que vous n'êtes pas mon ami. Je n'ai aucun droit à votre amitié. Vous ne me connaissez pas, mais vous savez mon histoire. Lorsque je vous ai vu à Dartmoor je me suis douté qui vous étiez, et je me suis dit que vous paraissiez être un homme à en aider un autre... Pourquoi êtes-vous venu dans cette prison? Pourquoi l'y avez-vous amenée? Vous saviez pourtant bien que j'y étais.

Sa voix avait pris soudain un accent de reproche.

— Je ne l'ai pas amenée, — répondit Edwin en rougissant. — C'était... Mais ce n'est pas la peine de revenir là-dessus, si ça vous est égal.

— Est-ce qu'elle a été saisie?

— Bien sûr.

Cannon soupira.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? — demanda Edwin d'un air sombre.

Au fond, il éprouvait quelque satisfaction que George Cannon l'eût estimé capable de lui rendre service. Était-ce une flatterie de quémandeur? Non, il ne le croyait pas. Il croyait implicitement tout ce que disait cet homme.

— De l'argent, — répondit vivement celui-ci. — De l'argent! Ça ne vous gênera pas, mais ça me sauvera. Après tout, Mr Clayhanger, il y a un lien entre nous, s'il faut tout dire. Il y a un lien entre nous. Et c'est vous qui en avez tous les avantages.

Edwin rougit de nouveau.

— Mais je suis sûr que votre femme... — balbutia-t-il. — Sûrement Mrs Cannon n'est pas sans argent. Je sais bien que pendant un moment elle a été à court, il y a quelque temps, mais j'avais toujours cru qu'elle avait de la fortune.

Cannon plaça ses deux coudes sur le bureau, se pencha en avant et ouvrit la bouche plusieurs secondes avant de parler.

— Mr Clayhanger, j'ai quitté ma femme, puisque vous l'appelez ainsi. Si j'étais resté avec elle, je l'aurais tuée. Je me suis sauvé. Oui, je sais tout ce qu'elle a fait pour moi. Je sais que sans elle je pourrais être en prison aujourd'hui et pour une couple d'années. Mais j'aimerais mieux être en prison ou en enfer ou n'importe où que rester avec Mrs Cannon. C'est une vieille femme. Elle a toujours été vieille. Elle avait presque quarante ans quand elle m'a épousé et j'en avais vingt-deux. Et je suis encore jeune. Je n'ai pas encore dépassé la moitié de ma vie. Elle a la conscience nette, Mrs Cannon. Elle fait toujours son devoir. Elle me laisserait marcher sur elle sans se plaindre, si seulement elle pouvait me garder. Elle aurait le sourire, oh oui, elle tendrait l'autre joue et le ferait toujours. Mais elle ne m'aura pas. Et de tout ce qu'elle a fait pour moi je ne lui garde aucune reconnaissance. Une vieille chipie. Voilà ce qu'elle est ! — Il parlait fort, avec animation et sous l'empire d'une forte émotion. — Alors je suis venu ici. Il a fallu que je m'informe où vous demeuriez. On aurait pu me reconnaître dans les rues, mais ça n'est pas arrivé. Je ne m'attendais pas à vous trouver ici à cette heure. Je ne voulais pas aller à votre domicile particulier. Maintenant que je vous ai vu j'irai à Crewe ce soir. Je serai plus en sûreté là. Et c'est le chemin de Liverpool et de l'Amérique. Je veux aller en Amérique. Avec un petit capital je m'arrangerai très bien là-bas. C'est ma seule chance, mais elle est bonne. Seulement il faut que j'aie un capital. Ce n'est

pas la peine de débarquer à New-York les poches vides.

Edwin dit, évitant encore d'aborder la question en face :

— Je croyais que vous étiez déjà allé en Amérique?

— Oui ; c'est pour ça que je suis au courant. Je n'avais pas d'argent. Et qui plus est, — ajouta-t-il avec une intonation particulière, — on m'a ramené de là-bas.

Edwin se dit :

« Je céderai à cet homme. »

Au même instant il vit sur la porte vitrée l'ombre de la tête et des épaules d'Hilda.

— Excusez-moi une seconde, — murmura-t-il.

Puis il s'élança avec une rapidité étonnante hors du bureau, il referma violemment la porte derrière lui.

(A suivre.)

ARNOLD BENNETT

LA « KAISERCRISIS »

(NOVEMBRE 1908[1])

« Il n'y a qu'un maître dans l'Empire : c'est moi; je n'en souffre pas d'autre. »
GUILLAUME II.
(Discours de Dusseldorf, 4 mai 1891.)

I

Au moment où l'histoire commence à se préoccuper des origines de la guerre de 1914, il n'est pas sans intérêt de ramener l'attention sur la *Kaisercrisis* de novembre 1908, ce fameux épisode — d'aucuns ont dit drame — de la politique

1. Au cours de cet article se trouve, reproduite plusieurs fois en fin de page, la mention : *Rapport J.-L.*, qui indique une de mes sources d'information. Je dois en expliquer brièvement l'origine. Très occupée de politique et voulant être tenue au courant de la vie des grands États, une haute personnalité parisienne, madame Jules Lebaudy, s'était ménagé avant la guerre, aussi bien à Londres et à Berlin qu'à Vienne et à Pétrograd, des moyens de renseignements.

Dès 1899, après la mort du comte de Chaudordy qui jusqu'alors avait été son principal informateur, madame Lebaudy me chargea de recueillir, de grouper et de résumer les nouvelles ainsi que les documents consistant en articles de presse, dont il y avait lieu de corriger, pour les premières, la rédaction, et pour les seconds, la traduction souvent imparfaite. C'est grâce à ces fonctions et aussi à mes voyages en Allemagne, que j'ai été à même d'observer, pendant plus de quinze ans, certains dessous de la politique personnelle de Guillaume II.

Bien que les sources d'information de madame Lebaudy soient demeurées pour moi anonymes, sauf une, elles m'ont toujours paru être de bonne foi et d'une grande sûreté, en raison de l'accord presque constant des prévisions qui en émanaient avec la réalité des événements. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à m'en servir dans la composition de cet article qui n'est que le premier chapitre d'un ouvrage plus considérable, intitulé : *Premières vues sur les origines de la guerre*.

M. B.

intérieure d'outre-Rhin, au lendemain duquel, après avoir jugé leur maître à sa juste valeur, les Allemands eurent de nouveau la faiblesse de se remettre entièrement entre ses mains.

Le mois d'octobre s'achevait dans l'appréhension d'une déclaration de guerre de la Russie à l'Autriche, et la France attendait, non sans fièvre, le règlement de l'affaire de Casablanca, lorsqu'un coup de foudre aux répercussions profondes ébranla l'atmosphère déjà troublée par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et par le récent incident marocain.

Il s'agissait de déclarations authentiques de Guillaume II sur la politique extérieure de l'Allemagne, qui, publiées sous forme d'interview, le 28 octobre, par le *Daily Telegraph* avec l'autorisation du cabinet de Berlin, eurent cette singulière fortune de soulever les protestations unanimes de l'Angleterre, de la Russie, de la France et des Allemands eux-mêmes.

Résumé de conversations et de correspondances particulières que le kaiser avait eues, à différentes époques, avec de hauts personnages anglais, ce manifeste tendait sincèrement à rapprocher l'Allemagne de l'Angleterre, tout au moins à dissiper les nuages que, depuis le début du XXe siècle, la concurrence commerciale ne cessait d'élever entre les deux pays.

A propos de la méfiance des Anglais vis-à-vis des aspirations de l'Allemagne à l'hégémonie économique, Guillaume II disait :

Vous, Anglais, êtes fous, fous comme des lièvres de mars. Pourquoi vous laissez-vous aller à des soupçons indignes d'une grande nation? Que pourrais-je faire de plus que je n'aie déjà fait? J'ai déclaré aussi nettement que j'ai pu, dans mon discours de Guildhall, que mon cœur est à la paix, que mon vœu le plus cher est de vivre avec l'Angleterre dans les meilleurs termes possibles. N'ai-je pas tenu parole? La fausseté, le mensonge sont étrangers à ma nature. Les actes devraient parler par eux-mêmes. Mais vous ne prêtez l'oreille qu'aux hommes qui les interprètent inexactement ou les dénaturent. Je considère cette attitude comme une insulte personnelle. Être continuellement mal jugé, voir mes offres réitérées d'amitié examinées avec des yeux jaloux et défiants, met ma patience à bout.

J'ai répété dix fois pour une que je suis un ami de l'Angleterre, et votre presse, ou plutôt une grande partie de votre presse, conseille au peuple anglais de refuser la main que je lui tends et insinue que

mon autre main est armée d'un poignard. Comment puis-je convaincre une nation contre sa volonté?

Je répète que je suis l'ami de l'Angleterre. Mais vraiment vous me rendez cette affirmation difficile. Ma tâche personnelle n'est pas des plus commodes. Les sentiments qui l'emportent dans une grande partie de la basse classe et de la classe moyenne de mon peuple ne sont pas amicaux pour les Anglais. C'est donc seulement une minorité qui, dans mon propre pays, reçoit mes paroles, minorité composée, il est vrai, des meilleurs éléments, de même qu'en Angleterre c'est une minorité qui est bien disposée envers l'Allemagne. C'est une autre raison qui fait que je vous en veux de repousser mes avances quand j'affirme mon amitié pour votre pays. Je ne cesse pas de lutter en vue d'améliorer les relations anglo-allemandes, et vous ne savez que répéter que je suis votre ennemi. Pourquoi?...

Il est facile de déduire des paroles ci-dessus que Guillaume II ne voulait pour rien au monde avoir l'Angleterre contre lui dans l'éventualité d'une nouvelle guerre franco-allemande. Il n'admettait pas non plus qu'entre Anglo-Saxons et Germains la rivalité de l'industrie et du commerce pût jamais amener un conflit armé, sachant, par les exemples assez nombreux qu'en montre l'histoire, que toute guerre qui n'a qu'un but économique est une cause de ruine presque autant pour le vainqueur que pour le vaincu. Cela était clair. Néanmoins, il aurait fallu se garder de voir dans la sympathie réelle de Guillaume II pour les Anglais une atténuation de ses sentiments hostiles à l'égard des autres peuples. En effet, pour achever de démontrer — chose inutile et même dangereuse aux yeux des Allemands — qu'il était le plus parfait ami de l'Angleterre, le kaiser prétendit qu'au moment le plus critique de la guerre contre les Boers, c'était lui-même qui avait proposé au gouvernement de la reine Victoria, « sa grand'mère vénérée », le plan de campagne ultérieurement suivi à peu de chose près par le maréchal Roberts et qui valut la victoire à ce dernier. Il déclara en même temps qu'au cours des années 1899 et 1900, la France et la Russie avaient invité l'Allemagne à travailler de concert au salut des républiques sud-africaines et à l'humiliation de l'Angleterre.

La postérité, dit-il, connaîtra un jour les termes exacts du télégramme maintenant conservé aux archives du château de Windsor, dans lequel je portais à la connaissance du souverain d'Angleterre la

réponse que j'avais faite aux puissances qui méditaient la ruine britannique.

C'était essayer de rallumer entre les Anglais et nous, au moyen des procédés chers à Bismarck, une querelle bien éteinte. A la version tendancieuse, donnée par Guillaume, des anciens pourparlers entre les trois puissances : Allemagne, France et Russie, sur la guerre des Boers, il y a lieu d'opposer les vérités suivantes :

Quand la Russie et la France proposèrent à l'Allemagne de se joindre à elles pour intervenir auprès de l'Angleterre en faveur des Boers, ceux-ci étaient déjà à peu près vaincus. Il ne pouvait donc être question de blesser le sentiment britannique. La réponse de l'Allemagne fut que, comme préliminaire de leur conférence, les puissances devaient s'engager solennellement à maintenir le *statu quo* européen. Aussitôt les négociations furent arrêtées, car nous comprîmes que ce que voulait le kaiser, c'était obtenir de la France une consécration définitive, une ratification irrévocable du traité de Francfort.

Il est de notoriété publique qu'à propos de cette affaire et de bien d'autres, Guillaume II tint un langage différent à chacun de ses interlocuteurs suivant leur nationalité. Que de fois il parla avec insistance à nos ambassadeurs, notamment au marquis de Noailles, du « péril anglais », tandis que s'adressant aux plus hautes personnalités du Foreign Office il leur disait pis que pendre de la nation russe. La duplicité et un manque absolu de scrupules furent le trait dominant du caractère de Guillaume II, comme d'ailleurs de maints autres grands Allemands. Entre les Russes, les Anglais et nous, le kaiser ne cessa de pratiquer la devise : *Divide ut imperes*. Seulement il n'eut jamais, comme l'avait Bismarck, l'audace de confesser l'immoralité de sa politique. C'est pourquoi ne s'est-on pas assez rendu compte, en France, de sa perfidie.

Sans parvenir à regagner la confiance des Anglais, la profession d'anglophilie du neveu d'Édouard VII détermina en Allemagne une explosion de mécontentement, et les attaques surprenantes dont Guillaume II fut bientôt l'objet de la part

de tous les partis donnèrent l'impression nette qu'une fêlure venait de se produire dans le loyalisme des Allemands et dans l'accord de vues que l'on croyait exister entre le monarque et son peuple.

Deux jours après la publication du *Daily Telegraph*, au milieu des critiques qu'elle provoqua, on apprit, d'une part, que le chancelier Bulow avait donné sa démission et, de l'autre, que la volonté de l'empereur le maintenait à son poste. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* expliqua officiellement que, Guillaume II ayant fait parvenir à M. de Bulow, aux fins d'approbation, le texte de l'interview à publier, le ministre, alors en villégiature à Nordeney, avait omis d'en prendre connaissance, se bornant à le faire lire et parafer par un sous-ordre.

On ne saura jamais si vraiment le chancelier commit la négligence dont il s'accusa spontanément afin d'atténuer l'acte maladroit de son maître, ou bien si, parfaitement au courant d'un dessein qu'il se serait gardé de contrarier, il se félicita *in petto* de la leçon qui devait obliger pour quelque temps le kaiser à ne plus faire de politique personnelle et même à s'effacer derrière son premier ministre. Les débats quasi révolutionnaires du Reichstag où M. de Bulow ne fut pas le dernier à critiquer sévèrement les abus du régime autocratique et, plus tard, la disgrâce absolue du chancelier font pencher pour la deuxième hypothèse.

Jamais, de mémoire d'homme, le Parlement d'Allemagne ne connut de séances comparables à celles des 10 et 11 novembre 1908, au cours desquelles pangermanistes et socialistes, radicaux et centristes, progressistes et nationaux-libéraux : les uns furieusement jaloux de la puissance maritime anglaise, les autres redoutant pour la paix les incartades du kaiser ; ceux-ci voulant diminuer les prérogatives du souverain, ceux-là reviser la Constitution dans un sens largement libéral, tombèrent d'accord pour désapprouver absolument et le langage et l'initiative de Guillaume II.

— Il y a lieu de regretter profondément, dit le conservateur Liebermann von Lannenberg, que l'empereur ne pense pas et ne sente pas comme un Allemand à tous les instants de sa vie.

— Le Reichstag, déclara le socialiste Singer, doit se créer un

moyen d'action sur l'empereur et le chancelier pour en finir avec les incidents des discours, des lettres, des télégrammes. Il faut modifier la Constitution de manière à laisser au peuple la responsabilité de la paix et de la guerre.

— Le malheur de Guillaume II, prononça le baron de Gamp, conservateur indépendant, est de n'avoir pas eu, au début de son règne, des conseillers suffisants. C'est une triste destinée pour un tel souverain de se trouver si souvent en désaccord avec les vues de la grande masse de la population et d'avoir, jusqu'à présent, tiré si peu de leçons des événements.

— Les eunuques de la cour, plaisanta le député Zimmermann, du parti réformiste de la droite, sont allés jusqu'à féliciter l'empereur de son article. Ce byzantinisme est la cause de tous nos maux.

— On peut affirmer, assura le député Haussmann du parti populaire, que le Reichstag s'est changé en tribunal. Personne n'y a défendu les actes de l'empereur, et tous les partis sont d'accord dans tous les milieux, même dans les mess d'officiers, pour en avoir la même opinion.

— L'interview impériale, fit, sur un autre ton, le radical Schrader, ne nous a pas étonnés. C'est un nouvel anneau dans une chaîne déjà ancienne. Il est dommage que l'empereur ne soit pas à Berlin en ce moment. Il aurait pu différer sans inconvénient sa visite à Zeppelin[1]. Aujourd'hui que le Reichstag s'explique sur lui, sa place était aux côtés du chancelier de l'Empire. Mais où est-il donc au moment où une émotion profonde agite tout son peuple? Où est-il celui qui est intéressé plus que tout autre à ces débats? Il s'amuse chez un homme dans la cour[2].

— Nous nous trouvons, clama enfin le fougueux Wurtembergeois Conrad Haussmann, en présence non seulement d'une crise de chancellerie, mais d'une crise de régime personnel. Une suite de procès étranges[3], le déficit s'élevant à des milliards, et maintenant cette interwiew, telles sont les conséquences du régime. Le chancelier, M. de Bulow, nous a déclaré, un jour, que l'empereur allemand ne devait pas être une ombre d'empereur. Soit. Mais il ne doit pas être non plus le roi Soleil. Ces excès de langage vont-ils cesser? Le chan-

1. C'est le 10 novembre 1908, en effet, que, devant les hangars tournants de Manzell, Guillaume II cravatait de son aigle noir le comte Zeppelin, l'embrassait trois fois et proférait ces paroles mémorables : — « Le monarque et la patrie peuvent être fiers de posséder un tel fils, le plus grand Allemand du XXe siècle, celui qui par son invention a conduit le genre humain à un tournant de son histoire. Il n'est pas exagéré de dire que nous avons traversé aujourd'hui un des moments les plus importants de la civilisation humaine. » C'était exagéré en vérité, l'invention de Zeppelin n'étant que l'application perfectionnée d'une découverte française.

2. Le prince Egon de Furstenberg, propriétaire du château de Donaueschingen dans le Wurtemberg.

3. Allusion à la fameuse affaire Eulenbourg.

celier nous dit oui. C'est de sa part une impression particulière, ce n'est pas une garantie. Nous voulons des garanties, et si on ne nous les donne pas, ce sera le peuple allemand qui en exigera aux prochaines élections.

Ce sont là quelques phrases-types des discours prononcés. Mais ces avis donnés sans mesure du haut de la tribune ne furent rien en comparaison des jugements portés contre le kaiser, à travers les conversations particulières, dans presque toutes les classes de la société. La *Post* même, organe royaliste, s'en fit l'écho en disant :

Le trésor de sentiments monarchistes que l'empereur Guillaume Ier a laissé à son successeur est sans doute très riche. Mais l'héritage le plus considérable peut être dissipé si on le gère d'une manière irresponsable. Les chasses à pied et les cabarets du Chat-Noir[1] ne sont vraiment pas faits, à cette heure grave, pour augmenter le trésor de sentiments monarchistes dans le peuple.

En face des droits du monarque, il y a des devoirs dont la violation peut saper les fondements d'une monarchie. Aux yeux du royaliste convaincu et qui pense en homme politique, l'institution de la monarchie doit passer avant la personne du monarque.

Seuls les ultra-conservateurs s'émurent de tels propos et les déplorèrent dans leur presse.

Quant aux réunions populaires, encouragées par les exemples venus de haut, elles adoptèrent, au nombre de vingt-six, la résolution suivante :

Le régime personnel a grandi en Allemagne, grâce au manque d'énergie et à la lâcheté de la bourgeoisie. Aujourd'hui, il menace plus encore que par le passé les intérêts vitaux du peuple allemand. Dans la politique extérieure, l'Empire se trouve en opposition croissante avec tous les peuples civilisés, et le risque d'une guerre devient un danger chronique.

Dans la politique intérieure, le régime personnel, en augmentant à l'infini les armements sur terre et sur mer, a poussé le pays jusqu'à la ruine et surchargé le peuple des plus lourds impôts.

La réunion proteste de la manière la plus énergique contre les dernières manifestations du régime personnel. Elle demande que le peuple ait à décider sur la paix ou la guerre, qu'une pleine responsabilité ministérielle soit établie, et elle envoie à tous les partis socialistes du monde ses vœux fraternels de paix et de solidarité.

1. Allusion aux chanteurs d'un théâtricule de Berlin que le kaiser avait fait venir à Donaueschingen pendant les journées historiques.

Ainsi, pendant deux jours consécutifs, les représentants de tous les groupes qui composaient le Reichstag montèrent à la tribune pour reprocher à l'empereur : qui son défaut de réflexion, qui sa manie oratoire, qui sa tendance à gouverner contre le pays. Quelques-uns même l'injurièrent ; et pas une fois le président de l'assemblée n'intervint, pas un seul orateur ne fut empêché d'aller aussi loin qu'il le voulut dans sa critique du caractère et des actes de Guillaume II. De tels débats et aussi inattendus ne laissèrent pas de confondre et d'égarer l'opinion française. Ne démontraient-ils pas en effet que la personne du kaiser n'était plus intangible, et qu'après le régime des condamnations faciles pour lèse-majesté un souffle de liberté passait enfin sur l'Allemagne ?

Déjà, au mois de janvier de la même année, les imposantes manifestations organisées dans presque toutes les villes d'outre-Rhin en faveur de l'établissement du suffrage universel, et où la foule chantait en se repliant sous les charges de police : « Nous suivrons la voie que nous a montrée Ferdinand Lasalle », avaient donné un certain espoir de voir se transformer peu à peu le vieil esprit serf de la race teutonne. Mais tel n'était pas l'avis de certains correspondants de journaux français à même d'observer de près les fluctuations de cet esprit.

C'est sans conviction, écrivait l'un d'eux, M. Jules Hedeman, correspondant du *Matin* à Berlin, que les vieux prolétaires vont à ces manifestations que les jeunes considèrent comme une sorte d'amusement. Protester n'est pas dans le tempérament national de tous ces buveurs de bière. La volonté d'être et de se montrer forts manque à presque tous. Les déclarations du *Vorwaerts* ne sont qu'illusions en face des formidables rangées d'agents de police prêts à frapper les groupes errants qui chantent une *Marseillaise* sans panache. En réalité, le peuple allemand ne sait marcher que sous la conduite de ses caporaux. S'il obtient jamais quelque accroissement de ses minces droits politiques, ce ne sera que par la grâce de ses princes. A moins d'un miracle qui le transforme, il ne fera pas de révolution [1].

Ce juste commentaire de la journée du 12 janvier 1908, où le peuple siffla M. de Bulow pour avoir déclaré que le « suffrage universel n'était pas compatible avec le bien de l'État »,

1. Opinion identique exprimée dans un « Rapport J.-L. » de la même époque.

avait quelque chose de décourageant. Mais les 10 et 11 novembre, c'était l'élite de la nation et surtout les représentants de la bourgeoisie qui, las des à-coups de la politique impériale, en réclamaient le contrôle par le Parlement. Depuis 1848, l'Allemagne n'avait pas connu de crise d'une telle signification. Décidément que fallait-il en augurer?

Quand on réfléchit aux lendemains étouffés de la tourmente du Reichstag, et que l'on considère le résultat presque nul de la *Kaisercrisis*, on est amené à conclure qu'aucun changement, même de pure forme, n'était à prévoir de longtemps dans l'organisation congénitalement féodale de l'Empire germanique, et que, par simple réaction dans l'âme féroce de Guillaume II, toute velléité d'amender le régime ne devait qu'accentuer le péril de la guerre. C'est ce dont on peut juger par ce qui suit.

M. de Bulow s'étant non seulement abstenu de plaider pour son maître mais engagé devant le Reichstag à empêcher la faute de se renouveler, l'Allemagne tout entière se rendit compte qu'une sorte de duel commençait entre le chancelier, mué par occasion en champion du peuple, et le souverain restant avec sa cour celui du pouvoir absolu. Avant les interpellations, M. de Bulow paraissait en mauvaise posture. Aprés, on le vit se raffermir d'un coup, soutenu qu'il était à la fois par le Parlement, le Conseil fédéral et par une opinion publique habilement travaillée.

Le 13 novembre, le centre catholique, parti numériquement le plus fort du Reichstag, les radicaux et les socialistes déposèrent chacun une motion, tendant à enlever à l'empereur le droit de choisir ses ministres contre la volonté du Parlement. Il fut même question d'envoyer une adresse directe au kaiser dans laquelle serait réclamée la revision de la Constitution. En même temps, le chancelier demandait par dépêche une audience au souverain afin de lui expliquer la crise de pouvoirs née des débats du Reichstag et lui proposer de la résoudre au mieux des intérêts de tous. Cette entrevue fameuse de Guillaume II avec M. de Bulow, qui était fixée au 16 novembre à Kiel, fut, par suite d'un deuil de cour[1],

1. Mort subite du général von Hulsen-Hœseler, chef du cabinet militaire.

reportée au 17 et eut lieu à Potsdam. En l'attendant, l'Allemagne vécut des heures d'une fièvre intense. On savait que M. de Bulow, fort de l'approbation presque unanime de ses concitoyens, allait prier l'empereur de promettre solennellement qu'à l'avenir il ne dirait ni n'écrirait rien de public que d'accord avec son gouvernement responsable devant le pays. En dépit de toutes les formes voulues, faire cette promesse était pour Guillaume II reconnaître son erreur présente et celles du passé, obéir pour la première fois de son règne à la puissance de l'opinion et, par conséquent, s'humilier, souffrir tout au moins une dangereuse atteinte au prestige de son état. Comme rien n'était moins certain qu'il se résignât à un pareil acte de soumission, après la rage dont il avait été saisi en lisant le compte rendu des séances du Reichstag[1], la perspective d'un conflit entre la volonté du souverain et la revendication populaire effrayait les esprits les plus pondérés. Tandis que les feuilles libérales accentuaient l'âpreté de leur blâme, la presse conservatrice s'efforçait, par ses commentaires conjecturaux, d'atténuer à l'avance le coup qui allait être porté en tout cas à l'orgueil de Guillaume II.

— Il est évident, dit la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qu'un nuage s'est élevé entre l'empereur et la nation. Le nœud de la situation sera tranché dans l'entretien que Sa Majesté aura avec le prince de Bulow. Nous en attendons le résultat avec un respect profond pour la couronne et en exprimant le souhait qu'on réussisse bientôt à rétablir complètement les anciens rapports cordiaux et sincères qui existaient entre l'empereur et son peuple.

— Nous ne sommes pas sans inquiétude, écrivait d'autre part la *Gazette de la Croix* elle-même, au sujet de la décision qui sera prise. Cependant nous ne renonçons pas à tout espoir. Ce ne sont pas des garanties sur le papier, mais une résolution généreuse de l'empereur qui, seule, peut combler l'abîme menaçant qui s'ouvre entre lui et son peuple. Comment une nature richement douée, nous dirons même géniale, animée d'enthousiastes aspirations pour la prospérité et la grandeur de l'Empire, consciente de la dignité et de l'élévation de sa vocation souveraine, pourra-t-elle s'imposer des réserves dans la manifestation de sa personnalité? Mais notre empereur est profondément religieux. Qu'il demande conseil à Dieu et à sa conscience, et il reconnaîtra alors que les prières que lui adressent, le cœur attristé, son premier conseiller, ses sujets les plus fidèles et, avec eux, la nation

1. Rapport J.-L.

entière par la voix de ses délégués élus, sont complètement justifiées. Non seulement il fera le sacrifice que lui coûtera cette résolution, mais il trouvera aussi l'énergie nécessaire pour la mettre en pratique.

Alors l'histoire le glorifiera un jour et lui décernera la plus belle des couronnes, celle réservée aux monarques qui ont su se vaincre eux-mêmes.

La pangermaniste *Taegliche Rundschau*, un des organes les plus loyalistes d'Allemagne, affirma de son côté :

Des millions d'hommes ont compris, ces jours derniers, combien le bonheur et le malheur de l'Empire dépendent de la volonté d'un seul, et celui-ci n'a rien fait, cette semaine, pour tranquilliser son peuple. Il était loin de sa capitale et semblait à peine renseigné sur la gravité de la situation.

Enfin la *Gazette Nationale*, organe du grand parti national libéral, après avoir blâmé les voyages circulaires du kaiser, résuma ainsi la crise :

Le silence avant l'orage ! voilà comment on peut caractériser la situation politique intérieure à l'heure actuelle. Est-il permis d'espérer que le nuage qui plane sur nous va se dissiper cette semaine? Le sentiment unanime du peuple allemand se traduit exactement par cette phrase : on ne saurait et on ne pourrait continuer à gouverner ainsi.

Par contre, quelques conservateurs, tels que le baron de Rheinbaben, ministre des Finances de Prusse, déclarèrent que le gouvernement avait eu tort de laisser passer des discours révolutionnaires comme ceux de Singer, Heine, Conrad Haussmann, etc. ; qu'il n'était plus possible de gouverner avec la majorité actuelle du Reichstag, puisque nombre de ses membres avaient tenu un langage de « républicains » et qu'enfin il y avait lieu pour le cabinet de se rapprocher du centre catholique, parce que celui-ci avait montré dans ces circonstances plus de modération que la gauche, ce à quoi le prince de Bulow riposta qu'à aucun prix il ne gouvernerait avec le centre. En même temps, des intrigues de cour s'ourdissaient dans l'entourage de l'empereur pour combattre le mouvement national contre le régime personnel.

Vitupérant les insinuations répandues par la camarilla des courtisans sur le devoir qui incombait à l'empereur de

résister à l'« ignoble » pression populaire dont ce « traître » de von Bulow s'était fait l'instrument, le *Vorwaerts* dit :

A la tragi-comédie succède la farce. A peine les débats du Reichstag étaient-ils terminés que commençait dans les coulisses le jeu des complots de la cour contre la chancellerie. Ce jeu révèle à l'étranger la caducité de la vie constitutionnelle en Allemagne d'une manière bien plus révoltante que n'ont pu le faire l'interview impériale et les stupides explications de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, car il montre que la plupart des conservateurs, ceux qui s'intitulent les plus nobles et les meilleurs de la nation, sont les plus corrompus. Après quelques protestations contre le régime personnel, ils tombent à genoux dévotement aux pieds de ce même régime dont ils comptent tirer certains avantages nouveaux. Partout et toujours c'est la même palinodie.

Cet article ayant fait se ressaisir le parti des junkers, leur organe, la *Gazette de la Croix*, riposta :

Il est grand temps que l'on mette fin à la crise actuelle dont les antimonarchistes tirent parti pour troubler davantage l'opinion. Ces messieurs qui prennent des airs compassés veulent paraître inquiets de l'avenir de l'Empire. Ils soulèvent tout ce qu'ils peuvent contre celui qui porte la couronne impériale, contre les princes confédérés, la Diète, le Reichstag et le Conseil fédéral. Quel but recherche-t-on? On veut enlever à la couronne la situation qui lui a permis de créer l'Empire. C'est ce que nous appelons fausser et empoisonner l'opinion publique.

On veut des garanties. Mais comment? L'empereur qui représente notre puissance devant le monde doit-il humilier la couronne par un *peccavi*? Les vrais patriotes ne veulent pas que cette couronne devienne une ombre sans vie. Ils ne se laisseront pas séduire par la fameuse et folle formule : « Le roi règne et ne gouverne pas. » (*En français dans le texte.*)

En même temps que sévissait cette polémique, les manifestations contre le régime de l'autocratie se multipliaient.

A Munich, à Ludwigshafen, à Brunswick, à Carlsruhe, etc., les démocrates socialistes votèrent dans huit réunions diverses des ordres du jour en faveur d'une revision de la Constitution qui enlèverait au kaiser le droit de décider seul de la paix et de la guerre. A Stuttgart, à Dresde, à Leipzig, à Gelsenhausen et à Hanau, les radicaux ainsi que les membres de la puissante « Union libérale », après avoir protesté contre

la politique anticonstitutionnelle de l'empereur, réclamèrent la responsabilité du gouvernement devant le Reichstag et recommandèrent aux députés de leurs partis de refuser tout impôt tant que n'aurait pas été déposé le projet de loi tendant à établir cette responsabilité. Ainsi le chancelier en appelait à l'Allemagne tout entière pour qu'elle jugeât entre son maître et lui.

La veille de l'entrevue, le prince de Bulow fit annoncer par tous les journaux officieux que, s'il ne parvenait pas à s'entendre avec l'empereur sur le texte de la déclaration positive à faire signer à celui-ci pour dénouer la crise conformément au vœu de l'opinion, il se retirerait. Ce fut donc dans l'ambiance d'un état de nervosité portée à son comble par cette dernière nouvelle, que se leva en Allemagne la journée fatidique du mardi 17 novembre.

L'heure décisive a sonné, écrivit la *Gazette de Voss*. Le monde entier a les yeux fixés sur l'empereur. Le sort de toute l'Allemagne, peut-être même celui de la couronne, dépend de la résolution que va prendre Guillaume II.

Le matin, quelques minutes après dix heures, on put voir M. de Bulow, le teint toujours frais mais la mine soucieuse, prendre à la gare de Potsdam, à Berlin, le train qui devait le conduire à la station de Wildpark, toute proche du Nouveau Palais. Entré à onze heures dans le cabinet impérial, il en sortit à midi quarante-cinq, pâle et défait, au dire de plusieurs témoins. Et cependant, dans cette première phase intime du duel, le ministre, porte-parole de la nation, venait de l'emporter sur le souverain. Victoire bien relative certes et surtout nullement décisive, mais victoire quand même, ainsi qu'en témoigna la note explicative parue le soir dans le *Moniteur officiel*.

A l'audience qu'Elle a accordée aujourd'hui au chancelier, Sa Majesté l'empereur et roi a entendu pendant plusieurs heures le prince de Bulow.

Le chancelier a peint l'impression produite en Allemagne à la suite de la publication du *Daily Telegraph* et ses causes. Il expliqua en outre l'attitude qu'il a prise dans la discussion des interpellations au Reichstag.

S. M. l'empereur a entendu l'exposé et les déclarations du chancelier avec une profonde gravité et a manifesté sa volonté de la manière suivante : sans se laisser troubler par des exagérations de critique publique qu'il estime injustes, l'empereur considère qu'il est de son devoir impérial le plus élevé d'assurer la continuité de la politique de l'Empire en respectant les libertés constitutionnelles. En conséquence, S. M. l'empereur a approuvé les déclarations du chancelier au Reichstag et assuré le prince de Bulow qu'il lui continuait sa confiance.

Il faut laisser à penser la déconvenue à peu près générale produite en Allemagne par le vague de cette déclaration. En promettant de respecter à l'avenir les responsabilités constitutionnelles, Guillaume II, cabré devant les reproches, avait l'air de céder à l'opinion. En réalité, ainsi qu'il ne tarda pas à le montrer, il demeurait le potentat inflexible, prêt à reprendre, dès que les circonstances le permettraient, le cours de ses volontés et à effacer par quelque nouveau coup de tête la concession, d'ailleurs purement verbale, à laquelle l'avait amené une erreur accidentelle de son bon plaisir. Néanmoins, il ne manqua pas de naïfs jusque dans le parti libéral pour se déclarer satisfaits, acclamer ce que les conservateurs appelèrent « l'héroïsme de l'empereur sacrifiant son amour-propre à l'intérêt supérieur de l'Empire », et prétendre que cette soumission « provisoire » marquait un premier pas vers une ère nouvelle.

L'événement s'inscrit dans la grande histoire, annonça l'officieux *Journal d'Alsace-Lorraine*. Les petits Allemands devront s'en instruire dans leurs manuels classiques, comme font les petits Français de la nuit du 4 août et du Serment du Jeu de Paume.

Mais les vrais organes du peuple et les Allemands clairvoyants gardèrent, les uns, leur mauvaise humeur, les autres, leur scepticisme.

— Dans tout ce manifeste, dit le *Berliner Tageblatt*, nous ne voyons aucune trace des garanties revendiquées depuis une quinzaine de jours.

— Un cri de déception s'est fait entendre par toute l'Allemagne au moment où chaque patriote espérait pouvoir exprimer son soulagement, gémit la *Morgen Post*.

Et enfin le *Vorwaerts* :

Les grandes crises de l'Allemagne ont un caractère singulier. Elles commencent par un scandale, causent de violentes émotions, puis finissent par de mauvais compromis. C'est là l'inévitable règle. On aplanit les difficultés, et on maintient le système. La victoire du prince de Bulow est celle d'un maire du Palais. Après sa défaite, l'absolutisme s'efforce de rétablir son prestige. Mais il ne sera pas permis que la lutte se termine ainsi. L'empereur Guillaume devra se plier aux conséquences de ses fautes et accepter une réforme de la Constitution qui s'affirmera tout opposée à ses prérogatives impériales. Là est le côté grave de la situation, car le mouvement est lancé, et rien ne l'arrêtera désormais. Des paroles, si solennelles qu'elles soient, ne suffiront plus à calmer l'agitation profonde qui soulève le peuple allemand et le pousse à l'assaut des bastilles de l'autocratie.

Comme il est facile d'en juger, la promesse faite par le kaiser au public allemand de se renfermer dans les limites constitutionnelles n'était pas une solution satisfaisante. En attendant de ressaisir toute son autorité, Guillaume II restait dans l'équivoque. Au lieu de stimuler les partis d'opposition, cette attitude les déconcerta.

Le 19 novembre, on s'attendait à ce que le prince de Bulow rapportât au Reichstag les détails de l'entrevue de l'avant-veille. Il s'en garda bien. Ne se sachant maintenu au pouvoir qu'en raison des nécessités de l'heure, particulièrement celle de remédier à la crise financière de cette époque par l'obtention de 625 millions d'impôts nouveaux, le chancelier exposa dans un discours remarquable, et d'ailleurs resté célèbre, la situation de « parvenu peu aimé » — ce fut son mot — de l'Empire allemand. Il affirma ne découvrir nulle part de danger de guerre prochaine. Afin de mieux démontrer que la puissance de l'argent est aussi indispensable à un État que la force militaire, il fit, aux applaudissements de tout son auditoire, un pompeux éloge de la capacité d'épargne des Français, « banquiers du monde ». Mais quand vint le moment de discuter les garanties constitutionnelles réclamées par les motions des divers partis, il se déroba ; il n'assista même pas aux séances, et, après des débats d'une confusion extrême qui achevèrent d'accuser l'impuissance du Parlement, la question de la revision de la Constitution, aussi bien

que celle du régime personnel, s'effaça de l'ordre du jour pour ne jamais plus y reparaître.

Cependant, le 21 novembre, centième anniversaire de l'octroi des libertés communales de la Prusse, on vit à l'hôtel de ville de Berlin le kaiser prendre ostensiblement des mains du chancelier le texte de l'allocution qu'il avait à prononcer en réponse au discours de bienvenue du bourgmestre.

J'ai, lut-il, la ferme confiance que le lien de fidélité et d'affection qui, de tout temps, dans notre pays, a uni étroitement le roi et la bourgeoisie, le prince et le peuple, demeurera à tout jamais indissoluble. Si, d'après notre romance prussienne, le soleil ne peut pas toujours briller, et s'il faut qu'il y ait des jours sombres, les nuages qui s'élèvent à l'horizon ne doivent jamais jeter leur ombre entre moi et mon peuple comme pour nous séparer.

C'était là confirmer son renoncement à l'indépendance de ses paroles sinon de ses actes. Mais pour combien de temps?...

Le soir de l'entretien de Potsdam, Guillaume II, parlant devant sa petite cour ordinaire de la scène violente qu'il avait eue avec son chancelier, se vantait d'avoir obligé celui-ci à lui demander pardon, et c'est avec des larmes de repentir que M. de Bulow avait promis de ne jamais plus supporter que le Reichstag fît d'injurieuses remontrances à son souverain [1].

Dans l'entretien de Potsdam, Guillaume II avait commencé par reprocher violemment à M. de Bulow de venir lui mettre le couteau sur la gorge, après l'avoir laissé injurier par tout le Reichstag.

Ah ! dit-il [2], vous ne manquez ni d'adresse, ni d'audace. Vous avez décidé le *Bundesrath* à lier partie avec vous et forcé mes ministres à se déclarer solidaires, tandis que la presse chauffée à blanc vous a représenté comme le seul homme capable, d'un côté, de m'arracher la promesse de me taire et, de l'autre, de risquer sa place dans l'in-

1. Rapport J.-L. — Dans un rapport antérieur à la *Kaisercrisis*, il est dit que Guillaume II avait l'habitude de se donner du courage, de s'exciter, pour ainsi dire, à prendre certaines résolutions contraires à l'opinion du Reichstag ou à l'avis de ses ministres, en exposant l'objet de sa décision aux quelques hobereaux de marque qui composaient sa *camarilla* et celle de l'impératrice.

2. Rapport J.-L.

térêt du pays en me disant la vérité de la part du peuple. Eh bien, je consens à avoir l'air de céder. Mais je prendrai ma revanche, et d'abord contre vous.

Et comme, à cette apostrophe, M. de Bulow s'était mis à fondre en larmes :

Ma volonté est la loi, poursuivit le kaiser. Elle le restera. Le peuple peut avoir raison ; il ne me changera pas. Je lui ferai plutôt prendre un bain de sang.

Ainsi donc, un moment, en novembre 1908, l'Allemagne impatiente fut sur le point de se libérer du joug et des caprices de Guillaume II. Lorsqu'en plein Parlement le député Geyer[1] affirmait premièrement que c'était la conception personnelle du kaiser en fait de politique mondiale qui avait occasionné les plus monstrueuses dépenses militaires qui soient et engendré partout, au dedans comme au dehors, les plus graves inquiétudes; deuxièmement, que c'était le régime personnel qui avait ruiné les finances de l'Empire; troisièmement, que l'audience de Potsdam avait été une déclaration de guerre du kaiser aux revendications constitutionnelles du Reichstag ; quand le *Vorwaerts* ajoutait que « dans cette audience il ne s'était pas agi, un seul instant, du bien du peuple, mais d'une simple dispute entre l'empereur et le gérant de sa maison », il sembla que l'Allemagne en révolte allait enfin vomir son tyran. Après avoir, au début de l'année, réclamé le suffrage universel, elle voulait maintenant la responsabilité des ministres devant le Reichstag, ce qui est la clé de voûte du régime parlementaire. Plusieurs groupes politiques allèrent jusqu'à demander que, par la revision constitutionnelle, le droit de déclarer la guerre soit enlevé au kaiser[2]. Hélas ! faute du ressort que possèdent les peuples vraiment épris de liberté, la nation allemande retomba peu après dans l'apathie de son servilisme séculaire. Le seul résultat obtenu fut, à l'intérieur, le silence gardé par le kaiser jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, et, au dehors, une nouvelle période de détente que ne devait pas manquer d'interrompre, au premier jour, le

1. Discours du 20 novembre au sujet de la réforme financière.
2. Motion déposée le 13 novembre 1908.

brusque réveil de l'esprit de Guillaume II en mal constant d'hégémonie, de mysticisme et de déraison.

Maintenant, après vingt années d'actions et de discours, disait, le 3 décembre, la *Gazette rhénane de Westphalie*, on peut discerner le caractère et la faculté spéciale de Guillaume. Il s'occupe de beaucoup de choses à la fois : politique, armée, flotte, langues étrangères, littérature, fouilles et archéologie. Il prêche, il compare, il peint. Gœthe et Michel-Ange échoueraient devant pareille tâche. Guillaume manque de profondeur d'esprit, et il ne possède pas la faculté de penser avec logique et perspicacité. Comme Frédéric-Guillaume IV, il voit tout dans une chambre noire, c'est-à-dire la tête en bas.

Ce qui lui manque le plus, c'est le simple bon sens qui permet de saisir tout de suite la partie essentielle d'une affaire. Du côté anglo-guelfe, il paraît avoir hérité de Guillaume III et George IV d'Angleterre une présomption et une suffisance qui ne sont plus de mise au XXe siècle.

Tel est le résultat de vingt années de règne : l'abandon de l'Empire allemand, son isolement et son encerclement.

C'est sur ce redoutable mais très fidèle portrait, dû à la plume d'un pangermaniste, que tous les Français auraient pu asseoir leur opinion définitive du caractère de l'empereur d'Allemagne. On peut s'étonner de cette sévérité des pangermanistes à l'égard du monarque qui rêva plus qu'aucun de la plus grande Allemagne.

« Pour rien au monde, nous ne voudrions avoir une guerre sous son règne », a dit l'un d'eux[1].

C'est que ces pangermanistes étaient des ultras qui s'employaient à corriger les erreurs de diagnostic de leur chef, le morigénaient, l'aiguillonnaient pour qu'il n'éprouvât plus la peur de se mesurer avec les Anglais, mais n'en restaient pas moins les soutiens les plus inébranlables de l'idée impériale.

S'il est donc évident qu'en novembre 1908, l'Allemagne a marché pendant quelques jours vers la révolution, on peut se demander si ce n'est pas également depuis cette époque que le kaiser orienta son pays vers la guerre, et s'il faut dater de la journée de Potsdam sa détermination de se livrer tôt ou tard, pour le salut de sa dynastie, à cette diversion exécrable.

MARCEL BARRIÈRE

Paris, décembre 1918.

1. Propos rapporté par M. Jules Hedeman, correspondant du *Malin*.

PARMI LES LIVRES

LE PAYS DES MUSES

Il n'y a qu'un critique sérieux, qui est le diable. Sur le seuil sublime, il étendrait son manteau. Le lecteur n'aurait qu'à s'asseoir et, porté dans l'espace, à écouter son guide. Au-dessous d'eux glisseraient le plan des bois sacrés et le fil des Hippocrènes. Les temples du goût apparaîtraient comme des champignons. C'est ce qu'on appelle voir de haut. En se penchant, ils reconnaîtraient les poètes par le sommet du crâne. Les uns seraient attablés dans des bars, les autres agenouillés dans des églises. Dans un tableau animé, le pays des lettres passerait sous les yeux des voyageurs. Ils observeraient ses provinces, dont ils noteraient les chants nationaux. Et, le manteau magique voguant toujours dans l'air doré, ils entendraient enfin dans le silence de la nuit la voix de la race qui ne chante qu'aux étoiles.

Tout n'est que voyage en ce monde. Faute de faire celui-là, essayons du moins de jeter aujourd'hui un coup d'œil sur ce pays des lettres, dont nous parcourrons ensuite les vallées. Je sais bien que ces vues cavalières ne sauraient être ni justes, ni complètes : panoramas illusoires qui déforment les contours, embrument les lointains, cachent les ravins et confondent les objets. Ceux qui ont fait la guerre appelleront cette observation superficielle la critique en saucisse. Pourtant le croquis que nous lèverons pourra nous être commode.

Que le lecteur veuille bien excuser ce modeste essai de topographie littéraire, lui qui vient de lire ici les brillants articles de M. F. Vandérem. C'est un agréable devoir de commencer ces études en définissant l'œuvre de mon prédécesseur.

Les lettres sont le miroir du temps, et la critique est le miroir des lettres. Aussi M. Vandérem a-t-il donné ce titre au volume où il a réuni ses premiers articles. Il a tracé lui-même son programme en le prêtant à M. Marcel Prévost : « Il faudrait, dit celui-ci, quelque chose de vivant et, bien entendu, d'absolument indépendant, — des chroniques qui, sans s'interdire, à l'occasion, d'étudier des nouveautés marquantes, ne seraient pas de simples comptes rendus de livres, viseraient plutôt à noter les grands courants de la production littéraire, les contacts de la vie extérieure avec la vie des lettres et leurs mutuelles réfractions... »

Ce programme, M. Vandérem l'a admirablement rempli. Il a composé, d'un style volontairement familier, riche en mots neufs et chauds comme la parole, des pages où les jugements, les souvenirs et les définitions se mêlent. Or ce sont là les trois parties essentielles de la critique : la première, c'est-à-dire le jugement, en est la raison même; la seconde, c'est-à-dire les souvenirs, fonde le goût sur l'érudition, c'est-à-dire sur la comparaison et sur la connaissance; la troisième, c'est-à-dire la définition, contient la règle des jugements. De telle sorte qu'on a, en dernière analyse, le verdict, la jurisprudence et le code.

Il est impossible de voir plus clair que fait M. Vandérem. Cette clarté ordonnée donne à ses articles un charme, une franchise, une netteté séduisante. S'il se garde de l'encombrement dans l'érudition, il donne toujours le renseignement nécessaire. Tel tableau où l'on voit M. Lucien Guitry au milieu de ses amis, telle analyse du tome III du Parnasse contemporain sont juste ce qu'il faut pour nous renseigner sans nous lasser. Dans le jugement, il apporte une sincérité fraîche et hardie. Il revise sans faiblesse les sentences traditionnelles, et dit tout franc sa pensée. Il ne s'offensera point si l'on n'est pas toujours de son avis. C'est la loi de cette franchise qu'elle appelle une franchise égale. Quand M. Van-

dérem déclare que les pièces de Banville ne sont que des fantaisies procédant du funambulesque et du clinquant, le lecteur s'étonne et se souvient de cette émouvante pitié qui est l'esprit même de *Gringoire*. L'exécution qu'il fait de Marivaux n'est pas moins martiale, et l'on ne voit point que dans sa sentence il soit fait mention de Marivaux philosophe, qui vaut bien qu'on s'y arrête. Mais enfin cette liberté envers les grands hommes a beaucoup d'agrément. Un bon éreintement est un exercice sain, qui vivifie la critique, et qui donne du prix aux éloges. Dans sa manière rapide, M. Vandérem a mêlé à ceux-ci de charmants portraits : voyez la biographie si juste qu'il fait en quelques lignes de M. Boylesve. Il se défend d'être dogmatique, mais non pas de goûter les idées générales : relisez la jolie comparaison entre l'histoire et la critique. Enfin, avec des goûts décidés, il fait un livre franc et savoureux ; et sur le ton de la conversation, il va jusqu'aux idées, qu'il éclaire longuement et qu'il habille d'un style vif.

*
* *

Ce qu'on voit d'abord au pays des lettres, ce sont quelques groupes assez bien définis de poètes.

Il y a le groupe des Unanimistes, ou si l'on veut, de l'Abbaye, avec Jules Romains et Georges Duhamel; le groupe des Simultanéistes s'en est détaché, avec Barzun et Divoire.

Il y a le groupe qu'il faut bien nommer des Cubistes, mot impropre. Dans ce groupe prennent rang Max Jacob, André Salmon et leur frère disparu Guillaume Apollinaire, tous trois inséparables et formant, si l'on veut, le groupe de la rue Ravignan. Auprès d'eux, Jean Cocteau, mince berger des peintres, des musiciens, des poètes errants. Et à la gauche des Cubistes, se place le petit groupe des Dadaïstes, où il suffit de retenir provisoirement deux noms, Picabia et Tzara.

Revenons vers la droite : elle est formée d'un groupe très nombreux et très complexe de Traditionalistes. Il est, et pour cause, le plus connu du public. Beaucoup d'entre eux sont nés dans la Provence, et cette lumière où croît le laurier métallique leur a peut-être donné le goût des poèmes incorruptibles et des médailles latines. D'autres ont mis,

comme nous verrons, dans la forme classique d'étranges raffinements. Auprès d'eux, le groupe de la Phalange, avec Jean Royère, maintient le culte du symbolisme.

D'autres groupements ne sont guère que des réunions et non pas des écoles. Tel est le groupe du *Crapouillot*, fondé pendant la guerre par J. Galtier-Boissière, et formé aujourd'hui d'une réunion d'amis au génie très varié. Il est plus difficile encore de mettre de l'ordre dans la foule de toute nation qui se pressait autour de Paul Fort à la closerie des Lilas, et que nous appellerons, faute de mieux, le groupe de *Vers et prose*. On peut reconnaître un groupe de la *Nouvelle Revue française* avec Gide, Ghéon, Paul Valery. Mais cette revue a ouvert ses portes aux cubistes. Sa librairie publie de l'Apollinaire comme du Claudel. Elle tend à assembler des poètes divers, avec une tendresse pour ceux de gauche.

Il faut mettre à part les Fantaisistes, qui sont assez près des traditionalistes par la forme, malgré les libertés qu'ils prennent, mais indépendants d'esprit : Carco, Pellerin, Derème, Toulet qui vient de mourir.

Ajoutez quelques groupes à attaches locales, comme fut l'École de Toulouse, et comme est le groupe lyonnais avec Dérieux. Achevez par un petit groupe colonial, pour y citer Robert Randau. Voilà, je crois, les catégories où se classe le plus grand nombre des jeunes poètes. On me dit qu'il en est de plus jeunes encore, qui conspuent Baudelaire, et qui invoquent Lamartine : mais nous attendrons qu'ils soient sevrés.

Cette classification en une douzaine de groupes, où la postérité retiendra peut-être une demi-douzaine de noms, n'est pas simple. C'est qu'en vérité l'esprit de chaque poète est un univers fermé, une bulle brillante qui reflète et qui vole. De sorte que pour trouver des éléments simples il ne faut pas considérer les esprits, mais les souffles qui les emportent. Est-il des tendances communes, caractéristiques de notre temps?

L'œuvre d'art, telle qu'on l'a entendue jusqu'ici, est un ouvrage arrêté. Dans l'éternel mouvement des couleurs et des formes, l'artiste choisit et fixe un trait, un plan, un rapport. En réalité le corps humain se défait aussi vite qu'un

nuage : le peintre cependant construit, sur des accents qu'il copie ou qu'il croit copier, un édifice immobile. Le romancier en fait autant pour l'âme humaine. Mille images, mille souvenirs, mille éléments de pensée et de raisonnement naissent et meurent en un instant. L'esprit lui-même sollicité, repoussé, déformé, se porte çà et là et change sans fin de couleur et de figure. L'écrivain fait un choix dans ce chaos, ordonne quelques-uns de ces sentiments en système. Voyez ceux qui sont allés le plus loin dans cette analyse, comme M. Bourget : il dépeint la suite des pensées ; mais on voit bien que cette suite est schématique, et qu'avec l'esprit d'ordre d'un génie latin il a laissé perdre les trois quarts des images qui sollicitaient son héros. Tolstoï, dans une page mémorable, a donné la suite des images qui passent dans l'esprit d'Anna Karénine pendant une promenade. Mais il n'a jamais pensé que l'écrivain pût faire d'une notation pareille de sa propre pensée la forme de son œuvre.

Or il se dessine aujourd'hui une tendance à faire de cette vie élémentaire de l'esprit le sujet de l'art. Tout ce qui glisse, brille et fuit, les fantômes, les illusions, les formes inachevées, les traits de lumière et le dessin flottant des vapeurs sont la matière légère que le poète façonne. Et ses ouvrages sont les frêles monuments du reflet sans support, et sa musique est un écho éveillant un écho.

Des lecteurs silencieux, dans des chambres muettes, suivront sur le champ des ténèbres le défilé de ces fantômes ; ils écouteront ce concert. Surtout ils feront taire leur raison. Ils arrêteront la machine de l'intelligence discursive, dont le bruit et le battement dissipent tous les charmes. Et l'esprit suspendu, ils goûteront les associations subtiles, les appels et les réponses des images, la nécessité mystérieuse d'un poème d'Apollinaire.

Cette vision élémentaire d'éléments mouvants s'appelle en peinture le Futurisme. La représentation sur la toile en est difficile parce qu'il fait fixer à la fois et pour toujours une fuite légère et incessante dans le temps. Le problème n'a été encore qu'imparfaitement résolu. Au contraire, en poésie, il se fait une sorte d'accord entre le poète et le lecteur. Si incohérente que soit la suite des images tracées

par le poète, sensations, réminiscences, rêveries, interruptions par les voix du dehors, intrusions de banalités qui entrent comme de gros papillons de nuit, le lecteur, qui connaît sa propre incohérence, ne s'étonne point de celle-ci, s'en amuse comme d'un rêve, y découvre une suite certaine et subtile...

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile
Nous l'enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie fille parmi les jeunes Turinaises
Le pauvre jeune homme se mouchait dans sa cravate blanche

Avec un peu d'industrie vous reconnaîtrez facilement dans ces vers le mouvement et l'engendrement des images, l'apparition de figures nouvelles, l'enchaînement quasi musical. J'entends bien qu'on dit dédaigneusement : c'est là le chaos originel d'où doit naître un poème, et non le poème lui-même. Il faut se garder de cette erreur. Les poèmes de cette sorte, s'ils étaient seulement la notation d'une rêverie quelconque, seraient de médiocre valeur. Loin d'être le début du travail, ils en sont l'aboutissement. Ils sont un art fait d'allusion, d'allitération colorée et de sensibilité télépathique, où les liens grammaticaux sont remplacés par d'invisibles antennes. Bien loin d'être un bavardage d'enfant, ce langage est celui de mandarins très subtils, qui s'entendent sans syntaxe. Les idéogrammes des langues d'Extrême-Orient, qui peignent sur une page non une suite de mots, mais une suite d'idées, forment des poèmes de cette sorte, que chacun interprète, et qui enchantent par la beauté des caractères et par tout ce que leur voisinage suggère à un esprit délié. Le silence parfumé de l'opium, une science exercée et la délicatesse des vices de l'Asie, sans être indispensables, sont frès favorables à cette sorte de plaisir.

L'intelligence discursive en est bannie. Essayer de comprendre un poème cubiste est un non-sens. Il n'y a rien à comprendre. Or c'est une vérité élémentaire de l'histoire de l'esprit qu'on n'y trouve jamais une force qui ne soit contrebalancée par une force antagoniste. Il est impossible d'ima-

giner qu'il y ait des romantiques sans qu'il y ait en même temps des classiques pour les maudire. Il faut donc de toute nécessité qu'il existe dans les lettres un parti de l'Intelligence. C'est l'éternel défi de Pan et d'Apollon. On ne sera pas surpris davantage que le parti de l'Intelligence ait ses temples sur la terre latine, là où la province romaine forme, au bord d'une mer sans marée, devant des paysages nets, des esprits qui aiment les lignes définies. Je vois moins bien pourquoi le parti de l'Intelligence est lié politiquement au parti conservateur : c'est peut-être parce que ses doctrines, claires comme le regard d'Athéna, semblent mieux ordonnées. Mais il y a des raisons plus profondes au culte que rendent à la fille de Zeus, des adorateurs passionnés. Jusque dans le camp opposé sa puissance se fait sentir. Il n'y a rien de plus logique, de plus équilibré, de plus raisonnable en un mot, qu'une composition cubiste.

*
* *

L'art classique peignait des hommes. Nous avons pris, depuis une cinquantaine d'années, le sentiment que l'homme est une cellule dans le corps social. De là, chez les poètes, le désir de peindre non plus l'individu, mais la foule; non plus les sentiments personnels, mais les sentiments collectifs. L'évolution s'est faite, je crois, en deux temps. On a eu d'abord le sentiment que le héros n'était que le lieu géométrique des sentiments de son temps. Cette idée est dans Amiel. Elle est aussi dans Jules Laforgue. Elle est dans Emerson. Vient ensuite la seconde phase. Ces sentiments collectifs, on ne veut plus les voir assemblés chez un homme représentatif. On veut les voir dispersés dans la foule, avec leurs nuances et leur mouvement ondoyant : on arrive ainsi à l'unanimisme. Il est à peine besoin de le décrire, puisque le Vieux-Colombier nous en a donné cette année un bel exemple, en jouant *Cromedeyre le Vieil*, qui est l'histoire de toute une peuplade. Combien cette forme d'art est neuve, on s'en rend compte en pensant que dans *la Guerre du feu*, roman des temps préhistoriques, où ils avaient pourtant une belle occasion de montrer le troupeau des humains, les Rosny n'ont pu se tenir de choisir un héros, et de lui faire courir des aventures. Que

dis-je? ayant à peindre un troupeau de mammouths, leur sens de la description individuelle est si fort qu'ils ont senti le besoin d'isoler un de ces animaux pour l'élever au rang de chef et de sage. C'est à peu près l'état d'esprit des rhapsodes homériques. C'est contre ce curieux esprit d'aristocratie, que les unanimistes protestent. Ils sont proprement les poètes de la démocratie, et il n'y a pas à leur chercher d'autre origine.

Il n'y a pas lieu de décrire leurs antagonistes. Ce sont tous ceux qui font du roman individuel, et ils sont légion. Mais ce qui est plus curieux, c'est l'espèce de parenté qui existe entre les deux groupes. Tous deux anéantissent la personne humaine, ceux-là en la dissolvant pour ainsi dire à l'intérieur d'elle-même, et en l'envahissant de la marée des sensations, — ceux-ci en la réduisant à son rôle d'élément dans un groupe plus vaste.

*
* *

La littérature du temps hérite et combat à la fois celle qui l'a précédée. Or ce qui a précédé ce temps, c'est l'impressionnisme, je veux dire la notation subtile, aussi serrée et aussi délicate que possible des aspects changeants du réel. Les naturalistes dans cet art de la notation ont fait des prodiges. Qu'on se rappelle les Paris à toutes les heures, de Zola, et le coucher du jour dans l'atelier, peint par les Goncourt dans *Manette Salomon*. Comment se fera la réaction? Évidemment en substituant à cette notation par l'œil une construction par l'esprit. En peinture, ce procédé s'appelle le Cubisme. Un peintre cubiste choisit comme point de départ la vérité, qu'il représente très fidèlement ; mais sur cette donnée, il élève un monde imaginaire. Regardez le décor du *Tricorne*. Les étoiles sont trop grosses, les verticales sont de travers : plaisir de dieu, qui reconstruit un monde. En littérature, la réaction contre l'impressionnisme est proprement l'idéalisme, c'est-à-dire la substitution des types généraux aux aspects particuliers, et de l'absolu à l'accidentel. Le résultat a été généralement médiocre. Seuls, les personnages de M. Maeterlinck ont été non plus des accidents, mais des symboles. Quand Monna Vanna parle, la majesté des lois éternelles est dans ses paroles. Mais le plus souvent, la réaction contre le

naturalisme a pris un autre aspect. Les naturalistes et les parnassiens, qui n'en diffèrent guère, étaient les croyants du monde extérieur. Leurs successeurs ont ramené leurs regards sur le monde intérieur. La vie profonde a succédé au reportage.

La littérature contemporaine est un mélange confus de ces tendances opposées. Les naturalistes ont survécu par des héritiers, qui ont honnêtement exploité leur héritage, et qui ont été de bons manœuvres, travaillant à la mécanique. Une troisième génération, tout en restant réaliste, a renouvelé les procédés. Elle a cherché le trait caractéristique, le récit rapide, la ressemblance suggérée. D'autres ont peint l'homme intérieur, et le roman d'analyse a refleuri. Il a été lui-même transformé vers 1890 par l'inquiétude de conscience. Cette inquiétude n'a pu se satisfaire par le seul examen d'une âme; elle a étudié toute la société, et le roman d'analyse, après être devenu le roman moral, est devenu le roman social. C'est l'évolution de M. Bourget : *Cruelle énigme*, *Cosmopolis*, *l'Étape*. A ce moment, aux environs de 1900, les femmes ont envahi brusquement la littérature, et ressuscité ce roman d'analyse que les hommes abandonnaient. Pendant dix ans, elles ont composé à qui mieux mieux une suite de confessions qui étaient parfois des chefs-d'œuvre ; puis elles se sont tues une à une, comme les rossignols à la fin de mai ; et la guerre est venue.

Avant même qu'elle éclatât, un fait nouveau était intervenu, qu'on peut prendre aussi pour un retour contre le naturalisme. Je veux parler du goût de l'extraordinaire. Les naturalistes choisissaient des sujets communs : la gare, la mine, l'usine, l'assommoir. Le naturaliste parfait, comme Jules Renard, tire tout son pittoresque et quelquefois tout son pathétique, de l'extrême précision dans le familier. Mais voici que le goût du singulier reparaît, sous des formes diverses. Déjà le groupe du *Mercure de France*, à partir de 1890, aime les beaux décors, les tableaux d'histoire, les aventures voluptueuses et cruelles : Pierre Louys écrit *Aphrodite*, Hugues Rebell *le Nichina*, Henri de Régnier *les Rencontres de M. de Bréot*. Une génération nouvelle ressuscite franchement le roman d'aventures. Pierre Benoit écrit *l'Atlantide*,

Mac-Orlan *le Chant de l'Équipage*. Ce sont là des formes simples, mais il en est de très complexes. Dans *la Femme assise*, Guillaume Apollinaire combine une peinture des cafés de Montparnasse en 1915 avec des descriptions de la vie des Mormons en 1852 ; il mêle l'érudition, le pastiche, le portrait cruel, les fresques à la Flaubert, les anecdotes bizarres, l'esprit de bibliothèque, et des invitations à repeupler la France.

Les réalistes eux-mêmes cherchent des sujets pittoresques : Eugène Montfort choisit les bouges de Marseille ; Carco et ses amis peignent les apaches en liberté. Le roman bourgeois n'existe presque plus. D'autres font jaillir la poésie du monde moderne, comme ce singulier et admirable Drieu-Larochelle.

*
* *

Voilà quelques-unes des tendances du temps nouveau. Mais ce qui est singulier, c'est que toutes ces tendances ne font pas des courants isolés. Elles se confondent et se mêlent sans cesse, en augmentant la confusion.

Certains hommes, dont l'ombre domine ce temps, inspirent à la fois les écoles opposées. Le souvenir de Mallarmé est partout. Si les poètes de la gauche essaient des compositions en calligrammes, il leur a donné l'exemple dans *Un coup de dés*. S'ils écoutent les suggestions de l'association d'idées, et font engendrer la pensée par le mot, il leur a donné encore l'exemple dans *la Pénultième*. Mais les poètes de droite ne subissent pas moins l'influence du magicien, et tâchent d'imiter son verbe parfait. L'influence de Rimbaud est partout. Laforgue teint toutes les pages de son ironie.

Il y a plus. La plupart des écrivains n'appartiennent pas à une école. On dirait qu'ils sont les centres où les courants se rencontrent. Ils échappent en se jouant aux classificateurs. Comment définir Apollinaire? Il y a dans ses *Calligrammes* des poèmes de suggestion pure sans forme définie, dictés par la voix fluide d'une petite muse à antennes. Et il y a des poèmes dont la forme est si arrêtée que les mots y dessinent par leur disposition l'aspect de leurs doubles matériels. Le *Jet d'eau*, avec ses vers qui retombent en gerbes, est vraiment exquis ; ramenés à la typographie ordinaire (je m'excuse de

cette orthopédie barbare), ces vers sont deux strophes d'un Villon très sensible.

Tous les souvenirs de naguère
O mes amis partis en guerre
Jaillissent sur le firmament
Et vos regards en l'eau dormant
Meurent mélancoliquement
Où sont-ils Braque et Max Jacob
Derain aux yeux gris comme l'aube

Où sont Raynal Billy Delize
Dont les noms se mélancolisent
Comme des pas dans une église
Où est Cremnitz qui s'engagea
Peut-être sont-ils morts déjà
De souvenirs mon âme est pleine
Le jet d'eau pleure sur ma peine.

Imaginez ces deux strophes l'une à gauche, l'autre à droite, chaque vers fusant et infléchi, et courbe comme le doux son d'une voix triste. Le point d'interrogation au milieu les sépare. Une évocation du soir sanglant, de la gloire et de la mort forme à la base le contour du bassin, et tout en haut des noms de jeunes filles dessinent une colombe poignardée. C'est vraiment un arrangement de l'art le plus raffiné. Et nous voilà ramenés à tout le plaisir que les lettrés d'Orient goûtent devant une de ces pages d'idéogrammes, tracés d'un pinceau très habile et qui valent à leurs yeux les plus beaux tableaux.

Les poètes même que nous avons appelés traditionnels ne sont guère moins subtils. Il n'y a rien de plus délicat que les vers de M. Camo. Voici une petite pièce de Muselli, d'une musique tendre et nombreuse et pleine d'échos qui archaïse avec mélancolie et dont la plainte en doubles cordes, parce qu'elle a un son ancien, semble celle d'aujourd'hui et de jadis.

Ce bel été va fuir qui durant de longs mois
Les grâces à son char maintenait enchaînées,
Et qui fidèlement, selon de justes lois,
De joie et de lumière emplissait nos journées.

Rien ne le retiendra, ni vous, suprêmes fleurs,
Ni vous qui périssez, abeilles innocentes,
Ni votre deuil, jardins, fontaines ni vos pleurs,
Hélas ! ni vous, forêts vainement gémissantes.

Voici un autre exemple de ce qu'est la forme traditionnelle. C'est un nocturne de M. Scouffo, compatriote de Moreas :

La grille sait le secret
Des jardins et des pelouses,
Et des statues jalouses
Qui rêvent d'un œil distrait.

Calme, un cygne, de sa proue
Nuptiale fend le flot
Où la nuit boit le sanglot
De jet d'eau bleu qui la troue.

La lune au long doigté d'or
Arpège le bois qui dort
Ainsi qu'une harpe exquise ;

Et fragile sa voix vient,
Sa voix blanche qui s'irise
Dans la nuit qui se souvient.

Les poètes de droite ne sont pas très différents des poètes de gauche d'il y a vingt ans. Entre les plus opposés, il y a d'étranges ressemblances. La raison conduit le vers libre, et une sensibilité inquiète émeut les fidèles d'Athéna.

Tout glisse, fuit, se rompt et se mêle. Tantôt l'intelligence se dissout, et délivrées de son frein, les pensées s'unissent librement et se poursuivent avec une grâce ailée. Tantôt la forme se brise ; le mouvement, impatient d'être captif, frissonne sur la page où il est contenu. Tantôt l'homme même disparaît dans la foule et la voix du poète est faite de mille voix, et de sons composés jusqu'à la seizième harmonique. Et la poésie devient nombreuse comme un torrent, qui ne donne qu'une note quand il est limpide, et qui en donne cent à la fois dès que la vase ou la passion le trouble. Chacun de ces arts si libres en apparence semble encore une servitude, et chaque poète, affranchi de la liberté même, se recompose des contraintes sévères. L'esprit erre et se disperse, et prend mille formes insaisissables. Chaque esprit a trop d'étendue pour se tenir à une maxime et à une loi. L'humour se mêle au tragique. Les marbres classiques eux-mêmes semblent des fantômes au clair de lune. Mais la vie innombrable circule partout, et de tous ces poèmes divers qui frémissent à la lumière, elle fait, comme dit Prospero, quelque chose de brillant et d'étrange.

HENRY BIDOU

LE GOUVERNEMENT KOLTCHAK EN SIBÉRIE

Les dernières manifestations politiques et la mise à mort de l'amiral Koltchak à Irkoutsk, en février dernier, n'ont guère eu en Europe de retentissement que dans les milieux intéressés par le monde russe; en Extrême-Orient, au contraire, les événements ont été exploités largement par tous ceux que soutenait la politique japonaise et par une foule de germanophiles avérés. Tous en ont profité pour tenter d'accroître le mouvement de désaffection créé en Sibérie contre les Alliés et pour faire montre de sentiments particulièrement francophobes.

Chacun a apporté, pour juger la question, des renseignements de valeur variable, que l'éloignement et la difficulté des communications ont largement transposés. Les données précises, qui parviennent maintenant, permettent de rouvrir la question, pour jeter un peu de lumière sur les derniers temps du pénible drame Sibérien. On peut en déduire plus facilement comment se présente encore actuellement le problème Russe, car il est difficile d'en saisir tous les facteurs, quand on n'a pas vécu en pays slaves ces dernières années.

***

Il est nécessaire de remonter aux origines du Gouvernement Koltchak, avant d'en étudier l'histoire et d'en décrire la fin, car

on trouve immédiatement en germe les tares qui ont amené sa chute.

Une série d'articles parus en janvier-février 1919 dans le *San Francisco Chronicles*, les avaient déjà soulignées; il a fallu l'entêtement de certains gouvernements alliés, mal conseillés, pour qu'on continuât à accorder au Gouvernement de l'Amiral un appui dispendieux, inutile, néfaste à notre cause et même à celle de la Russie.

Avec le Tsar avait disparu le seul lien qui unissait tous les groupements ethniques et administratifs de la Russie Européenne et Asiatique ; hors lui, il n'y avait aucun organisme capable de maintenir l'union des éléments de l'empire, et la puissance cosaque, son meilleur soutien, déjà énervée par trop de conquêtes faciles, s'était définitivement brisée sur les champs de bataille des fronts mazuriens et galiciens. L'Allemagne, du reste, avait trop bien compris tout cela, quand elle tenta une dernière démarche auprès du Tsar à Ekaterinbourg, peu avant que ne fût décidée sa mort. L'Allemagne offrait au Tsar de remonter sur son trône pour assurer l'exécution de la paix de Brest-Litowsk.

***

On sait du reste avec quelle facilité le désordre gagna ; la tentative de Kerensky fut une lamentable manifestation de démagogisme, et tous les Russes de quelque influence disparurent, autant que leurs moyens financiers leur permettaient de vivre à l'étranger.

C'est alors que prirent place des tentatives locales de résistance au bolchévisme et des essais de réorganisation. Au cours de la première moitié de 1918, la Sibérie, avec l'aide des forces tchéco-slovaques venues de ce côté un peu par hasard, semblait avoir secoué l'emprise bolchévique ; des gouvernements se créèrent, un Sibérien à l'Est, ceux de l'Oural, de Samara et d'Arkangelsk ; certains groupements cosaques réagirent également et l'idée de s'unir, pour refaire « un Gouvernement de toute la Russie », était une de leurs plus chères intentions; ils espéraient réunir au plus tôt cette Constituante,

dont on agitera désormais le spectre, sans avoir jamais pu ou voulu la faire vivre.

En septembre 1918, une Conférence de tous ces gouvernements locaux fut organisée à Oufa, dans l'Oural; elle devait préparer l'unification. Les partis politiques les plus divers étaient représentés et l'un des leaders de la réunion assurait que tous ne formaient qu'un vœu : « voir la Russie libre et grande ».

Après deux semaines de labeurs, un Gouvernement Provisoire Panrusse fut élu. Il avait à sa tête un Directoire de cinq membres : Avksentieff (président), le général Boldireff, Vinograd, Vologodsky et Zenzinoff. C'était un gouvernement de coalition, repoussant les tentatives extrémistes de droite et de gauche, désirant se dévouer uniquement à la cause nationale, en refaisant d'abord une armée forte. Il choisit Omsk comme siège.

***

Mais le 18 novembre se produisait le coup d'État de Koltchak, au moment où le Directoire cherchait encore sa voie. Ce dernier, après avoir pris une part active aux opérations de la Baltique, était devenu, dans la deuxième partie de la guerre, commandant des forces russes de la mer Noire; il s'était attiré de nombreuses sympathies anglaises et avait fourni des preuves d'énergie et de décision; on lui reprochait cependant déjà d'être extraordinairement impulsif.

Après la désorganisation de ses unités, il avait gagné par voie de terre l'Extrême-Orient, et avait suivi, de Pékin ou de Kharbin, la progression des événements. Venu à Omsk, il s'imposa par la force le 18 novembre, avec la complicité de quelques ministres du Gouvernement provisoire, aidé de quelques officiers russes et de Cosaques, applaudi par certaines personnalités militaires et politiques anglaises. Quatre des directeurs présents à Omsk furent brutalement expédiés sous escorte à la frontière mandchourienne ; le cinquième, momentanément absent, disparut.

En brisant ainsi le Gouvernement provisoire, né du suffrage national, l'Amiral apportait de nouveau le désordre dans

les affaires publiques et dans les esprits ; il compliquait le problème en arrêtant l'essor de la première manifestation nationale de réorganisation ; il avait, lui aussi, agi en révolutionnaire. Les puissances alliées allaient cependant lui continuer leur appui, la France étant chargée de l'administration des secours financiers et matériels.

***

Quels étaient les plans de l'Amiral, ses appuis, son entourage? Tous ceux qui l'ont approché, tant qu'il fut en possession de tous ses moyens, ont fait confiance à son honnêteté. Il prétendait vouloir « grouper en un solide faisceau les bonnes volontés russes, rétablir l'ordre et laisser ensuite le peuple russe décider de son avenir ». C'était séduisant, mais il n'était pas alors nécessaire de renverser le gouvernement précédent, qui se proposait le même but; de plus, il aurait quand même fallu préparer les voies à des manifestations politiques, auxquelles le peuple russe n'est pas du tout préparé. En tout cas, il restait certainement dans l'âme de l'Amiral un vieux culte monarchique, qui lui avait fait mal mesurer les changements survenus en Russie au cours des dernières années.

Du reste, l'arrivée au pouvoir de cet homme nouveau apparaissait comme une nouvelle tentative d'immixtion dans les affaires russes d'une puissance européenne, que tentent beaucoup les richesses de là-bas ; le « Gouverneur Suprême », car tel était le titre de l'Amiral, était plus facile à manier qu'un Directoire.

En tout cas, l'entourage du Gouverneur offrait très peu de garanties; il était fait de très jeunes hommes, gavés d'ambition, âpres au gain ; ceux-ci avaient aidé l'Amiral à percer ; ils comptaient bien profiter de lui, et Koltchak resta toujours leur prisonnier. Ils voulurent jouer les grands premiers rôles et l'on vit un tout jeune ministre des Affaires Étrangères se croire l'égal de ceux des grandes lignées.

Les transports, indispensables au ravitaillement en matières ouvrées qui manquaient totalement, permirent tout de suite des spéculations sur les attributions de wagons ou leur circulation, et le scandale fut tel qu'il fallut « démissionner » un ministre

et faire passer en cour martiale le chef des Transports militaires. Les divers groupements russes s'étaient cependant ralliés à Koltchak; les Atamans sibériens, désormais aussi tristement célèbres que les chefs de bandes d'antan, avaient également accepté, sans enthousiasme du reste, la suprématie nouvelle, mais beaucoup étaient de lamentables représentants de l'ordre et chez tous se retrouvaient les mêmes défauts : une impuissance totale à s'adapter généreusement à la situation.

L'Amiral signa un nombre incalculable d'ordres, visant les questions les plus diverses, mais ses agents d'exécution n'en faisaient qu'à leur guise et le paysan sibérien constatait que ce gouvernement nouveau était bien plus sévère et plus injuste que le régime passé; il ne recevait toujours rien et ne pouvait rien vendre de ses produits.

Personne dans l'entourage de Koltchak ne voulut admettre que les conditions de vie de la vieille Russie étaient modifiées, et ce furent encore des arrestations continues et sans motifs, des exécutions sans nombre, des réquisitions brutales et abusives, l'enrôlement des paysans ne comprenant même pas pour quoi et pour qui ils se battaient. Il y eut des abus sanglants dans la région de Sémipalatinsk ; les populations tremblaient en évoquant les atrocités commises en Transbaïkalie par les bandes de Sémionov, que les Japonais gavaient d'or; le pillage de la région de l'Ischim, en août 1919, par l'Armée Sibérienne en retraite n'y laissa rien à l'époque de la récolte. Comment s'étonner alors d'une désaffection et bientôt d'une haine farouche d'un peuple, cependant patient, contre un tel régime? De la Constituante, il n'était du reste plus question, et cependant ce mot s'était ancré dans l'âme populaire ; en fait, il était bien difficile d'en convoquer une et qu'aurait-elle représenté? Sous la pression des événements, et pour tenter de regagner un peu de popularité, l'Amiral accepta trop tard la convocation des conseils provinciaux, des Zemstvos ; mais ils ne purent généralement pas s'assembler.

Les Puissances alliées, dans leur désir de hâter la conclusion de la paix et de régler les questions nécessitant l'avis de la Russie, avaient voulu, en juillet 1919, reconnaître le gouvernement de l'Amiral comme le nouveau gouvernement régulier

de la Russie. Heureusement que des conseillers clairvoyants évitèrent cette erreur, car la partie, compromise dès le début, était définitivement perdue : les échecs militaires, infligés aux forces sibériennes par les troupes bolchéviques, ne se comptaient plus et le front de l'Amiral s'écroulait.

***

L'Armée Sibérienne, dont la première organisation remontait au Gouvernement provisoire, avait, au cours de l'hiver 1919, remporté quelques succès partiels sur les forces bolchéviques ; elle avait pu relever dans l'Oural les troupes tchéco-slovaques très éprouvées par un hiver et des combats très durs, mais l'ardeur et la capacité des généraux et des officiers n'étaient nullement à la hauteur des difficultés ; la troupe aurait eu besoin d'un encadrement très sûr et minutieusement entraîné ; or, il n'y avait que fort peu d'officiers de l'ancienne armée et les officiers nouveaux se nommaient au hasard ; le nombre et le grade en augmentaient à mesure qu'on s'éloignait du front ; il y en avait des milliers dans les grandes villes et tous ceux-là refusaient de partir se battre.

Les généraux, installés dans des trains confortables ou dans des demeures confortables, avaient d'énormes états-majors, bondés de femmes, qui colportaient toutes les nouvelles, et l'État-Major Général d'Omsk était une immense foire d'incapacités et d'intrigues. Les ordres qui en sortaient, dénotaient une insuffisance militaire consommée et l'exécution, laissée au bon vouloir de chaque échelon de commandement, était stérile.

Quant aux ravitaillements, dont nous fournissions cependant les éléments, il en était bien peu qui parvenaient aux troupes ; les stocks s'accumulaient dans les gares ou constituaient les profits de l'Intendance. A toutes les tentatives qui furent faites pour ouvrir les yeux de l'Amiral, on sentit l'impuissance de ce dernier à réagir contre une bande d'exploiteurs et de paresseux.

Il était impossible, dans ces conditions, d'obtenir le moindre succès militaire, car du côté bolchévique, les états-majors et les officiers, venus en grande partie de l'ancienne Armée, étaient

appuyés de commissaires, qui avisaient mieux aux besoins des unités. Le résultat ne tarda pas. Après une offensive facile et du reste peu contrôlée en avril 1919, l'Armée Sibérienne était arrivée sur certains points à 50 kilomètres de la Volga, mais ces opérations avaient été menées trop vite et nul n'avait songé à réorganiser les arrières. Le commandement bolchévique regroupa ses forces, les renforça de deux divisions et demie tirées du Turkestan et attaqua en mai. Tout le système sibérien céda et depuis ne se rétablit jamais; on a même prétendu que le commandement sibérien avait précipité la retraite pour influencer l'Amiral, avec lequel il était en délicatesse. Qui sait? Tout était possible.

Rares, en tous cas, furent les chefs qui, au cours des opérations, animèrent leurs troupes de quelque esprit de sacrifice. Les milieux russes ont beaucoup reproché aux Alliés de ne pas être intervenus énergiquement à ce moment, pour étayer la jeune armée sibérienne ; ils prétendent que nous étions intéressés à l'écrasement des Bolchéviques. Mais quand on a vu le désordre qui régnait sur ce front et le peu d'entrain des Russes eux-mêmes à combattre pour leur propre cause, on estime qu'il était inutile, et même impossible, d'engager quelques-unes de nos belles unités dans cette parodie de bataille.

***

La retraite des Sibériens devint vite lamentable. Les troupes n'étaient plus qu'une cohue refluant vers l'Est, il était impossible de l'ordonner et de l'arrêter; il y eut, en septembre, un semblant de réaction entre Omsk et Ischim, mais pour les observateurs prévenus, c'étaient des succès sans lendemain et quand les Bolchéviques reprirent l'offensive en octobre, rien ne les arrêta plus, même pas les ardeurs que Koltchak essaya d'éveiller, en proclamant en novembre la « Patrie en danger »; c'était une pénible parodie des grands jours de notre Révolution, à l'heure où les théâtres et les bals d'Irkoutsk et de Vladivostok regorgeaient d'officiers fuyards.

Le mouvement des troupes régulières bolchéviques était précédé d'une propagande, qui trouvait un terrain tout pré-

paré parmi les populations paysannes lassées ; la garde du Transsibérien devenait chaque jour plus difficile et le retrait des troupes tchéco-slovaques et polonaises formées en Sibérie s'effectuait, puisque leurs gouvernements avaient enfin obtenu des Alliés les moyens nécessaires au rapatriement.

L'amiral Koltchak, définitivement impopulaire, sut moins que jamais comprendre la situation. Il voulut rester à proximité de l'embryon de front, alors que sa place de Chef de gouvernement était ailleurs, loin de la nervosité de la lutte, dans une ambiance de vie nationale. Il s'attarda, au contraire, avec ses sept trains et son or à Novo-Nikolaevsk sur une voie ferrée encombrée et souvent menacée plus à l'Est. Il refusa tout conseil de prudence, n'accepta aucune offre étrangère, cependant désintéressée, de mise en sécurité de sa personne et de son or, et ce ne fut que contraint par les circonstances, abandonné par sa garde, qu'il demanda trop tard, en décembre, une escorte tchéco-slovaque. Le Commandant en chef des forces alliées en Sibérie occidentale accepta quand même de faire tout son possible pour aider l'Amiral dans son voyage vers l'Est, mais lui fit comprendre dès l'abord qu'il était trop tard pour réussir.

***

Du reste, la tension des esprits augmentait contre l'Amiral, que tous maintenant sentaient responsable de tous les maux. Gravement malade, il était devenu extrêmement violent et impulsif. Les reproches, d'autre part, montaient violents contre les Tchèques qui, prétendait-on, en protégeant l'Amiral, prenaient parti dans la lutte intérieure; or, n'avaient-ils pas l'ordre de leur gouvernement, de s'abstenir de toute immixtion dans les affaires sibériennes?

Les mineurs des houillères de Tcheremkovo menaçaient même de cesser immédiatement le travail, arrêtant ainsi tout trafic sur le Transsibérien à l'ouest de Baïkal, si les Tchèques ne cessaient pas leur assistance à Koltchak, et les paysans s'assemblaient dans les gares, cherchant à reconnaître le train portant l'Amiral, parmi les échelons qui passaient péniblement.

A Irkoutsk, alors que l'Amiral était encore loin à l'Est, un nouveau Gouvernement s'était constitué, il était devenu rapidement extrémiste, avait armé les ouvriers ; Koltchak était coupé de Tchita et Vladisvostok, où restaient ses derniers fidèles de l'arrière.

A cette heure d'agitation extrême, la mise à mort d'une vingtaine d'ouvriers de la voie et l'exécution effroyable de trente et un otages, dont une femme, pillés, déshabillés, assommés et jetés dans le Baïkal par les officiers (dont un colonel) des troupes sémionavistes, poussa la colère à son paroxysme. Irkoutsk sut tout de suite tous les détails du drame, qui devint la condamnation de l'Amiral.

Les forces antigouvernementales se massèrent dans les gares, menaçant les échelons tchèques ; il aurait fallu engager la bataille autour du train portant Koltchak, pour continuer la route vers l'Est. Le Haut Commandement allié et le Commandement tchèque ne pouvaient accepter une pareille responsabilité ; ils ne pouvaient plus verser le sang de leurs hommes pour un chef de gouvernement abandonné de tous les siens, condamné devant son peuple par ses fautes et par les agissements de ses fidèles en fuite ; du reste, l'issue de la lutte n'eût pas été douteuse. Personne ne s'était du reste engagé envers l'Amiral à lui assurer une protection indéfinie, on avait atteint la limite du possible.

C'était au début de janvier, et le gouvernement d'Irkoutsk ne paraissait pas décidé à des mesures extrêmes envers l'Amiral ; il voulait surtout un gage ; mais quand les éléments de l'Armée Sibérienne en retraite approchèrent d'Irkoustk par l'Ouest, le soviet local apeuré décida subitement la mise à mort de l'Amiral, pour qu'il ne risquât pas de tomber aux mains de ces troupes conduites désormais par le général Voïtzékovsky ; ce fut le pénible drame du 7 février, au cours duquel tombèrent Koltchak et ses quelques derniers fidèles.

***

Cette fin causa des manifestations de désespoir parmi l'ancien entourage de l'Amiral et chacun, de très loin, cria et menaça ; très peu étaient restés pour le défendre ; les autres

étaient peu qualifiés pour juger. L'Ataman Sémionov, à Tchita, le général Horvat, à Kharbin, essayèrent de se tailler une plus large place, mais ils furent également submergés, impopulaires comme leur chef. Et maintenant, d'Omsk à Vladivostok, l'emprise bolchévique est complète sur l'immense Sibérie, débordante de richesses.

***

Toutes les puissances alliées, sauf le Japon, ont abandonné la partie en Sibérie. Le Japon a trop d'intérêts à soigner à l'est du Baïkal et ses troupes y ont mené et y mènent encore de durs combats. La Chine a profité du désordre, pour supprimer de fait le régime de surveillance russe du chemin de fer de l'Est chinois et ce chemin de fer, qui a partie liée avec la Banque russo-asiatique, traverse une période très critique.

Nous sommes maintenant très loin des espoirs formés il y a un peu plus d'un an; la faute en est au régime Koltchak, qui a tout bousculé sans rien rétablir, qui s'est condamné lui-même et qui a mis la Sibérie dans un état de désordre incomparable. Denikine et Youdénitch, en Russie d'Europe, ont commis des fautes semblables; ils ont échoué de la même façon et il semble qu'il faudra de longues années avant de voir revivre un immense pays, où rien ne fonctionne plus et où toutes les bonnes volontés paraissent lassées.

X

CORRESPONDANCE

Monsieur,

L'article sur *l'Impératrice Eugénie*, de M. A. Filon, publié dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15 août 1920, contient sur ma famille une double inexactitude que je suis très désireux de voir rectifier.

1° Il y a confusion entre mon oncle le comte de Nadaillac, mari de Cécile de Delessert, veuve du comte Alexis de Valou, et son frère, mon père, le marquis de Nadaillac, préfet des Basses-Pyrénées puis d'Indre-et-Loire, sous la présidence de M. Thiers puis du Maréchal de Mac-Mahon.

2° Ma tante, la comtesse de Nadaillac, allait ouvertement chez l'Impératrice aux Tuileries comme à Biarritz ; jamais mon oncle, son mari, n'y a fait obstacle. Elle n'eut, il est vrai, aucune charge de cour et ne parut jamais aux fêtes de Compiègne. L'Impératrice vint plusieurs fois chez ma tante dans son hôtel de la rue Raynouard, à Passy, et mon oncle de Nadaillac se trouva toujours là pour recevoir la souveraine. Je possède une photographie faite dans le jardin de Passy où sont groupés, autour de l'Impératrice et du Prince Impérial, mon *oncle* et ma tante de Nadaillac et Édouard Delessert.

Ma tante accompagna l'Impératrice, avec le seul titre d'invitée, comme amie personnelle, quand celle-ci se rendit en Égypte pour inaugurer le canal de Suez.

Je pense que ces deux preuves sont suffisantes pour dissiper la légende que la Dame voilée de Biarritz était la comtesse de Nadaillac, ou que mon oncle, malgré ses opinions légitimistes connues, ait jamais mis obstacle aux relations de vieille amitié qui unissaient ma tante et l'Impératrice Eugénie.

Veuillez agréer, monsieur, je vous prie, l'expression de mes sentiments très distingués.

GÉNÉRAL MARQUIS DE NADAILLAC

***

Quelques-uns de nos lecteurs, particulièrement informés des questions de politique extérieure, ont bien voulu attirer notre attention sur un passage de l'article de M. Marcel Boulenger et nous ont

signalé l'interprétation qui pouvait être donnée à une phrase touchant les événements de Fiume.

La *Revue de Paris* a accepté de M. Marcel Boulenger un récit de voyage qui tout en exprimant son admiration pour Gabriele d'Annunzio ne devait pas avoir d'intention politique, et auquel la *Revue* a laissé impartialement sa libre allure.

Il va de soi que, malgré nos fidèles sympathies pour notre alliée italienne, nous ne saurions rien publier qui pût être soupçonné d'indulgence envers aucun élément antifrançais ; notre collaborateur sur ce point est en parfait accord avec nous.

TRIBUNAL CIVIL DE PREMIÈRE INSTANCE
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

1re Chambre.

JUGEMENT DU 15 JUIN 1920

Le Tribunal :

Ouï en leurs conclusions et plaidoiries Lhermitte, avocat, assisté de Cartault, avoué de Alexandre Falguière,

Pierre Masse, avocat, assisté de Barbu, avoué de Bachelier, pris comme administrateur-gérant de la *Revue de Paris*.

Le Ministère public entendu,

Et après en avoir délibéré conformément à la loi, jugeant en matière ordinaire et en premier ressort :

Attendu que Falguière assigne Bachelier, pris comme administrateur-gérant de la *Revue de Paris*, en 200 000 francs de dommages-intérêts et en dix insertions dans les journaux à raison d'un article qui a paru dans cette Revue le 15 mars 1919 et intitulé « A propos des faux Rodin ».

Qu'il relève dans cet article les passages suivants :

. . . . . .

« Comparez l'admirable petit martyr de Falguière qui est un pur chef-d'œuvre, œuvre de jeunesse pleine de foi et d'émotion, à certains groupes ou monuments qu'il produisit à une époque où il était surchargé de commandes et qu'il fit manifestement bâcler par ses élèves, se contentant d'y apposer une signature bien visible. A voir travailler ainsi les maîtres, les élèves des Beaux-Arts en arrivent à croire qu'on peut être sculpteur sans sculpter. »

Que dans le même article, on lit encore :

« Il serait injuste d'ailleurs de ne mettre en cause que Rodin : il faisait ce que beaucoup d'artistes arrivés se laissent aller à faire. Les praticiens de Falguière rapportent sur lui des faits tout à fait analogues. Un artiste qui est en même temps un artisan et qui travailla dans sa jeunesse pour un autre de

nos contemporains dont les bustes étaient fort recherchés, raconte que le sculpteur surchargé de commandes lui confiait le soin d'exécuter ses marbres jusqu'au dernier coup de ciseau. Mais il n'entendait pas que la clientèle s'en doutât et, quand le modèle devait venir voir son buste près d'être achevé, le maître faisait disparaître son aide comme un rat dans un cabinet voisin, se jetait de la poussière de marbre sur les épaules, en saupoudrait ses cheveux, et saisissant un ciseau, s'écriait : « Ah ! madame, ce marbre me tue, mais « l'art est un sacerdoce et je lui appartiens corps et âme. » Cette comédie pourrait passer pour le juste châtiment de snobs, qui sans doute étaient uniquement possédés du désir de posséder un buste signé d'un nom célèbre et aussi peu soucieux du respect dû à l'art que ce sculpteur mondain ; mais qu'en devait penser le jeune aide à qui le maître reconnaissait implicitement du talent, à qui sa pauvreté interdisait sans doute de sculpter pour lui-même et qui mettait tout son cœur à réaliser du moins de bonnes copies. Quel écœurement et quelle surprise décevante pour la ferveur d'une âme d'artiste. »

Attendu que le demandeur, fils du sculpteur, prétend à l'appui de sa demande de réparation, que les faits imputés à son père sont d'une gravité telle qu'ils mettent en doute la valeur de l'artiste et jettent ainsi du discrédit sur l'édition de ses œuvres qui constituent une partie du patrimoine de ses ayants droit ;

Attendu qu'il importe tout d'abord de constater que l'article incriminé n'a pas été publié dans le but de dénigrer les œuvres de Falguière, mais seulement de rechercher, comme son titre l'indique « A propos des faux Rodin », si le nom d'un grand artiste peut être valablement attaché à des œuvres, sorties peut-être de son atelier, mais sans que sa propre main ait exclusivement participé à leur création ;

Que ce n'est qu'incidemment que l'auteur de l'article parle de Falguière, et lui consacre à peine une demi-page sur les quatorze dans lesquelles il se livre à l'étude du sujet qu'il s'est proposé de développer pour ses lecteurs ;

Attendu que le but poursuivi par l'écrivain se dégage très nettement de cette phrase de son article : « Il serait bien désirable que l'on pût toujours distinguer le marbre ou même le bronze original d'une copie. Il en serait ainsi pour la pierre et le marbre au moins, si les artistes avaient conservé l'habitude de tailler eux-mêmes dans un bloc l'œuvre qu'ils ont conçue. »

Attendu ainsi que tous les artistes sont englobés dans la critique que l'auteur de l'article formule contre des pratiques

qui ne sont pas d'ailleurs spéciales aux époques contemporaines, mais qu'on peut, sans crainte de se tromper, reprocher aux plus grands génies des temps passés, tels que Rubens, Raphaël et autres ;

Attendu dès lors qu'il apparaît d'une façon incontestable, de la lecture de l'article, que son auteur n'a été inspiré par aucune pensée calomnieuse à l'égard de Falguière, qu'il convient seulement de rechercher s'il n'a pas dépassé les droits de la critique en publiant les passages incriminés ;

Attendu que, dans le premier de ces passages, le demandeur ne peut se plaindre de l'expression « bâcler » employée par l'auteur de l'article, suivie des lignes « se contentant d'y apposer une signature bien visible »;

Attendu que ce membre de phrase ne doit pas être isolé de celui qui le suit immédiatement et où apparaît l'intention bien évidente de l'écrivain de rendre hommage à la valeur de l'artiste : « il est juste d'ajouter en faveur de ce très bel artiste que beaucoup de ses éditions en bronze sont des œuvres charmantes »;

Attendu que, pour apprécier équitablement la pensée qui a inspiré cet article et qui s'en dégage, il faut se reporter à son début, où l'auteur exprime le sentiment que l'affaire des faux Rodin vient de révéler un mal profond dont souffre le sculpteur moderne : « certains artistes se laissent aller à ne plus sculpter eux-mêmes ; ils abandonnent à des aides le soin de reproduire en marbre la figure qu'ils ont pétrie, plus ou moins achevée dans la glaise, et le marbre ne porte plus l'empreinte de leur personnalité » ;

Attendu, dès lors, qu'en s'exprimant comme il l'a fait dans ce premier passage, sur Falguière, l'auteur de l'article, dans les circonstances où il a été publié, n'a pas dépassé les droits de la critique, l'expression « bâcler » n'étant pas à elle seule de nature à jeter du discrédit sur les œuvres de Falguière ;

Attendu qu'il n'en est pas de même du passage où il est reproché à Falguière d'avoir trompé une cliente qui venait voir si son buste s'achevait, en simulant une scène qui constituerait une véritable supercherie ;

Attendu qu'une pareille imputation dépasse les limites de la critique d'art et peut justifier la plainte du demandeur ;

Attendu que le défendeur affirme que ce n'est pas Falguière qui a été visé dans le passage incriminé, et qu'il suffit de se livrer à une analyse grammaticale de la phrase pour se rendre compte qu'il y est question d'un autre artiste ;

Mais attendu, et sans qu'il soit nécessaire de rechercher le sens grammatical de cette phrase, qu'il suffit de suivre le développement de l'article pour que le lecteur soit amené

à croire que c'est bien de Falguière que l'auteur a entendu parler ;

Qu'en effet, le passage relatif à la mise en scène décrite est précédé de la phrase suivante : « Les praticiens de Falguière rapportent sur lui des traits tout à fait analogues » ;

Qu'il semble donc, pour le lecteur non averti, que le trait qui est ensuite relaté, peut concerner Falguière ; que cette constatation suffit pour légitimer, dans une certaine mesure, l'action du demandeur ;

Attendu que ce dernier prétend que la publication de cet article a eu pour effet de diminuer, dans une proportion sensible, le produit de la vente des œuvres de Falguière ;

Qu'il établit bien que son compte d'édition pour le premier trimestre 1920, accuse une diminution très forte sur les trimestres antérieurs, mais qu'il ne justifie pas d'une relation de cause à effet qui permette de lui allouer une réparation pécuniaire adéquate ;

Qu'il y a lieu, d'ailleurs, de considérer que l'article litigieux n'a pu porter une atteinte sérieuse à la réputation bien établie et indiscutable du grand sculpteur Falguière ;

Attendu que le préjudice moral sera suffisamment réparé par la condamnation du défendeur aux dépens avec insertion du présent jugement dans la *Revue de Paris*, en entier ou par extraits au choix du demandeur ;

Par ces motifs :

Déclare Falguière bien fondé dans sa demande en ce qui concerne le passage de l'article relatif à la mise en scène ci-dessus décrite ;

Dit, toutefois, qu'il ne justifie pas d'une relation de cause à effet entre la publication de l'article et la diminution de ses droits d'auteur ;

Dit, par suite, qu'il n'y a lieu de lui allouer, à titre de dommages-intérêts, que le coût des dépens et l'insertion du présent jugement, en entier ou par extraits à son choix, dans le plus prochain numéro de la *Revue de Paris* ;

Condamne en conséquence Bachelier ès-qualité en tous les dépens et à l'insertion ci-dessus, avec distraction au profit de Cartault, avoué, qui l'a requise aux offres de droit. Fait et jugé par le Tribunal civil de première instance du département de la Seine, séant au Palais de Justice à Paris, par MM. Neugass, Président de section ; Boudoux et Glasson, juges. En présence de M. Dumas, substitut, de M. le Procureur de la République, assistés de Bussuroy, greffier.

Le mardi, 15 juin 1920.

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LA GRANDE FAIM
par **Johan Bojer**.

Un pauvre enfant, une quelconque épave d'un amour clandestin, fait métier de pêcheur dans un misérable port norvégien. Que peut-il souhaiter en ce monde? « Arriver... Être riche... puissant. » Toutes ses forces se tendent vers ce but. Un maigre don de son père lointain lui permet d'entrer dans une école technique. Grâce à son énergie, son intelligence, il surmonte tous les obstacles et, se raidissant contre les malheurs qui l'accablent, obtient, après un labeur acharné de trente années, cette richesse, cette puissance... Et puis? Et puis que le cœur est vide après cela ! Ce n'est pas cela la vie ! La vie, c'est la famille, l'amour conjugal... Il se marie. On le croit heureux. Ce n'est pas cela pourtant encore !... La vie c'est... c'est?... Voilà la grande faim qui dévore toute l'humanité : quel est le sens de la vie? Magnifique sujet puissamment traité par Johan Bojer, dont les lecteurs français ont déjà apprécié la *Puissance du Mensonge* et *Sous le ciel vide*. Est-il besoin de dire qu'il n'est pas dans la nature de Bojer de sombrer dans les arguties métaphysiques : il a trop le tempérament d'un auteur dramatique pour cela. Son nouveau Prométhée (car son héros est devenu un âpre maître de l'acier qui dresse devant Dieu l'industrie humaine) est frappé par le destin. Accablée par l'effort la machine se brise. L'homme atteint d'une maladie cérébrale, ne demande plus la réponse à la science : il ne peut plus travailler. Mais c'est la simple nature qui livrera la grande réponse : « Le divin, c'est l'homme qui doit le créer par l'amour universel... » La composition de l'ouvrage est impeccable. Quant aux divers tableaux qui le composent, ils nous apparaissent intensément émouvants, dans toute leur bonhomie et leur simplicité, depuis une description de pêche dans un fjord, qui fait songer aux *Capitaines courageux* de Kipling, jusqu'aux fresques finales dont la manière rappelle celle des grands romanciers russes.

NOTES D'UN AMATEUR DE COULEURS
par **René Bazin**.

Ce livre s'adresse aux amateurs « qui visitent les expositions, revisitent les musées, fermant à demi les yeux, quand la toile est jolie, collectionneurs d'émotions et de souvenirs ». L'auteur s'attache plutôt à la recherche de la substance que contiennent les choses qu'aux détails techniques. Ce sont sur les sujets artistiques les plus variés les aperçus pleins de savoir et d'ingéniosité d'un critique séduisant et sûr. On lira, avec un plaisir délicat, les pages consacrées aux paysages, à leur composition, aux tapisseries, aux vitraux, aux arbres, les études ou les notes sur Piranèse, Rembrandt, Ménard, le Sidaner et Sainte-Marie Perrin (l'architecte de Fourvières). Peut-être goûtera-t-on moins que l'auteur les « matins fleuris » de Didier Pouget, mais on s'arrêtera bien certainement à une pieuse et charmante biographie de Rousseau et de Millet et au récit d'une visite chez le marqueteur Spindler. C'est l'apanage des gens de goût d'apprécier à leur juste valeur les arts mineurs. Et René Bazin, décrivant avec toute la richesse de tons, dont dispose nécessairement un amateur de couleurs, les bois précieux utilisés par son ami, fait songer à Hérédia célébrant, dans ses sonnets, les émaux de Claudius Popelin. Beaucoup de lecteurs apprendront enfin avec surprise et intérêt que le grand Pasteur fit, au début de sa carrière, plusieurs pastels fort réussis.

SOUS LES YEUX D'OCCIDENT
par **Joseph Conrad**.

La dramatique aventure d'un étudiant russe jeté à l improviste et malgré lui dans la lutte entre l'autorité et les révolutionnaires, tel est le sujet traité par M. Joseph Conrad, dont le public français a déjà appris à connaître le talent vigoureux. Révolté par les événements dont il est le jouet, son héros trahit la confiance d'un terroriste presque inconnu de lui qui se réfugie dans sa chambre après avoir commis un attentat, et il le dénonce à la police. Mais, devenu de ce fait suspect à l'autorité, il se voit obligé de continuer à la servir, et il accepte d'aller en Suisse espionner les révolutionnaires russes. Son attitude hésitante le rend de nouveau suspect à certains de ceux-ci, malgré l'auréole dont il est entouré comme complice présumé de celui qu'il a trahi. Au moment même où des nouvelles reçues de Russie lui permettraient de croire que son véritable rôle restera inconnu, il avoue sa faiblesse à la sœur de son pseudo-complice, et s'en accuse devant une assemblée de révolutionnaires. L'auteur ne cherche pas à expliquer ce revirement autrement que par le mystère de l'âme russe, étrange, complexe, déconcertante : il reste un « occidental » et constate, dit-il, sans interpréter. Pourtant, présenté par un « témoin » aussi averti, le drame est poignant comme la vie même ; le récit est d'une rare puissance d'émotion contenue.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.